

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Collection. — Format in-12, 1re Série (6 gravures).

Auguste et Thérèse, ou le Retour à la Foi, par Mme Tarbé des Sablons, 1 v.
Édouard de Termont, ou Providence et Repentir, par Mme Louise de R***, 1 v.
Histoire de la Conquête de l'Espagne par les Arabes, par M. de Marlès, 1 v.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 v.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 v.
La Fille du Maçon, suivie de Simple histoire d'une famille, par Mlle Élise Moreau.
Les deux Créoles, ou l'Entraînement de l'exemple, par Mme J. Saunders, 1 v.
Les trois Frères Écossais, par M. l'abbé Duchaine, 1 v.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Éducation chrét. par Mme Guermante
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 v.

2e SÉRIE (4 GRAVURES).

Abrégé de tous les voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 volumes.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 volume.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v
Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M Roy, 1 vol.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine.
Derniers jours de Pompei (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gerson, par Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poète malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire abrégée des Croisades, par F. Valentin, 1 volume
Histoire de Charles-Quint, d'après Robertson, 1 volume.
Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Fénelon, archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 volume.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix 1 volume.
Histoire de Venise, par Valentin, 1 volume.
Histoire de la Chevalerie, par M. Roy, 1 volume.
Histoire des Chevaliers de Malte, d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Louis XI, par M. Roy, 1 vol.
Histoire de Marie Stuart, par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 volume.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 volume.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 volume.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 volume
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V. 1 vol.
La Salle d'asile au bord de la mer, par Ernest Fouinet.
Les Jeunes Ouvrières, par Mme Woillez.
Le Frère et la Sœur, par Mme Woillez, 1 vol
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.

Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 volume.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 volume.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre.
Voyages au pôle nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 volume.
Voyage en Perse, par E. Garnier, 1 vol.

Collection. — Format in-18 (1 gravure).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite joueuse de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenheim, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la loi catholique,
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par Mme M. G. E.
Cécilia, ou la jeune infortunée, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinart.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les). ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc.
Édouard, ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier.

Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la) par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B...
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. Laumier.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. Fouinet.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
OEufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle Elise Voïart.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rodolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petit ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noel (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

Tours — Impr. Mame.

LES DEUX CRÉOLES



LES

DEUX CRÉOLES

OU

L'ENTRAINEMENT DE L'EXEMPLE

PAR Mme J. SAUNDERS

Auteur de la Direction Maternelle de la Jeune Fille

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1846

NEW-YORK

ROE LOCKWOOD & SON

411 BROADWAY.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse; que votre âme soit dans l'allégresse pendant votre premier âge : marchez selon les lois de votre cœur et selon les regards de vos yeux; et sachez que Dieu, dans son jugement, vous fera rendre compte de toutes ces choses.

ECCLÉS., C. XI, V. 9.

LES

DEUX CRÉOLES.



CHAPITRE PREMIER.

A trois mille cinq cents lieues de France, dans l'Océan des Indes, et entre les deux tropiques qui limitent la zone torride, il existe un petit archipel où l'on compte deux îles principales. Là règne un printemps continuel; les fleurs succèdent aux fleurs, et l'air reste toujours embaumé de leurs douces émanations; la neige, la glace, les frimas y sont inconnus; aucun animal féroce, aucun in-

secte venimeux n'y viennent terrifier le promeneur ; une atmosphère tiède, un ciel pur, une brise rafraîchissante et douce qui s'élève de la mer ou passe par-dessus des forêts séculaires, dilatent le cœur et rendent heureux tout ce qui respire ; un gazon vert et éternel, une végétation puissante et nouvelle à l'œil européen, couvrent sans cesse la terre, et des fruits aux couleurs brillantes restent toute l'année suspendus aux arbres.

En voyant ces îles enchanteresses, qui semblent avoir été jetées du ciel au milieu de l'Océan dans une pensée d'amour, on est tenté de se dire : Est-ce ici le paradis terrestre ? est-ce ici cette délicieuse demeure dont parle la Genèse, que Dieu donna à l'homme dans son innocence et au sein de son bonheur ?

Ces charmantes îles sont Bourbon et l'Ile-de-France : l'Ile-de-France, qui sut si bien inspirer les pages tendres et poétiques de Bernardin de Saint-Pierre.

Dans la ville du Port-Louis, qui se trouve enclavée par de hautes montagnes et bâtie sur les bords de l'anse qui forme le port nord-ouest, à l'Ile-de-France, vivait une femme estimée dans le pays et veuve d'un capitaine de la marine royale, qui, au

temps des guerres de Napoléon, fut tué dans un combat sanglant livré à quelques lieues de l'île.

Quoique soumise aux décrets sévères de la Providence, Mme Debaune demeura profondément affligée quand la mort eut brisé tout à coup une union qui formait son bonheur.

En voyant disparaître les illusions qu'elle s'était formées sur le bonheur de la vie, l'infortunée veuve se rattacha plus que jamais à ses devoirs, et ne trouva de consolation sur la terre que dans la religion et les seules affections qui lui restaient; elle se dévoua donc tout entière à l'éducation d'un fils et d'une fille en bas âge. Leur apprendre à connaître, à aimer Dieu, leur faire chérir la vertu, former leurs cœurs et les instruire, devinrent sa plus chère, sa plus douce occupation.

Deux ans seulement séparaient Henri de sa sœur Henriette, qui n'avait que six ans lorsqu'elle perdit son père.

Oh! qu'il était édifiant de voir ces enfants tendres et chrétiens se jeter dans les bras de leur mère en voulant essuyer ses larmes et en lui parlant des grandes espérances du ciel!

« Ma mère chérie, lui disaient-ils en prodiguant leurs caresses enfantines et en couvrant de leurs

baisers innocents les joues brû
de larmes de la veuve, ne pleu
faites trop de chagrin ; déjà
malheureux d'avoir perdu notre
vous qu'il aimait bien le bon Di
vent et il nous disait aussi de b
Il est au ciel, notre papa ; il e
irons le retrouver, n'est-ce pas

Et dans un élan de tendresse
baune pressait ses enfants dans
Dieu en élevant ses regards ve

« O mon Dieu, je suis ingrate
mari est mort en prononçant
me comblez de bonheur comm
à dire sinon à vous remercier ?

Puis, s'armant de toute l'én
foi, la veuve sentait renaître en
velle, et elle répondait en souri
Henri et de sa fille Henriette.
mère, les figures rondes, fra

de l'île, Mme Debaune passait le temps
leurs aux plaines de Williems, où elle
habitation située à deux lieues de la vil
la saison redevenait plus fraîche, elle ret
port, dans sa maison de la rue Marc
aboutissait à une promenade.

Les heureuses dispositions de Henri,
âgé de neuf ans, et de sa sœur, facilitai
cation chrétienne et soignée que la
capitaine s'appliquait à leur donner.

Le seul lien de famille qui lui restait
France, en outre de ses enfants, c'était
frère, qui, par ses conseils sages et
l'aidait à diriger l'éducation du jeune
ces deux enfants, tels que deux fleur
et précieuses qu'une main habile arros
jour, croissaient et se développaient e
pour fruits des vertus naissantes.

et qui s'étiolent sous les rayons d'un soleil brûlant du midi. Sa mère en conçut de l'inquiétude ; puis elle se rassura lorsqu'on lui eut dit que son fils n'avait d'autre mal que sa croissance ; mais il en fut autrement de son oncle, qui savait qu'un développement physique trop prompt produit souvent les résultats les plus fâcheux. Il consulta les médecins sans en prévenir sa belle-sœur, et ceux-ci déclarèrent qu'il devenait urgent de faire quitter l'île au jeune Henri, pour un climat plus froid.

M. Frédéric Debaune était un ancien officier d'artillerie ; quoiqu'il eût passé la moitié de sa vie dans les camps et à la guerre, et qu'il eût entendu maintes fois les balles siffler à ses oreilles, il avait un cœur excellent, et se laissait attendrir par les pleurs de la faiblesse et de l'enfance. Depuis la mort de son frère le capitaine, il s'était particulièrement attaché à son neveu et lui portait une affection de père. Le résultat de la consultation l'affligea ; d'un côté, il voyait l'obligation de tirer son neveu d'un climat qui pouvait lui être funeste, et de l'autre il redoutait le chagrin que cette séparation causerait à sa belle-sœur.

« Que ma position est pénible ! s'écriait-il en se promenant en long et en large dans sa chambre ;

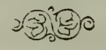
une nécessité impérieuse m'ordonne de prendre parti, au risque d'accabler une femme déjà si cruellement éprouvée. Que faire? si mon neveu reste dans l'île, sa vie est exposée... Trouverai-je en moi assez de courage pour dire à sa mère : Si vous n'éloignez ce fils chéri, dont les traits vous rappellent le mari que vous pleurez, cet enfant qui est une de vos principales consolations, la mort, avant peu, viendra le ravir à votre amour? »

Puis l'officier, pensif et silencieux, continuait sa promenade, et, après quelques moments, il se disait encore :

« Comment se fait-il que moi, moi militaire, je me sente à ce point faible et interdit devant une femme et un enfant, et que je sois arrêté par la peur de voir couler leurs larmes? Je les crains plus que je ne redoutais le feu de l'ennemi, et la pensée de leur douleur m'attendrit plus que les gémissements des blessés... Ah! je le sens, c'est qu'alors c'étaient le devoir, l'honneur, qui me faisaient agir, et qu'ici c'est le cœur qui me retient. Mais je ne puis hésiter plus longtemps; je dois plier devant cette cruelle nécessité : il faut que Henri parte pour France; il me faut affliger sa mère. Elle est chrétienne, elle est pleine de dévouement

et de force ; elle comprendra mes motifs et se soumettra à ces décisions du Ciel, quelque rigoureuses qu'elles soient... Oui... elle se soumettra, ajoutait l'officier tristement ; mais la soumission ne guérit pas la plaie... »

Puis il prit son chapeau et se dirigea vers l'appartement de sa belle-sœur.



CHAPITRE II.

L'officier trouva Mme Debaune dans un petit salon, auprès de sa chambre à coucher, dont les croisées donnaient sur un vaste jardin. Cette pièce, disposée pour le travail, était celle où la veuve du capitaine passait plusieurs heures de retraite dans la journée, tandis qu'elle s'occupait des études de sa fille. Comme dans toutes les maisons de l'Ile-de-France à cette époque, le petit salon se faisait remarquer par la simplicité, l'ordre et la propreté qui y régnaient. Sur un parquet de bois de natte brillant se reflétaient quelques meubles du pays et

des Indes; un sofa et plusieurs fauteuils rotinés du Bengale, appropriés aux chaleurs du pays; une grande table en bois des Seychelles, sur laquelle étaient épars des livres, des sphères, des cahiers, des plumes, un encrier et quelques jouets; une armoire à glace en bois d'ébène, qui laissait entrevoir des coquilles rares et précieuses; un piano, quelques livres de musique et un énorme bouquet de réséda, de roses et de jasmins d'Espagne qui embaumaient l'appartement : tel était le simple ameublement du petit salon de travail de Mme Debaune.

La jeune Henriette venait de prendre sa leçon de musique, et après avoir quitté son piano elle était venue s'asseoir auprès de sa mère; sa carte sur les genoux, elle marquait avec son petit doigt les noms des villes qu'elle venait d'apprendre à connaître, tandis que sa mère, entourée de plusieurs pièces de toile de Surate, taillait de l'ouvrage pour le distribuer à ses négresses. Puis la veuve s'assit auprès de sa croisée, en considérant à travers les jalousies entr'ouvertes les fleurs renaissantes de son jardin, dont la brise de mer lui apportait les suaves parfums.

Ce genre de vie paraît être opposé à l'indolence dont on accuse en général les créoles; il est pour-

tant vrai de dire qu'à l'Ile-de-France, où la température, rafraîchie par les vents alizés qui soufflent sans cesse d'un tropique à l'autre, comme s'il leur était interdit de franchir cette double barrière, est supportable dans l'intérieur de l'île, les chaleurs n'y sont jamais assez fortes pour occasionner cette sorte de maladie; et l'on remarque chez le femmes une égale activité de corps et d'esprit. Dans les familles du pays, l'intelligence, les talents et les avantages physiques n'excluent ni la simplicité des goûts, ni les mœurs patriarcales. La femme la plus riche, comme la moins fortunée, ne dédaigne jamais de s'occuper des devoirs les plus minutieux de sa famille; et à nulle autre qu'à elle-même n'est confié le soin des enfants qui l'entourent, si ce n'est à une négresse dont la sûreté et le dévouement, dont l'affection et la moralité sont à l'épreuve; et c'est après avoir rempli des devoirs plus ou moins dignes d'intérêt, qu'elle vient se réunir à son mari, pour recevoir avec cordialité l'étranger ou l'ami qui vient partager le repas hospitalier et toujours offert de bon cœur.

« Ah! vous voilà, mon frère, s'écria la veuve en voyant M. Debaune; je vous croyais parti pour notre habitation.

— J'en avais effectivement formé le projet, repartit l'officier, car voici le moment de la coupe des cannes qui approche et qui réclamera ma présence ou la vôtre, ma sœur. Mais une affaire qui vous intéresse et m'occupe me retient au Port.

— Qu'est-ce? reprit la veuve avec insouciance et paraissant peu se douter de l'entretien que recherchait M. Debaune.

— Mon but, en venant aujourd'hui chez vous, ma sœur, répliqua l'officier, est de vous parler de votre fils, de Henri; il a beaucoup grandi depuis un an, et il maigrit; je le trouve faible et languissant.

— Qu'avez-vous à m'apprendre? s'écria la mère effrayée. De grâce....

— Rien, rien, reprit M. Debaune.... rien....

— Ah! je respire... Vous avez raison, Frédéric, reprit la tendre mère; cet enfant m'occupe et m'inquiète. Il a souvent de la fièvre, son appétit se perd, et pourtant son travail, ses études ne s'en ressentent nullement; ses maîtres sont toujours contents de lui.

— Cela est certain, reprit l'officier gravement; notre Henri aime le travail, et c'est son ardeur, son zèle pour l'étude qui le soutiennent; mais ce

travail-là même est nuisible à sa santé, et le médecin pense qu'il est urgent de le suspendre complétement. »

Avec cette anxiété du cœur maternel qui devine et pressent, la veuve comprit qu'il s'agissait d'une chose sérieuse pour son fils ; une vive rougeur vint tout à coup colorer ses joues pâles et transparentes ; son sein, agité par l'inquiétude, battit avec force ; ses yeux brillèrent d'un feu divin, céleste étincelle tombée dans l'âme d'une mère ; et tout en cachant son trouble à sa fille, qui, toujours assise sur sa chaise basse, avait quitté ses leçons et fredonnait un petit air créole en habillant sa poupée, elle saisit le bras de son frère et lui dit à voix basse :

« Frédéric, je vois qu'il s'agit de choses graves au sujet de mon Henri ; passons dans ma chambre. »

Avant de quitter le petit salon d'étude, Mme Debaune ouvrit la porte d'un cabinet qui donnait dans sa chambre, où une demi-douzaine de négresses, toutes assises à terre, étaient occupées à coudre, et elle appela Meline.

Une enfant d'une dizaine d'années, dont la principale occupation dans la maison était de faire les petits ménages de sa maîtresse, vêtue d'une jupe de toile bleue du Bengale, d'une chemise blanche

qui formait corsage, et d'un palicat autour de la tête, se leva du groupe ; elle sourit à sa maîtresse en lui montrant ses dents blanches, et dit :

« A v'lo mo vusi, Madam.

— Va, Meline, reprit la veuve ; va dire à Marianne, la Nini de *Mademoiselle*, de venir et de rester auprès d'elle. »

La petite Meline obéit, et après quelques instants d'absence elle revint accompagnée d'une vieille femme malgache, d'une soixantaine d'années, aux traits aplatis, au teint cuivré et aux cheveux crépus.

« Je vous laisse Henriette, Marianne, dit M[me] Debaune ; vous savez que je ne la confie qu'à vous seule : restez auprès d'elle et ne la quittez pas.

— Eh! ma bonne Nini, s'écria Henriette en voyant la négresse et en se jetant dans ses bras.

— Ah ben ! mon pétit, reprit la vieille, vous bonne fille auzourdy ?

— Oui, Nini.... Tenez, regardez ma jolie poupée... Voyez le joli petit chapeau que maman lui a fait... Elle est bien habillée, ma poupée ; aussi j'espère que nous irons nous promener au Champ-de-Mars, cette après-midi, parce que je veux faire voir ma poupée à mes petites amies. Nous irons, n'est-ce pas, ma bonne Nini Marianne?

—Mo n'a pas conni, mon pétit, répliqua l'excellente négresse en serrant l'enfant dans ses bras ; madam n'a pas té dire moi si faut amener vous promener auzourdy.

— J'en suis fâchée, ma Nini, reprit Henriette; car j'aurais bien voulu voir mes petites amies Lise et Céline, qui doivent y aller ce soir.... J'en suis bien fâchée, continua Henriette sur un ton pleureur.

— Ah ben !... v'lo vous va ploré aster? reprit la vieille Marianne ; vous n'a pas bon pétit fille comme ça...

— Je ne veux plus pleurer, ma bonne Nini, reprit Henriette en essayant de rire et en essuyant ses yeux. Mais si vous alliez demander à maman la permission de m'emmener au Champ-de-Mars ? Il est près de cinq heures ; le soleil se couche ; je vois, par l'ombre qui a dépassé le frangipanier du jardin, qu'il est tard, et je n'aurai pas le temps d'être habillée pour la promenade, si vous attendez davantage.

— Je ne puis me permettre de déranger Madame, repartit la vieille négresse dans son jargon créole ; elle est à causer d'affaires avec votre oncle, et elle serait mécontente si je la dérangeais.

— Mais, ma Nini, c'est que maman oublie l'heure; elle restera peut-être longtemps à causer d'affaires avec mon oncle Frédéric, et elle ne songera plus qu'elle m'avait promis d'aller rejoindre ce soir mes petites amies au Champ-de-Mars. C'est que je m'ennuie ici.

— C'est vrai, mon enfant, reprit Marianne; mais qu'y faire ? Écoutez-moi bien : si vous êtes bonne fille, si vous ne prenez pas un petit air ennuyé, un ton de voix pleureur, je vous conterai une jolie histoire.

— Ah ! merci, merci, ma bonne Nini, dit Henriette en se jetant sur la vieille négresse; vous allez me conter une histoire de votre pays, n'est-ce pas?

— Quelle histoire voulez-vous? Est-ce celle des blancs de Tamatave et de Foulpointe, ou bien l'histoire des deux rois malgaches, ou plutôt l'histoire d'Aziman?

— Ah ! comme je suis contente ! s'écria Henriette en sautant et en frappant dans ses petites mains. Oui, contez-moi l'histoire d'Aziman, ma bonne, ce pauvre Aziman qui a été tué par son frère, son méchant frère, qui était jaloux de lui parce qu'il était bon, comme Caïn l'était d'Abel.

Oh! comme c'est triste quand son père, sa mère et sa sœur vont à travers les bois de bambous, au milieu des ravins, sur les montagnes, le chercher, l'appeler, et que tout en ne le trouvant pas ils l'entendent qui chante, avant de mourir; il leur apprend que c'est son frère qui l'a tué, et il dit en chantant :

Aziman .. Aziman...
Vatra vatré Aziman...

« Mais non, cette histoire est trop triste, ma Nini, je n'en veux pas; contez-moi plutôt celle des blancs de Tamatave, ou plutôt parlez-moi des rois malgaches, dites-moi s'ils ont de beaux palais.

— C'est bien, mon enfant, reprit Marianne; mais voilà cinq heures qui sonnent au collége; c'est la sortie des classes, Henri va rentrer, et vous ne vous ennuierez plus avec lui. »

Aussitôt la jeune enfant courut à la croisée qui donnait sur la rue; elle écarta les rideaux de mallemolle frangée des Indes, et parmi les garçons qui sortaient du collége, elle aperçut Henri, qui était vêtu d'un pantalon et d'une petite veste bleue, d'un

chapeau de paille à larges bords, et qui, ses livres sous le bras, s'avançait d'un pas assez lent vers la grille du jardin.

« Le voilà! le voilà! » dit Henriette en battant de nouveau des mains et en sautant de joie; puis, de la tête et de la main elle lui fit signe de venir, en disant : « Vite... vite... »

« Comme il vient lentement, ma Nini! s'écria-t-elle en se retournant vers la vieille négresse; on dirait qu'il est fâché de quitter le collége et de revenir à la maison.

— Ce n'est pas ça, repartit tristement Marianne en secouant la tête; c'est qu'il est malade, pauvre petit.

— Mais non, ma Nini, il n'est pas du tout malade.

— Oh! vous ne le savez pas, vous; mais il est malade, » reprit la vieille d'un ton significatif.

Au même instant le collégien entra dans la pièce où était sa sœur; celle-ci lui sauta au cou en disant : « Comme il y a longtemps que je t'attends! » Et les deux enfants s'embrassèrent.

« Que je suis fatigué! s'écria le jeune Debaune en posant ses livres sur la table et en se laissant tomber sur le sofa.

— C'est qu'à la récréation tu as trop couru avec tes camarades, repartit Henriette.

— Tu te trompes, dit Henri; au sortir des classes je suis resté assis sur le banc qui entoure le grand badamier dans la cour du collége, et j'ai lu un de ces jolis livres que tu connais, dont mon oncle m'a fait cadeau.

—As-tu la fièvre, ce soir? dit la vieille Marianne en tâtant le pouls de l'enfant.

— Non, ma bonne Nini; ou plutôt je ne sais pas quand j'ai la fièvre.

— Si, si, tu en as dans ce moment, repartit l'esclave dévouée. Couche-toi là jusqu'à ce que Madame revienne.

— Et l'histoire? reprit Henriette; contez-la-nous, ma Nini; mon frère sera content d'entendre l'histoire des deux rois malgaches. N'est-ce pas, Henri, que cela t'amusera?

— Oui, contez-la-nous, je vous en prie, repartit Henri.

— Ce sera pour une autre fois, il est trop tard aujourd'hui, » dit la négresse.

CHAPITRE III.

Lorsque la veuve du capitaine se trouva seule avec son beau-frère, elle n'essaya plus de cacher l'agitation que lui causaient les inquiétudes mortelles qu'elle avait contenues devant sa fille, et avec une émotion que rien ne peut décrire, elle s'écria :

« Mon frère!... mon cher frère!... de quoi s'agit-il? Vous qui portez à mon fils le tendre attachement d'un père, il m'est facile de voir par les paroles que vous venez de me dire et la tristesse que vous trahissez malgré vos efforts, qu'il s'agit

d'une chose grave concernant la santé de mon fils, de ce fils aimé... Oh ! dites, dites-le-moi, serait-il bien malade? Le Ciel me préparerait-il de nouvelles épreuves, de nouvelles tortures? Mais non... attendez un peu, je ne puis encore rien entendre... Laissez-moi auparavant essayer de me remettre, laissez-moi demander à.....

— De grâce, ma sœur, s'écria l'officier effrayé des fantômes que ce cœur éprouvé et malade se créait à lui-même pour s'infliger de nouveaux supplices.... Vos inquiétudes sont vaines ; croyez-moi, votre enfant est souffrant, languissant ; mais son état n'offre aucun danger ; quant à présent, ajouta-t-il....

— Ah ! je respire, s'écria la veuve en portant la main sur son cœur... Mon Dieu, je vous remercie. »

Puis elle regarda son beau-frère d'un air incrédule, et lui dit :

« Est-ce bien vrai ce que vous venez de me dire sur mon fils, Frédéric? Vous m'assurez qu'il n'existe aucun danger pour sa santé ?

—Aucun, je vous le jure, répliqua M. Debaune; quant à présent, ajouta-t-il gravement.

— Que veut dire cette cruelle restriction ?

Vous me cachez quelque chose de grave ; ô mon ami, dites, dites-moi tout : une triste réalité est moins cruelle que les angoisses d'une affreuse incertitude.

— Vous avez peut-être raison, ma sœur, et je pense que la certitude sera moins pénible pour vous que les inquiétudes suscitées dans votre âme par le doute. Voici donc ce qu'il en est :

« Trouvant avec vous que votre Henri s'affaiblissait et changeait d'une manière visible, je résolus de réunir, avec le médecin de la maison, que vous consultez depuis longtemps pour lui, quelques-uns des hommes de l'art les plus habiles de ce pays, et de leur demander leur opinion sur la santé de cet enfant si cher et si intéressant.

« Après avoir examiné Henri, repassé son état présent et antérieur dans tous ses détails, après s'être consultés entre eux, ils restèrent convaincus que la fièvre lente qui minait ses forces provenait d'une croissance rapide qui, jointe au climat, pouvait se terminer en consomption ; ils décidèrent alors que le seul moyen d'éviter une chose aussi fatale pour votre fils et pour vous, c'était de le retirer d'un climat chaud pour l'envoyer en Europe.

— Juste ciel ! s'écria la veuve avec une pro-

fonde douleur mêlée de surprise ; que m'apprenez-vous, Frédéric ? Oh ! quelle épreuve ! mon Henri ! mon fils aimé !... Comment me séparer de toi ? Comment renoncer à tes douces caresses, au bonheur de former ton cœur à la vertu, à la religion ? O douloureux sacrifice !... cruelle alternative !... Faudra-t-il confier ton enfance, ta jeunesse à des étrangers mercenaires, à des parents indifférents, et, pour sauver ta vie, te voir peut-être menacé de perdre ton âme ?... Mais non, que dis-je ? continua l'infortunée mère comme si elle eût été soudainement éclairée par une lumière divine ; quoi! moi, ta mère, t'éloigner de moi, me décharger d'une des plus saintes missions que le Ciel puisse donner à la femme sur la terre, pour te remettre entre des mains insouciantes, intéressées et avides ? Non, non... je te suivrai en France ; je sacrifie mes intérêts de fortune et je pars avec toi, mon fils, pour l'Europe.... Oui, Frédéric, je pars.

— Personne mieux qu'un oncle et un frère ne sait apprécier les tourments que vous éprouvez, ma sœur, reprit l'officier. Chez une mère comme vous, qui comprenez la charge du dépôt sacré que Dieu vous a confié, et qui tenez à l'existence d'un fils que ses heureuses qualités vous rendent si pré-

cieux, il doit se livrer une lutte,
à endurer. Pour une mère chr
affreuse pensée que celle de
laisser l'enfance et la jeunesse
guide éclairé, affectueux. Mais
devoir, d'un autre côté, vous o
vos intérêts pécuniaires, que D
de pourvoir aux besoins de vo
sœur, s'il existe des dangers da
opulence, la pauvreté, quoique
peut aussi en faire naître. Vo
pable d'abandonner ou de risq
sance dont vous jouissez, et qu
partagée entre vos deux enfan
tune consiste dans votre habita
Williems, dont les produits
subsistance, et dans votre ma
ment pouvez-vous espérer de
départ de votre fils, sans une

et humilité; dites-vous, ma sœur, que s
égide puissante et sacrée il sera enco
qu'entre vos mains, et rassurez-vous; car
que l'homme possède, si ce n'est ce qui
de Dieu?

— O mon frère! s'écria la veuve co
que vos paroles sont à la fois pénibles
lantes à entendre!

— J'ajouterai, reprit l'officier, qu'en
tant, votre Henri ne sera pas livré, comn
redoutez avec raison, à des étrangers ou
parents éloignés et indifférents que n
en France; il sera, il est vrai, privé d
des caresses d'une mère; mais il aura
lui un oncle qui l'aime et le considère co
fils.

— Ai-je bien entendu? Avez-vous bie
vous suivriez mon fils en France?

diocre fortune sans des sacrifices qui seraient nuisibles à mes enfants, et il est de mon devoir de la leur conserver. Ah! je dois m'oublier, oublier mes sentiments, mon bonheur, pour ces enfants que le Ciel m'a donnés, et je ne saurais vous refuser plus longtemps le consentement que vous me demandez. Oui, Frédéric, je reste, je consens à me séparer de mon Henri, et je vous le confie. »

M. Debaune prit avec une vive effusion les mains de sa belle-sœur, et les porta respectueusement à ses lèvres.

L'infortunée veuve, accablée sous le coup qui venait de la frapper, ne put contenir plus longtemps les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine oppressée ; elle quitta son beau-frère pour passer dans un cabinet, puis elle souleva un rideau de mousseline blanche qui formait alcôve, et découvrit son charmant petit oratoire où chaque jour elle venait, au pied de l'image de Marie et de son divin fils, offrir ses peines, ses épreuves, et demander les consolations et les bénédictions du Ciel.

Après être restée longtemps agenouillée et en union avec son Dieu et les saints, elle se leva calme, résignée, et se rendit au salon de travail, où étaient ses deux enfants.

Elle trouva Henri à moitié couché sur le sofa, tandis que sa sœur, assise auprès de lui, montrait les estampes dont ses deux amies, Lise et Cécile, lui avaient fait présent.

Dès qu'ils aperçurent leur mère, le visage des deux enfants s'épanouit ; ils se levèrent et s'empressèrent d'aller au-devant d'elle en souriant et en lui présentant leurs fronts blancs à baiser.

Après les avoir embrassés avec sa tendresse habituelle, la veuve du capitaine serra plus longtemps Henri sur son cœur ; puis elle lui prit les mains, passa la sienne sur ses joues, et ne put se défendre d'un serrement de cœur qu'elle se garda de laisser paraître, en sentant qu'elles étaient brûlantes.

« Es-tu souffrant, mon Henri ? dit-elle alors à son fils.

— Non, maman, reprit l'enfant ; je ne suis que fatigué.

— Tu grandis beaucoup, cher enfant, reprit la veuve ; cette croissance te fatigue et t'affaiblit ; tu n'iras plus au collége.

— Comme je suis contente ! s'écria Henriette en riant et en sautant.

— Je n'irai plus du tout au collége ? reprit le jeune Debaune étonné ; et pourquoi, maman ?

— Il te faut du repos, mon cher enfant, et il devient nécessaire que tu suspendes tes études pour quelque temps. »



CHAPITRE IV.

Il avait été convenu entre Mme Debaune et son beau-frère qu'on tiendrait secret le départ du jeune Henri pour France, jusqu'au moment où son passage serait arrêté et l'instant du départ fixé.

On était à la fin de décembre, temps où la neige et les glaçons couvrent la terre dans les régions septentrionales, mais où les rayons brûlants du soleil dardent avec force dans les climats méridionaux, lorsque l'astre lumineux a franchi l'équateur et se rapproche du tropique. Alors les jours sont presque égaux et le crépuscule est sans durée.

Quoique l'Ile-de-France, situé
latitude méridionale, soit toujo
l'avons déjà remarqué, sous la
fluence des vents alizés, les
époque commencent à se faire s
du Port-Louis, abritée par les
qui s'élèvent derrière elle. Alors
aisées du pays quittent la ville,
au milieu des immenses et vertes
au pied des collines entourées
encore dans les vallées qu'arros
seaux, la fraîcheur, l'eau, les f

L'indisposition du jeune Henr
sa mère pour son habitation sit
Williems, et qui n'était qu'à de
La pauvre mère, soutenue par
rance, nourrissait dans son cœ
l'absence de travail, l'air pur,
gaieté rendraient la santé à ce

du sud-est qui soufflent dans les parag
de Bonne-Espérance ; toutes ces précauti
deraient le départ du jeune Henri penda
six mois, et l'infortunée mère, rassu
confiance qu'elle avait en la jeunesse
et par les soins qu'elle lui prodiguait, e
plus être forcée de se séparer de lui.

A la grande satisfaction de Henriette
frère, le jour impatiemment attendu,
départ pour la campagne, était enfin arri
veille, les deux enfants trouvaient un bo
trême à voir les préparatifs du voyage,
à l'Ile-de-France d'une nature toute dif
ceux d'Europe. Ils s'endormirent après
promettre à la vieille Marianne qu'elle
lerait à la pointe du jour.

Fidèle à sa promesse, la négresse vint
ment à cinq heures du matin; elle frap

cent à gazouiller, Henriette et son frère, en s'éveillant et en mettant leurs habits, exprimaient leur joie par un babil incessant.

La grille du jardin était ouverte, et dans la cour un élégant palanquin ; huit porteurs nègres, vêtus de jupons blancs, courts et froncés, bordés d'écarlate et retenus par une large ceinture également écarlate, attendaient le départ. Une demi-douzaine de nègres et trois ou quatre négresses, les uns chargés moins lourdement que les autres, avaient posé à leurs pieds les malles en fer-blanc, les boîtes, les paniers, les corbeilles dont ils allaient se charger de nouveau ; puis un cheval et deux modestes ânes, aux oreilles baissées, étaient sellés.

Peu d'instants après, Mme Debaune entra dans son palanquin ; quatre des porteurs se saisirent des bâtons de devant et de derrière, le soulevèrent et chargèrent sur leurs épaules la voiture indienne, tandis que les quatre autres nègres la suivaient dans le but de relever leurs camarades fatigués. M. Debaune monta sur son cheval, les enfants sur leurs ânes ; les nègres chargés de malles venaient ensuite, et l'espèce de caravane se mit en route pour la Retraite, nom de l'habitation de Mme Debaune.

Quoique le jeune Henri fût toujours faible et

LES DEUX CRÉOLES.

p. 32



V. Girardet del. — Blanchard sc. p.

LES PORTEURS SOULEVÈRENT ET CHARGÈRENT SUR LEURS ÉPAULES LA VOITURE INDIENNE.

languissant, ce jour-là pourtant il se sentit ranimé par l'idée de se retrouver dans un lieu où il passait toujours de si heureux moments, et il avait retrouvé sa gaieté enfantine.

Après avoir passé la rue Maka et le Camp-des-Noirs, qui s'étend d'un côté jusqu'à la mer et de l'autre sur le versant du morne de la Découverte, et s'être vus en pleine campagne, les enfants reprirent leur joyeuse conversation, et les porteurs couraient avec leur fardeau, chantant à tue-tête, et non sans harmonie :

Porté nous bon maîtresse
Zusqu'à l'habitation;
Pit être qui l'y va laisse
Nous boire son intention.
Couraze donc, mes amis,
Çauté, l'y cœur content;
Couraze donc, mes amis,
Çauté, l'y cœur content.

Telle était la chanson créole que les pauvres nègres, heureux d'avoir une bonne maîtresse, entonnaient joyeusement et en chœur.

A droite de la route s'étend la mer paisible et calme, et de l'autre côté le quartier Maka; çà et

là on voit de charmantes maisons de campagne qui bordent la route. Une longue allée de tamariniers, de manguiers, ou bien une voûte de lauriers y conduit, et en approchant on aperçoit un gazon net et fin, des charmilles de roses fleuries autour de ces maisons blanches qui semblent s'élever d'une corbeille de fleurs.

Bientôt les voyageurs se trouvèrent à la grande rivière qui prend sa source dans les hautes montagnes du milieu de l'île; pendant sa course elle se jette avec fracas dans un profond ravin en formant une large nappe d'eau qui tombe de trois cents pieds de haut, puis elle traverse paisiblement le ravin et va se perdre à la mer.

Au bord de la grande rivière est groupé un charmant village dont la vue pittoresque pourrait rivaliser avec celles des plus beaux points de vue de la Suisse.

Avant d'y arriver on voit de nouvelles maisons de campagne qui bordent la route; dans les jardins plus ou moins vastes qui les entourent, s'élèvent des bois de cocotiers chargés de leurs fruits, des arbres verts et touffus, des poincillades aux couleurs brillantes, des corbeilles de jam-roses de la Chine qui restent toute l'année couvertes de fleurs, des

lauriers dont les branches fléchissent jusqu'à terre sous le poids de leurs grappes roses et blanches. Puis on arrive à un petit ruisseau qui le plus souvent laisse à sec les cailloux du lit sur lequel il passe, mais qui gonfle tellement dans la saison des pluies, qu'il devient un torrent dangereux, rapide, et entraîne le téméraire qui croit pouvoir résister à la force du courant. En arrivant dans le village, on voit à gauche un petit fort qui s'élève sur une colline et domine la mer; plus loin c'est un pont, et au-dessous coule la grande rivière; à droite s'étend la mer; on aperçoit le Port, l'île aux Tonneliers, le coin de Mire; à gauche encore le ravin profond de la cascade forme un contraste sévère; puis en passant le pont et en suivant la route des plaines de Williems, on laisse d'un côté les casernes militaires, l'hôpital, et de l'autre, sur le versant boisé d'une colline, sont dispersées des maisons de campagne; et enfin, en poursuivant sa route, on monte la côte qui conduit aux plaines de Williems; rien n'est plus beau que ce charmant paysage, qu'une plume habile pourrait seule décrire.

Les voyageurs se trouvaient depuis longtemps sur la route qui conduit à l'habitation de Mme Debaune, et les enfants, toujours montés sur leurs

ânes, s'extasiaient de bonheur de se retrouver à la campagne en continuant le chemin bordé de chaque côté d'aloès aux tiges élancées.

« Ah! s'écriait Henriette, nous ne sommes pas bien éloignés de la Retraite; voilà déjà les champs de cannes à sucre, de maïs et de riz. »

Puis on se trouva devant une longue allée de manguiers aux fruits savoureux et aux nuances brillantes et variées, longue d'un quart de lieue, et au bout de laquelle on découvre l'habitation de Mme Debaune.

A la vue de ces arbres chargés de fruits délicieux, et d'autres que le vent avait abattus et qui couvraient la terre, Henriette et son frère voulurent descendre de leurs montures; après avoir mangé de ces fruits, ils en remplirent un panier dont ils chargèrent un des porteurs inoccupés du palanquin; puis ils continuèrent la route en sautant, gambadant et s'arrêtant mille et mille fois comme le fit le petit Chaperon-Rouge; et, presque sans s'en douter, ils se trouvèrent devant l'habitation de leur mère.

CHAPITRE V.

« Nous y voilà ! » s'écrièrent les deux enfants en quittant l'allée de manguiers et en se trouvant sur la terrasse où est bâtie la maison. « Quel bonheur d'être à l'habitation ! disait Henriette à son frère en montant les marches du perron. Comme nous allons nous amuser ! J'aime bien mieux la campagne que la ville, moi ; et toi, Henri ?

— Moi j'aime l'une et l'autre, répliqua l'écolier ; je suis bien content quand je viens ici, et je suis bien content aussi quand je retourne au Port ; cependant je crois que je m'amuse davantage à l'habitation.

— Et moi aussi, » s'écriait Henriette.

Les deux enfants n'eurent rien de plus pressé que de tout voir ; ils visitèrent de nouveau les lieux où ils avaient passé tant de jours heureux. Ils se mirent à courir de tous côtés ; on les voyait s'enfoncer dans les trois grandes allées de bois noirs qui sont au bout de la terrasse, vis-à-vis de la maison, et qui conduisent à la plaine ; de là passer à la sucrerie, à l'étable, à la basse-cour, puis gagner l'épaisse et sombre allée de jacqs, se reposer quelques instants sous la salle ombragée qu'ils forment, en considérer les énormes fruits verts qui peuvent, en grosseur et en poids, rivaliser avec la citrouille, et qui pendaient au-dessus de leurs têtes à une hauteur prodigieuse.

Fatigués, ils retournèrent à la maison, et, au lieu de prendre le repos qu'ils étaient venus chercher, ils firent en un clin d'œil le tour de l'appartement de M. Debaune, du parterre qui donne sous ses fenêtres, et, en traversant le salon, la même visite fut faite chez leur mère.

« Viens donc, viens donc, Henri, disait sa sœur, en l'appelant et en sautant au milieu du parterre qui se trouve sous les croisées de leur mère, viens donc voir les frangipaniers ; comme ils ont grandi

depuis l'année dernière! Ils sont couverts de fleurs qui embaument.

— Et le berceau de roses et de jasmin! s'écria de son côté Henri ; et notre joli pied de roses pompons, vois donc, ma sœur, comme il est beau! ajoutait-il en étendant ses bras autour de l'arbuste; le jardinier vient de me dire qu'il l'a taillé il n'y a que quinze jours, et cependant il est si gros, si gros, que je ne puis réussir à joindre les bras.

— Et les poincillades, les myrtes, les roses! Oh! comme tout est fleuri, comme le parterre de maman est joli! Tiens, Henri, faisons-lui un beau bouquet, dit Henriette, et portons-le-lui. »

Du parterre ils passèrent sur une terrasse de niveau avec le salon, d'où l'on apercevait la mer et d'où l'on descendait pour se trouver sur une seconde terrasse; une épaisse et longue charmille de jam-roses de Chine, couvertes de fleurs, s'étendait de chaque côté de la terrasse; des touffes de jasmin d'Espagne, de seringat, de champac, de lilas de la Chine, répandaient leurs parfums. En voyant ce beau ciel pur, ces fruits, ces fleurs, ce soleil brillant, on eût dit que la nature tout entière s'était parée comme pour un jour de fête.

Au lieu d'un bouquet, les enfants en formèrent

deux, trois et quatre, et ils rentrèrent tellement chargés de fleurs, qu'ils en ornèrent toute la maison.

Quelque jouissance que Mme Debaune trouvât dans le bonheur de ses enfants, et quoiqu'elle prît l'activité factice de son fils pour une amélioration dans sa santé, elle craignit pour lui la fatigue, et chargea Marianne, sa vieille négresse de confiance, de le faire rentrer.

Henri et sa sœur avaient du regret de quitter le jardin; déjà ils étaient arrivés auprès de la pièce d'eau qui se trouve dans le milieu; ils en admiraient les petits poissons dorés dont les écailles brillaient au soleil; mais, en enfants dociles, ils obéirent au premier mot et sans murmurer.

Le lendemain, à peine le jour avait-il commencé à paraître à travers les volets de leurs chambres, que tous deux s'habillaient pour faire de nouvelles promenades dans les lieux qu'ils n'avaient pas encore visités depuis leur retour.

Les deux enfants descendirent joyeusement le Camp-des-Noirs, assemblage d'une centaine de petites maisonnettes couvertes en paille, où habitent les esclaves; et à la vue de leurs jeunes maîtres, tous les nègres, leurs pioches sur l'épaule,

se dérangeaient de leur chemin pour venir leur souhaiter le bonjour.

« Allons à la forge voir Gros-Pierre, dit Henri; il y a longtemps que je ne l'ai vu battre son fer.

— Et puis chez la vieille Manon, reprit Henriette; et chez le commandeur; je veux lui demander des graines pour notre jardin. Après cela nous irons à la sucrerie voir faire le sucre et manger des cannes.

— C'est vrai, tu as raison, ma sœur, repartit l'écolier, j'avais oublié mon jardin. Il faudra y planter des belles-de-nuit, des balsamines, du réséda, des amarantes; toutes ces fleurs ne sont pas longues à pousser, Henriette... Mais, avant cela, viens donc faire un tour au verger.

— Comme ce goyavier est chargé de fruits! s'écria Henri; tiens, ma sœur, je vais monter dessus, ouvre ta robe, et j'y jetterai une quantité de goyaves.

— Et ce citronnier, dit Henriette, j'en voudrais aussi, car j'aime beaucoup les citrons doux. »

C'est ainsi qu'ils passaient du citronnier à l'oranger, de l'oranger au litchi, à l'attier, au sapotier, et à quantité d'arbres fruitiers inconnus dans nos climats et d'une saveur délicieuse. L'heure de la berloque des noirs sonna, et vint avertir les en-

fants que c'était celle du déjeuner de la famille, et qu'il fallait rentrer.

Cependant la surexcitation qu'avait éprouvée le jeune Henri depuis quelques jours, empêcha le bon effet que le changement d'air eût pu produire dans sa santé. Il fut plus souffrant, la fièvre augmenta; Mme Debaune lui prodigua des soins encore plus assidus et le retint dans ses jeux.

Après quelques jours de repos, l'écolier commença à ressentir les bienfaits salutaires d'un air plus frais et plus pur que celui de la ville; peu à peu il reprit ses jeux et ses promenades, bien que sa mère exerçât une infatigable surveillance sur cette fragile et chère santé.

A l'époque dont on parle, l'île appartenait à la France, et la vie des familles qui l'habitaient était toute patriarcale. Leur société se bornait à des parents, à des amis et à quelques voisins; une table hospitalière, abondante et délicate, mais servie sans luxe, réunissait souvent les familles entre elles, et l'étranger qui se voyait attardé sur son chemin, ou bien arrêté dans sa route par un de ces violents orages si fréquents dans l'île, ou bien encore par le débordement de quelques rivières causé par les pluies abondantes du milieu de l'île,

couverte à cet endroit d'épaisses forêts séculaires et qui offrent un gîte aux noirs marrons, y trouvait toujours un abri, un accueil cordial et bienveillant.

La veuve du capitaine avait pour amie intime Mme Lorbier, femme estimable, sans fortune, et dont le mari s'était absenté de l'île pour des affaires de spéculation.

Depuis plus de dix-huit mois elle attendait M. Lorbier, qui, pour augmenter une position de fortune plus que médiocre, faisait des voyages entre l'Inde, Batavia, la Chine et l'Ile-de-France. Mais laissée sans nouvelles, ses inquiétudes, en un mois, devinrent plus grandes, et le peu de fonds qu'il avait laissés pour pourvoir à ses besoins et à ceux de ses deux filles, Lise et Cécile, diminuaient chaque jour.

En amie sincère et dévouée, en chrétienne bonne et charitable, Mme Debaune engagea Mme Lorbier et ses deux filles à venir passer plusieurs mois à la Retraite, voulant de cette sorte pourvoir à ses besoins d'une manière aussi délicate que généreuse.

La présence de Mme Lorbier et de Cécile, sa fille aînée, fut considérée comme une acquisition agréable pour la famille Debaune; mais Lise, quoi-

que moins âgée d'un an seulement que sa sœur, se montrait si peu aimable, si aigre, si querelleuse, qu'Henri et Henriette la voyaient sans plaisir, et que Mme Debaune, qui se montrait fort soigneuse dans le choix des enfants qu'elle admettait auprès des siens, craignait que les exemples de Lise ne fussent préjudiciables à Henri et à sa sœur.

« Que faire? se disait-elle, il est des circonstances difficiles dans la vie. Comment, moi, la seule amie de Mme Lorbier, moi qui connais les chagrins qu'elle supporte avec tant de résignation, puis-je l'abandonner? Et d'ailleurs Lise est peu aimable, méchante même, mais il n'y a rien de profondément mauvais chez elle; de plus, j'espère, par la surveillance active que j'exercerai, les sentiments chrétiens de mes enfants et la confiance qu'ils me témoignent, éloigner tout mauvais effet de ses exemples. »

C'était au milieu des joies enfantines les plus pures et les plus délicieuses parties champêtres que s'écoulait la vie des quatre enfants. Selon la coutume, le matin, à l'aube du jour, la vieille Marianne venait les éveiller; les petites filles, vêtues de leurs simples robes de Patna, de leurs capotes de paille, de leurs voiles de mousseline blanche, et

Henri avec un large pantalon, sa veste de toile blanche du Bengale et un chapeau de paille à larges bords, partaient en riant, chantant et babillant pour leur promenade matinale, sous la garde de Marianne.

On suivait l'allée de tamariniers qui traverse le Camp-des-Noirs et aboutit au profond ravin où se jette la cascade. Henri, toujours languissant et faible, s'arrêtait souvent à l'ombre d'une touffe de bambous et s'asseyait sur une grosse roche brune. Là, il se plaisait à considérer la cascade du Réduit, qui tombe d'une hauteur de trois cents pieds au milieu d'un lit de verdure formé par des lianes touffues ; et le bruit majestueux qu'elle fait en tombant, et que l'écho des montagnes répète, s'entend à deux lieues à la ronde. Puis, quand les trois petites filles s'amusaient à courir après le papillon, ou bien à rendre prisonnière la cigale verte et chanteuse qui se cache sous l'herbe de la savane, Henri, de son côté, pénétrait dans le bois qui borde le ravin ; il s'arrêtait tantôt devant les grands arbres de bois d'ébène, de natte, de tatamaca ; écartait les lianes fleuries qui passent d'un arbre à l'autre en formant des guirlandes, pour chercher à découvrir un nid d'oiseau afin de

l'offrir à sa sœur ; ou bien embrassant dans ses bras le tronc d'un raphis, dont le panache se balance dans les airs, il le secouait violemment et réussissait à faire tomber les jolies noix qui y sont suspendues et qui servent de jouets aux enfants ; puis il disait à la négresse : « C'est pour Henriette. »

A toutes ces attentions, à tous ces soins affectueux de son frère, la petite fille disait en l'embrassant : « Comme tu es bon, mon cher Henri ! aussi je t'aime bien, va ; et quand tu étais au collége plusieurs heures dans la journée, j'étais bien triste. » Puis elle disait tout bas à ses amies : « N'est-ce pas que mon frère est bon ? Comme vous devez être malheureuses de n'avoir pas un frère comme lui ! ajoutait naïvement l'enfant.

— Oh ! c'est bien vrai, répondait Cécile ; aussi j'ai bien, bien pleuré quand le bon Dieu a appelé à lui notre pauvre petit Gabriel... Mais il est bien heureux maintenant.

— Pour moi, reprenait Henriette, je ne pourrais jamais vivre sans mon petit Henri, seulement huit jours ; ainsi je dois comprendre combien, toi et Lise, vous avez eu de chagrin à la mort de votre frère Gabriel.

— Moi, je ne pouvais pas avoir de chagrin, dit

Lise d'un ton aigre, je ne me le rappelle pas, j'étais trop petite.

— C'est égal, s'écrièrent Cécile et Henriette; comment? tu n'aimerais pas à avoir un frère comme Henri ?

— Pour moi, je n'aime pas les garçons, dit Lise, je ne m'amuse pas avec eux ; et si j'avais un frère je ne voudrais pas qu'il ressemblât à Henri.

— C'est aimable ce que tu dis, répliquèrent en même temps Cécile et Henriette; et pourquoi ne voudrais-tu pas qu'il ressemblât à Henri?

— Parce que... parce que... » répéta la maussade enfant en secouant sa tête.

Le fait est que Lise n'avait aucune bonne raison à donner. Elle regrettait son frère Gabriel; mais cette enfant avait un caractère si mauvais, qu'elle aimait mieux passer pour insensible que de ne pas satisfaire son désir de dire des choses désagréables.

« Si maman t'entendait, dit Cécile tout bas à sa sœur, tu lui ferais de la peine.

— Tais-toi, reprit Lise en enfant mal élevée, cela ne te regarde pas; je dis ce que je veux. »

Henriette, qui voyait la double peine que ressentait sa petite amie, celle d'avoir perdu son

frère et d'avoir une sœur si peu aimable, l'entraîna et lui dit : « N'aie pas de chagrin, chère Cécile, Gabriel est avec le bon Dieu ; il est heureux, car Dieu est bien bon et le ciel est très-beau. »

Le soleil s'élevait derrière la montagne, et bientôt ses rayons brûlants commencèrent à en éclairer le sommet pour se répandre sur la campagne.

Alors la vieille Marianne s'écriait en ouvrant un large parasol et en abritant la tête des enfants :

« Allons, rentrons ; la cloche de la berloque a sonné, et il commence à faire chaud. »

Et la petite troupe joyeuse, à l'exception de Lise qui boudait toujours, se montrant docile à cette voix affectueuse et simple, retournait à la maison aussi gaiement qu'elle en était sortie.

Puis au milieu du jour, quand le soleil monte dans les cieux en jetant ses rayons perpendiculairement sur la terre ; à l'heure où tout dans la nature, les feuilles, les fleurs, les plantes languissent et souffrent ; quand chacun reste abrité dans sa demeure, et quand on a le soin d'éloigner l'air brûlant, par des jalousies entr'ouvertes et des varangues qui entourent la maison, en laissant pénétrer la brise rafraîchissante de mer ; les enfants se livraient à l'étude, tandis que leurs mères et leur oncle s'occu-

paient de soins essentiels. Henri, toujours guidé par le meilleur des parents, passait ce temps dans le cabinet de M. Debaune et faisait des devoirs peu fatigants. Quand venait l'heure où le soleil se baigne dans la mer, les croisées s'ouvraient, et la veuve, toujours entourée de sa jeune escorte et de ses amis, dirigeait sa promenade tantôt du côté de ses plantations, tantôt vers ses ateliers ou sa sucrerie.

C'est ainsi que s'écoulait le temps à la Retraite; les occupations, les amusements étaient simples, il est vrai; mais, grâce à cette simplicité même, au sein de cette belle nature, de l'abondance et de l'amitié, on goûtait un bonheur plus vrai, plus calme, que dans une société où l'orgueil, la vanité et l'intérêt sont le mobile de toutes les actions.

CHAPITRE VI.

Mme Debaune, n'apercevant aucun changement fâcheux dans la santé de son enfant, s'abusait sur son état et se flattait de le garder auprès d'elle ; et c'était avec calme qu'elle voyait approcher le moment où elle devait songer au départ.

M. Frédéric Debaune devina la pensée de sa belle-sœur, et craignant que son illusion ne lui rendît encore plus affreux l'instant inévitable de la séparation, il se décida à lui parler.

« Ma sœur, lui dit-il, bientôt arrivera le jour où il faudra vous armer d'un courage tout chrétien, le jour du départ de votre fils.

— Mais, répliqua la pauvre mère étonnée, ce voyage pouvait être nécessaire il y a quelques mois; il ne l'est plus maintenant.

— Plaignez-moi, ma sœur, d'être forcé de combattre une si douce quiétude.

— Comment! mon Henri n'est pas plus souffrant depuis son séjour aux plaines de Williems, il est au contraire mieux portant.

— C'est une tâche bien pénible pour moi, reprit de nouveau l'officier, que celle de vous tirer de l'erreur dans laquelle vous demeurez. Les médecins trouvent que la santé de votre fils ne s'est pas améliorée; l'air de la campagne a ralenti, il est vrai, les progrès du mal; mais une croissance excessive affaiblit toujours Henri, une fièvre lente le mine, et, vous ne l'ignorez pas, ma sœur, une consomption fatale s'ensuivrait si votre tendre et aveugle faiblesse retenait votre fils auprès de vous.

— O Frédéric! vous m'ôtez le calme et la sécurité que j'avais retrouvées. Que me dites-vous! Quel glaive vous venez de plonger dans mon cœur abattu!

— Je vous l'ai dit, ma sœur, ma tâche est pénible; mais songez que la vie d'une mère est souvent

une mission de sacrifice et d'abnégation. Vous êtes chrétienne, Dieu exaucera vos prières et vos vœux ; de mon côté, je voue mon existence à cet enfant bien-aimé ; désormais je serai son père, et le père le plus tendre. »

Incapable d'articuler une parole, l'infortunée veuve versait des torrents de larmes ; puis revenant un peu de sa première émotion, elle s'écria :

« Soit, je me résigne à la volonté du Ciel. Je vous le confie, mon ami, cet enfant si tendrement aimé, si affectueux pour sa mère, pour sa sœur ; puissé-je le revoir un jour ! Oh ! laissez-moi vous dire combien son absence sera douloureuse pour moi. Comment vivre sans les attentions tendres et délicates de ce cœur aimant ? L'époux que le Ciel m'avait donné pour protecteur, pour compagnon, pour ami, me laissa deux gages précieux de cette union que le Ciel avait bénie et que la mort a brisée. Heureusement partagée dans mes deux enfants, ma douleur était adoucie par eux, et je jouissais de l'attachement qui les unit. Oh ! comment se séparer ? Je crains le désespoir du fils, du frère, plus encore que celui de la sœur, qui a plus de forces pour résister à cette épreuve. Il n'est point d'enfants qui ne chérissent leur mère ;

je le sais ; mais tous n'ont pas la tendresse exclusive que les miens ont pour moi. Sont-ils si communs, ces enfants qui, en voyant leur mère, quittent leurs jeux, leurs compagnes et leurs amis pour courir vers elle et se jeter dans ses bras ? Être avec elle, lui obéir, deviner ses moindres désirs pour lui plaire, lui ouvrir leurs cœurs sincères et confiants, veiller à sa porte pour attendre le moment de son réveil, la voir, l'embrasser, lui prodiguer leurs caresses : voilà leur plus grand bonheur. Ou bien encore, aimer Dieu, lui adresser les élans naïfs de leurs cœurs innocents, surveiller avec scrupule leur conscience pure et délicate, rapporter tout à Dieu et à leur mère : voilà mon Henri, voilà sa sœur, voilà la vie de ces angéliques créatures. Ah ! comment mon cœur ne se briserait-il pas à la seule pensée d'une séparation ? Savoir que le tendre objet de ma sollicitude vogue pendant plusieurs mois sur des mers orageuses ; m'en voir privée pour de longues années ; ne plus entendre les sons chéris de cette voix, ne plus contempler son regard, ne plus suivre les progrès de son esprit et de son cœur... Et tandis que je serai ici calme, tranquille, peut-être... peut-être que... là-bas, en Europe.....

— O ma sœur, renoncez à ces cruelles recherches de la douleur, et permettez à ma franchise de vous dire qu'elles sont coupables. Oh! cessez, de grâce, et comparez cette absence d'un moment à une séparation mille fois plus affreuse, et sur laquelle votre pensée ne pourrait s'arrêter. Songez que votre épreuve est peu de chose, si vous portez vos regards sur ces mères tendres et infortunées, auxquelles la mort, l'horrible mort, est venue ravir un Henri, une Henriette... Envisagez tout ce que vous pourriez craindre, soumettez-vous avec docilité à la privation momentanée que le Ciel vous impose, et que vos actions de grâces fassent taire vos regrets. »

Vivement frappée de la justesse et de la force de ces réflexions, Mme Debaune cacha son visage entre ses mains, et s'écria :

« Oui, Frédéric, vous avez raison, et je m'avoue coupable. O mon Dieu, pardonnez-moi et acceptez le sacrifice que vous offre mon cœur; je remets mon enfant entre vos mains; car ce que vous gardez est bien gardé, celui que vous couvrez de votre ombre n'a rien à craindre ni des éléments, ni des hommes; votre puissance sait déconcerter les plus redoutables de nos ennemis. Frédéric, je

veux m'oublier pour mon enfant; partez, je vous le confie; que rien n'arrête votre départ. Mais, ô mon Henri! ô mon Henriette! comment vous apprendre que bientôt l'Océan va vous séparer! »



CHAPITRE VII.

Le passage de M. Debaune et de son neveu était enfin arrêté ; les préparatifs du départ, le trousseau, les petites provisions du bord qui adoucissent l'âpreté d'un long régime salin, venaient d'être achevés ; et la triste nouvelle d'une longue séparation avait été annoncée à Henri et à sa sœur.

Tous les deux avaient beaucoup pleuré lorsque leur mère en larmes avait dit à son fils qu'il allait la quitter. Après quelques heures les larmes de Henri avaient cessé ; mais une tristesse que rien ne pouvait dissiper lui était restée, et ce chagrin altérait encore davantage sa santé languissante.

Henri avait près de dix ans; sa raison, supérieure à son âge et jointe à une extrême sensibilité, rendait chez lui les impressions plus vives et plus durables. Même au milieu de ses jeux, de ses promenades, il paraissait absorbé par une seule pensée, celle de son départ. Souvent la vieille Marianne et Henriette le surprenaient tout seul sous un berceau de tatamaques dans le bas des jardins, et là, quand il croyait n'être vu de personne, il versait d'abondantes larmes.

Alors Henriette se jetait en pleurant dans ses bras et lui disait : « Ne pleure pas, mon cher Henri... tu me fais bien du chagrin... demande donc à maman de rester...

— Crois-tu, ma chère petite Henriette, que je ne le lui aie pas déjà demandé bien souvent, disait Henri; mais elle m'a répondu que j'étais malade, qu'il fallait partir pour me rétablir, et que je reviendrais ensuite. »

Puis la négresse, qui de son côté s'affligeait presque autant de son départ que si elle eût été sa mère, s'approchait de l'enfant qu'elle avait bercé, et lui disait :

« Pourquoi to ploré, mon pétit ?

— O ma bonne Nini, répondait le jeune Henri

suffoqué par la douleur ; vous me demandez pourquoi je pleure? Ne le savez-vous pas? Ne savez-vous pas qu'à peine ai-je un mois à rester auprès de ma mère, de ma sœur, de vous; et qu'avant peu il me faudra quitter mon pays pour aller en France au milieu d'étrangers? Si vous saviez comme j'ai du chagrin, comme mon cœur se serre quand je vais tous les matins dans la chambre de ma pauvre maman, et que je me dis chaque jour : En voilà encore un de moins à passer avec elle! Puis quand elle me parle, quand elle me presse dans ses bras, je me dis encore : Dans quelque temps je ne la verrai plus, je n'entendrai plus sa voix si chère, si douce, m'appeler; je ne recevrai plus ses tendres caresses, ses soins affectueux, et je serai comme l'orphelin sur la terre, malheureux comme lui; et puis ma bonne petite Henriette, elle que j'aime tant et qui m'aime, nous serons loin l'un de l'autre; ensuite je ne conserverai plus ma chère Nini... »

A la triste complainte de l'intéressant enfant, la vieille Marianne versa de nouvelles larmes. Puis elle reprit :

« Si, si, mon enfant, je te reverrai; je suis bien vieille, mais tu reviendras, et je te reverrai.

— Ne sois pas longtemps en France, mon petit Henri, dit Henriette ; reviens bien vite ; je ne pourrai jamais rester toute seule sans toi, ni maman non plus.

— Je prierai bien le bon Dieu, reprit Henri; le bon Dieu est bon, il aura pitié de nous tous. »

Pendant ce temps le chagrin produisit de si profondes émotions sur le jeune Henri, que sa santé s'en altéra d'une manière sensible et inquiétante. Les accès de fièvre devenaient chaque jour plus prolongés et plus violents, son appétit se perdit complétement, sa faiblesse et sa maigreur augmentaient visiblement.

A la vue d'un tel changement, Mme Debaune conçut de vives inquiétudes, et les médecins commencèrent à craindre que le départ ne devînt impossible s'il survenait des retards imprévus. Se rappelant l'issue fatale qu'on lui avait prédite si son enfant ne quittait l'île, elle en vint d'elle-même à désirer ce moment si redouté. S'armant alors d'une nouvelle énergie, elle fit un effort pour cacher à son fils sa douleur et ses anxiétés. Elle essaya de distraire ses idées en lui procurant des amusements de son âge, et elle fut la première à demander à Dieu que le vaisseau pût quitter l'île le plus tôt possible.

Il fallait empêcher le jeune Henri de penser à ce fatal moment, et pour cela il devint nécessaire de l'amuser, tout en lui épargnant la fatigue, et d'inventer des parties de plaisir qui se renouvelaient sans cesse.

Tantôt Mme Debaune se mettait en palanquin; les enfants de leur côté montaient sur leurs ânes, et tous se dirigeaient vers le ravin de la cascade pour aller à Maka passer plusieurs jours au château du Réduit, résidence du gouverneur. Arrivé au bord du ravin, on mettait pied à terre; on passait, en sautant de roche en roche, la rivière qui coule au milieu; puis on remontait et on se trouvait au milieu des champs de maïs, de blé, de manioc. Alors la veuve rentrait dans son palanquin, les enfants reprenaient leurs modestes montures, et on ne tardait pas à se trouver sous la longue allée de jam-roses qui conduit au château, et dont les pommes jaunâtres, semblables à des boules d'ivoire, couvrent les branches et jonchent la terre sous les épais rameaux que le vent agite. Tantôt, après avoir réuni quelques amis, on faisait une collation champêtre à l'ombre des arbres du verger et à l'abri d'une haute et épaisse charmille de roussailliers couverte de fruits rouges comme le corail. Pour quelques

moments Henri oubliait sa peine, et on le voyait avec les autres enfants au milieu des papayers, des badamiers, des bananiers, chercher des fruits pour la collation. Puis il s'éloignait en se dirigeant vers le champ d'ananas qui est à l'entrée du petit bois, et cueillait le plus beau pour servir de plat du milieu.

Sa santé était moins affectée depuis les nouvelles distractions qu'on cherchait à lui donner; pendant ces parties il oubliait son chagrin, mais seulement pour le temps qu'elles duraient. Lorsqu'il rentrait à la maison, qu'il embrassait sa mère, qu'il s'asseyait auprès d'elle, qu'il la voyait et l'entendait, oh! c'est alors que cet enfant affectueux retombait dans ses tristes pensées. Alors il écoutait cette mère aimée; il semblait se repaître du bonheur de la contempler, et souvent on le voyait arrêter sur elle un long et doux regard. Oh! comme ce regard était expressif! Combien il renfermait de regrets, de tendresse, de résignation, de dévouement et de piété filiale!

CHAPITRE VIII.

Le jeune Henri avait embrassé sa mère, sa sœur, la vieille Marianne et ses amis. Il avait quitté son pays en laissant couler des pleurs abondants sur cette terre qui renfermait ses plus chères affections; et sous l'égide affectueuse d'un oncle bienveillant et sage, il voguait depuis plusieurs jours sur l'Océan. Le vaisseau qui le portait, poussé par un vent favorable, avait gagné le large en quelques heures, et il suivait tranquillement sa route vers la France.

Comment décrire des émotions trop doulou-

reuses, des scènes trop déchirantes pour être rendues avec vérité, quand il s'agit des angoisses d'une mère, lorsque son enfant lui est enlevé, lorsqu'elle lui dit un dernier adieu, qu'elle dépose sur son front innocent et pur un dernier baiser, et qu'il est enfin enlevé à ses tendres étreintes? Oh! la plume est froide et impuissante, et elle tombe de la main lorsqu'elle cherche à retracer les sentiments les plus purs, les plus exquis du cœur et de la nature.

Henriette et la vieille Marianne, de leur côté, s'entretenaient souvent du jeune voyageur.

« C'est moi, disait la vieille négresse, c'est moi qui l'ai reçu dans mes bras lorsque le bon Dieu lui a donné la vie ; c'est moi qui l'ai bercé, soigné, élevé; aussi je l'aimais comme s'il eût été mon enfant... Vous, ma petite Henriette, vous êtes jeune, vous reverrez votre Henri; mais moi je suis vieille... » Et en disant ces mots, la pauvre négresse laissait couler ses larmes.

Henriette aussi pleurait depuis le départ de son frère, elle pleurait beaucoup et souvent; mais quand elle paraissait devant sa mère, la crainte d'ajouter aux peines de cette mère chérie lui faisait essuyer ses larmes; elle redoublait ses ca-

resses, et par mille prévenances, par mille soins attentifs, elle cherchait à adoucir l'absence de son frère.

L'isolement avait pris la place d'un intérieur assez complet ; la veuve se trouvait désormais seule avec sa fille, et, malgré tout son courage, elle ne pouvait réussir à chasser la tristesse qui envahissait son âme. De retour au Port, elle fut longtemps sans sortir de chez elle, et la petite Henriette perdait de sa gaieté.

En mère raisonnable, Mme Debaune chercha à combattre chez sa fille une disposition peu habituelle à l'enfance et à la jeunesse. Dans ce but elle réunissait souvent les intimes amies d'Henriette, Lise et Céline ; mais lorsqu'elles quittaient leur petite amie, celle-ci, se trouvant de nouveau toute seule, parlait de son frère, et ses larmes reparaissaient.

De concert avec sa maîtresse, la négresse essayait d'apporter quelque distraction au chagrin d'Henriette, et après avoir usé de tous les moyens qui peuvent amuser l'enfance, elle lui dit :

« Eh bien, mon pétit, v'la bien longtemps qué to démande moi histoire mon pays.

— C'est vrai ! c'est vrai ! ma bonne Nini,

s'écria Henriette, dont les traits s'épanouissaient à l'idée de l'histoire promise depuis si longtemps, et en mettant de côté le livre de gravures qu'elle tenait entre ses mains; oui, ma bonne Nini, contez-moi l'histoire de quelques-uns de vos rois malgaches. Dites-moi, comment sont-ils les rois de votre pays? ont-ils de beaux habits, de beaux palais?

— Ce n'est pas comme ça dans mon pays, reprit Marianne toujours dans son jargon créole; dans mon pays, qui est bien grand, dans l'île de Madagascar il n'y a pas un seul roi, mais plus de vingt.

Quand j'étais petite fille, mon papa, qui était un maronite (1), avait une grande case auprès de celle du roi, et six champs de riz. Notre case n'était pas belle comme les maisons de ce pays-ci, car il n'y avait qu'une seule chambre pour mon papa, ma maman et ses enfants. Au milieu du jour, quand il faisait trop chaud dans la case, ma maman sortait devant sa porte où il y avait deux grands badamiers qui donnaient de l'ombrage; elle s'asseyait sur une grosse pierre et elle faisait des nattes pour les étendre sur la paille préparée pour nos têtes, ou

(1) Dignitaire du pays.

bien des pagnes (1) pour nous vêtir ; car, mon enfant, dans mon pays il n'y a pas de belles jupes de Patna, d'indiennes, de guingan, comme celles que nous portons ici ; ni des peignoirs blancs, ni de beaux palicats comme ceux que nous mettons autour de notre tête ; les femmes, comme les hommes, ont de grandes pièces de pagne dont elles s'enveloppent.

Tous les matins mon papa allait prendre les ordres du roi, et chaque jour il lui disait ce qu'il avait à faire. Les maronites, qui sont les seuls qui approchent du roi, sont plus richement habillés que les autres ; leur pagne est blanche, rayée de jaune, de rouge et de bleu, et elles coûtent très-cher à Madagascar. Leurs cheveux, qui sont crépus comme les miens, ne poussent jamais bien longs, et ils en font de petites tresses qui pendent tout autour de leur tête.

La case du roi était bien grande, et quand j'étais petite fille et que je n'avais pas encore vu les maisons de ce pays-ci, je la trouvais bien belle. Devant sa porte s'étendait une vaste cour où il y avait toujours cent soldats de garde armés de piques, et vingt maronites.

(1) Tissus d'écorce d'arbre.

— Ah! ma Nini, s'écria Henriette, dites-moi comment est leur uniforme.

— Ma pauvre petite, dit la négresse en riant, quel uniforme aurait-on à Madagascar? Le roi lui-même n'en a pas.

En entrant dans la case, qui est en palissades et recouverte en paille, continua Marianne, on trouve une grande salle tout autour de laquelle il y a des bancs, ce qui est un grand luxe, car il n'y en a que chez le roi; même dans les cases des maronites on s'assied sur des nattes par terre. Puis viennent deux autres chambres; dans la seconde on voit un tas de piques, des flèches, des arcs, ensuite une petite table sur laquelle il y a des pipes et du tabac. Chaque fois que le roi veut faire politesse à quelqu'un, il lui offre une pipe et du tabac, et l'on fume. Dans un coin est le lit du roi, qui n'est fait qu'avec deux planches posées sur des morceaux de bois enfoncés dans la terre; puis il y a un peu de paille et une belle natte avec de beaux dessins. Dans un autre coin on voit un grand coffre qui sert de table; on y dépose une pile d'assiettes et des couteaux donnés par les blancs qui viennent de Bourbon et de l'Ile-de-France à Foulpointe et à Tamatave, en échange des prisonniers qu'ils font à la guerre.

Le pays qui appartenait à notre roi n'était qu'à deux jours de chemin de celui d'un autre roi qui passait pour très-méchant, et qui, disait-on, tuait les prisonniers qu'il faisait. Un jour, Tambouk (c'était le nom de notre roi) dit à ses maronites et à ses soldats : « Je veux partir pour la chasse. » Les maronites et les soldats savaient que cela voulait dire de se préparer à le suivre, et tous s'étaient munis de leurs arcs et de leurs flèches ; le roi Tambouk tout seul avait un fusil qu'il avait acheté d'un blanc pour deux cents prisonniers qu'il avait faits à la guerre.

Un jour, de grand matin, le roi, entouré de ses vingt maronites et de ses cent soldats, partit pour la chasse dont il avait parlé. Il chassa toute la journée et il s'amusa beaucoup : il tua des lièvres, des oiseaux, des cerfs. Sur le soir il se trouva fatigué, et il dit à ses soldats : « Défaites ma tente et posez-la, je veux me reposer; et puis, comme j'ai faim, allez chercher du bois, faites un grand feu, et mettez les oiseaux, les cerfs, tout le gibier que nous avons tué à cuire ; quand mes maronites et moi nous aurons fini de manger notre chasse avec des racines de manioc grillé, tout ce qui restera sera pour les soldats. » Après avoir mangé, le roi entra

dans sa tente avec ses maronites; les soldats restèrent en dehors et posèrent tout autour leurs lances, dont cinq ou six étaient croisées en tous sens à l'entrée.

Le lendemain Tambouk se leva de grand matin et dit à ses maronites : « J'ai entendu dire que dans ce grand bois qui est au bout de mes états, et dont la moitié appartient au roi Zambave, il y a beaucoup de cerfs. Je n'en ai tué que deux depuis hier, et je ne suis pas satisfait. Il faut que j'aille dans le grand bois.

« Allez, dit-il à ses maronites après les avoir éveillés, allez dire à mes soldats qui veillent autour de ma tente, que je vais partir, et qu'ils me suivront. »

Il fallait faire bien du chemin encore pour arriver au grand bois; la route était mauvaise, et il y avait à gravir des montagnes, à passer des rivières, à descendre des ravins. Enfin, après une demi-journée de marche à travers des champs de riz, de manioc, et des forêts de bananiers, de cocotiers et de bambous, Tambouk arriva à la lisière du grand bois. Là il dit à ses soldats de faire encore un grand feu avec les branches sèches des arbres, parce qu'il avait été mouillé par une forte pluie; et, après

s'être chauffé, avoir mangé des racines de manioc et fumé sa pipe, il prit son fusil, son arc et ses flèches, les maronites et les soldats leurs piques et leurs arcs, et tous s'élancèrent dans le grand bois.

En entendant les pas des hommes qui marchaient sur les feuilles sèches de la forêt, tous les lièvres, les cerfs, les sangliers effrayés sortirent de leurs tanières et se mirent à courir épars dans le bois. A la vue du sanglier, le roi, qui depuis qu'il avait quitté sa case n'en avait pas encore surpris, fut content; il le poursuivit en courant, et, après lui avoir tiré deux coups de fusil sans l'atteindre, il le blessa avec une flèche. Animé par le plaisir de la chasse et par le désir de tuer la bête, il poursuivit avec ses soldats le sanglier pendant longtemps et plus loin qu'il ne croyait. Le sanglier fuyait toujours, et Tambouk, habitué à ce que rien ne lui résistât, éprouva du dépit de ce que le sanglier ne voulait pas se laisser tuer. Il entra même dans une fureur telle qu'il jurait tout en courant que lui ou le sanglier resterait sur la place.

— Comme il était sot et méchant, le roi Tambouk! n'est-ce pas, ma Nini? s'écria la petite Henriette.

— Vous avez dit bien vrai, mon enfant, reprit

la vieille négresse ; mais que voulez-vous ? dans notre pays nous ne sommes pas civilisés comme nous le devenons ici. Nous n'avons un peu d'esprit, nous ne commençons à savoir quelque chose que quand nous arrivons à l'Ile-de-France, parmi les blancs; aussi, quoique fort malheureux quand ils tombent sur un mauvais maître, les noirs n'ont jamais le désir de retourner dans leur pays. Qu'irait-on y faire ? Là-bas, nous vivons au milieu des bois, des champs, dans de mauvaises cases où la pluie pénètre et nous inonde ; nous couchons sur une mauvaise natte étendue à terre. A chaque instant nous avons la crainte d'être faits prisonniers, et puis nous ne connaissons pas le bon Dieu... Au lieu qu'ici, lorsque nous avons une bonne maîtresse comme votre maman, nous sommes bien plus heureux que dans notre pays, et nous devenons chrétiens.

— Ma Nini, s'écria Henriette, vous ne racontez plus l'histoire du roi Tambouk.

— C'est vrai, mon enfant, mais vous qui avez le bonheur d'être née chrétienne, et au milieu de gens civilisés, vous ne pourrez jamais comprendre celui qu'une pauvre malgache ressent quand on lui apprend à connaître le bon Dieu, à

l'aimer ; le jour de son baptême est le plus beau de sa vie.

— Je suis encore petite, ma Nini ; c'est pour cela que vous pensez que je ne comprends pas le bonheur qu'on a à connaître Dieu et à devenir chrétienne ; mais je suis assez grande pour savoir que ceux qui ne l'aiment pas sont bien malheureux, et moi qui l'aime beaucoup, et de toute mon âme, je suis bien contente d'avoir un si bon Père qui est là-haut dans le ciel.

— Vous êtes une bonne petite fille, reprit la négresse, et le bon Dieu aussi aime bien les enfants comme vous ; mais le moyen de lui montrer qu'on l'aime, c'est de faire tout ce qui lui plaît et d'éviter tout ce qui lui déplaît.

— C'est bien ce que j'essaie de faire aussi, ma bonne Nini, » dit Henriette en rougissant.

Et croyant qu'un reproche lui était adressé : « Vous trouvez que je ne suis pas bien bonne, n'est-ce pas ? ajouta l'enfant les larmes aux yeux.

— Si, si, ma chère petite, je viens de vous dire que vous étiez une bonne enfant... Mais revenons à mon histoire, où en étais-je ?... ah ! j'y suis... Je vous disais que le roi Tambouk, emporté par sa colère, suivait toujours en courant le sanglier

qui courait encore plus vite que lui, et il arriva au milieu du grand bois à l'endroit où finit la partie qui lui appartient et où commence celle qui est au méchant roi Zambave. Là, on avait élevé sur une grosse pierre, sur une pierre aussi grosse que celle du bas de la montagne et sur laquelle nous nous sommes assis l'autre jour, un pavillon qui flottait au bout d'un bâton, et qui tenait au moyen d'un trou creusé dans la roche. Quand les maronites et les soldats virent le roi dépasser les limites de son territoire, ils furent saisis de frayeur, coururent vers lui en l'avertissant qu'il était sur les terres de Zambave. Mais le roi Tambouk se mit fortement en colère contre ses soldats et ses maronites, et leur dit :

« Comment ose-t-on me parler ainsi ? Je sais ce que je fais, qu'on se taise et qu'on me suive. »

Au même moment, le sanglier se prit les jambes dans un filet que Zambave avait fait tendre le long de plusieurs arbres ; Tambouk chargea bien vite son fusil, lui lâcha ses deux coups, le tua, et dans son contentement il jeta de grands cris de joie ; puis il voulut le porter lui-même, et il s'en retourna avec le sanglier sur ses épaules.

CHAPITRE IX.



Les coups de fusil et les cris de joie de Tambouk venaient d'être entendus des soldats du roi Zambave, qui de son côté faisait la chasse aux cerfs et aux sangliers dans le grand bois. Il appela ses maronites et leur dit : « Restez auprès de moi. » Puis, il fit un signe à ses soldats pour les avertir qu'il avait à leur parler.

Alors tous les soldats se mirent à courir pour venir à lui, et ils écoutèrent ce qu'il avait à leur recommander.

« Approchez, dit-il, et faites ce que je vais vous dire. Prenez vos piques, vos flèches et vos arcs ;

marchez doucement sur la pointe du pied, pour qu'on n'entende pas le bruit de vos pas sur les feuilles sèches du bois ; allez du côté où vous avez entendu tirer des coups de fusil et pousser des cris ; cachez-vous derrière les broussailles, et quand vous aurez vu quel est l'insolent qui a osé tirer un coup de fusil dans mon bois, vous vous saisirez de lui, vous l'attacherez, vous lui lierez les bras et le traînerez vers moi, pour que j'aie le bonheur de jouir de sa honte et que je me venge en le faisant mourir. »

Le roi n'avait pas plutôt parlé que tous ses maronites se rangèrent près de lui pour le garder, tandis que ses soldats s'éloignaient en courant aussi vite que le cerf qui fuit la flèche du chasseur, et si légèrement qu'à peine entendait-on leurs pas sur les feuilles sèches de la forêt.

Tambouk, qui pensait être seul dans le grand bois, ne croyait pas être entendu, et ne faisait pas grande attention à sa marche ; mais ses gardes allaient doucement et parlaient bas. Tout à coup un des soldats de Zambave fit signe à ses camarades de s'arrêter :

« Chut ! leur dit-il, je crois entendre quelque chose, arrêtons-nous et prêtons l'oreille. »

Après avoir écouté un peu de temps, il dit encore :

« Camarades, il y a quelqu'un ici, arrêtez, faites silence, j'entends du bruit ;.... passons de ce côté pour leur couper le passage, ils se dirigent vers le sentier qui conduit aux champs de riz sur le pays du roi Tambouk ;... cachons-nous derrière les grandes broussailles que vous voyez là-bas, et veillons sur les mouvements de nos ennemis ; puis fondons sur eux, ils se laisseront attraper aussi facilement que le daim se laisse prendre dans les filets que nous tendons la nuit. »

Les soldats suivirent le conseil de leur camarade, qui était un favori du roi Zambave. Tous marchaient sur la pointe du pied, si doucement, si doucement, qu'à peine les entendait-on ; puis ils restèrent cachés derrière les grandes broussailles.

Le soldat ne s'était pas trompé ; l'habitude qu'il avait d'épier les mouvements et les moindres bruits dans le bois lui avait fait deviner juste, en pensant que ses ennemis suivaient le sentier qui mène aux terres de Tambouk en abrégeant la distance. Il ne tarda pas à découvrir que c'était le roi lui-même qui, toujours le sanglier sur ses épaules,

P. 77



V. Girardet del. Blanchard sc.

ILS SORTIRENT DE LEUR EMBUSCADE, ET POURSUIVIRENT LE ROI

s'acheminait tranquillement vers la lisière du bois, là où commencent des champs de riz qui font partie de son domaine.

Tout à coup un des maronites qui accompagnaient le roi, aperçut à travers les feuilles les têtes de plusieurs soldats, et en même temps il vit briller les piques qu'ils tenaient à la main. Saisi de frayeur, il fit signe au roi en lui montrant les ennemis à travers le feuillage ; Tambouk jeta précipitamment le butin qui le surchargeait ; puis il se mit à fuir avec les maronites et ses soldats, en rebroussant chemin.

Aussitôt que les soldats de Zambave eurent reconnu Tambouk, ils sortirent tous de leur embuscade et poursuivirent le roi avec la plus grande vitesse. Quand celui-ci eut atteint la borne où commençait son bois, il se retourna, et, s'adressant aux ennemis qui le serraient de près, il leur cria :

« Arrête ! tu n'es plus chez ton roi ; ne viens pas sur mes terres, tu n'y as aucun droit, ni toi, ni ton maître.

— Nous ne nous arrêterons pas, criait à son tour, et tout en courant, Vankell, le favori de Zambave. Tu es venu chez notre roi, tu as osé

chasser dans son bois, tuer la bête qui avait été prise dans les filets préparés par nous pour son amusement; et tu veux que nous nous arrêtions ici! Tu as perdu tes droits, et tu nous as donné celui d'entrer chez toi. Nous nous attacherons à tes pas, et nous te poursuivrons jusque dans ta case. Il faut aujourd'hui que tu meures ou que nous mourions; car lorsque notre roi saura que c'est Tambouk, son rival, qui a osé détruire et enlever un gibier qu'il se réservait, il nous fera tous tuer, et moi le premier, si je ne t'amène à lui, comme il m'en a donné l'ordre.

— Insolent! cria Tambouk à Vankell, crois-tu qu'avec le secours de mes maronites et de mes soldats je ne puisse t'exterminer, toi et tes camarades, si tu avais l'audace de porter la main sur moi? »

Accablé par la fatigue et obligé de ralentir sa course, Tambouk dit à son escorte : « Je sens que mes forces s'épuisent, et que je serai fait prisonnier si nous ne fondons sur les soldats de Zambave, au moment où ils seront sans défiance; ils ont pour eux le nombre, il est vrai; mais j'ai autour de moi mes braves soldats et mes fidèles maronites. »

Les compagnons de Tambouk furent fortement excités par cet appel fait à leur dévouement et à leur courage. A un signal donné, ils se retournèrent tout à coup, et la pique levée, ils se mirent à charger les soldats de Zambave, qui n'avaient pas cessé de les poursuivre. Surpris de ce mouvement rapide, ceux-ci commençaient à tourner le dos et à revenir sur leurs pas.

Tambouk allait être délivré de ses ennemis, si Vankell n'eût élevé la voix pour arrêter les fuyards, en leur disant de nouveau qu'ils avaient tout à redouter de la colère de Zambave, s'ils retournaient sans leur prisonnier.

A ce rappel, ils se rallièrent et vinrent se joindre à Vankell et à ceux qui étaient restés auprès de lui. Alors une lutte affreuse s'engagea entre les soldats des deux tribus. Vankell s'attachait avec acharnement au malheureux Tambouk, que ses maronites défendaient avec leurs flèches et leurs piques. Ils formaient autour de leur roi un rempart impénétrable; et, du milieu de ce cercle, Tambouk chargeait son fusil et tirait sur Vankell, comme sur celui qui dirigeait, exhortait, ralliait l'ennemi, et dont la mort eût assuré la victoire au parti contraire.

Mais Vankell, avec la souplesse et la vigueur d'une panthère, se dressait sur ses pieds pour éviter les balles, se pliait, se courbait en tous sens, et livrait les plus rudes attaques aux maronites qui entouraient le roi. Il y avait déjà beaucoup de tués et de blessés, et cependant la victoire restait encore indécise, quand tout à coup Vankell et plusieurs de ses compagnons, se faisant jour avec leurs piques à travers les rangs des maronites, pénétrèrent dans le cercle où Tambouk s'était réfugié. Vankell s'empara du roi et le fit prisonnier.

Tandis que les vainqueurs se réjouissaient d'une aussi belle prise, et que Vankell tenait les bras au roi Tambouk qui se débattait de toutes ses forces, des soldats de Zambave détachaient des branches des grandes lianes qui grimpent sur les arbres de la forêt, pour lui lier les bras et le conduire à leur maître. Les maronites et les soldats de Tambouk s'enfuyaient. Mon père et quelques-uns de ceux qui avaient accompagné le roi commençaient à devenir vieux; ils se sentaient fatigués et incapables d'aller plus loin. Le désespoir de ne pouvoir secourir leur chef, la crainte d'être faits prisonniers, les jetaient dans le plus grand trouble; ils ne savaient quel parti prendre.

Pendant ce temps-là, Vankell et les soldats de Zambave, tout occupés de leur prisonnier, ne songeaient pas à poursuivre les maronites, qui s'éloignaient de leur atteinte.

« Que faire? se disaient entre eux les malheureux vaincus; notre tour viendra quand on en aura fini avec notre roi et avec nos blessés. Nous ne pouvons plus courir, nos pieds sont en sang et nos jambes plient sous notre corps... »

Au même instant ils aperçoivent dans un ravin, au pied d'un groupe de gros arbres, deux grands creux qui s'étendaient sous les racines et qui étaient formés par l'eau des pluies qui en disparaissant laissait à sec ces excavations. Avant que les soldats pussent voir les maronites, ceux-ci se glissèrent dans ces grands creux; puis ils amassèrent des branches, des feuilles vertes et sèches, enfin tout ce qui pouvait dissimuler l'entrée de leur retraite.

Peu de moments après, les maronites virent passer Vankell conduisant le roi, dont les bras étaient toujours attachés, et derrière lui plusieurs de ses maronites et de ses soldats qui avaient été pris. Vankell était alors à la recherche de ceux qui s'étaient enfuis. Ils passèrent devant l'endroit

où mon père était caché, et heureusement sans se douter qu'il fût près d'eux.

Après d'inutiles poursuites qui durèrent une demi-heure, et pendant lesquelles ils entraînaient le roi dans leur course, Vankell s'arrêta et lui dit :

« Allons, viens; je voulais amener à notre roi une troupe de prisonniers plus nombreuse; mais il pourra se contenter de vingt soldats et de six maronites; quant à ton compte, Zambave l'aura bientôt réglé. »

Arrivé à la résidence de Zambave, Vankell envoya un soldat avertir le roi que Tambouk était prisonnier.

« Qu'on l'amène devant moi, » dit le méchant Zambave , avec des yeux qui sortaient de leur orbite et qui roulaient pleins de rage.

« Insolent, dit-il en voyant devant lui le malheureux Tambouk accablé de douleur, les yeux baissés et gardant le silence; tu as osé venir chasser dans mon bois, tu as osé tuer un des sangliers pris dans les piéges que j'avais fait tendre, tu as osé couper les branches de mes arbres! Pour punition de ta témérité, tu mourras.... Rien ne pourra assouvir ma fureur, rien ne pourra venger mon affront, si ce n'est ta mort. Va-t'en, demain

tu auras cessé de vivre. Vankell, tu es un brave soldat, je t'élèverai au rang de maronite pour récompenser ton courage. »

Le pauvre roi Tambouk, que ces menaces réduisaient au désespoir, dit à son ennemi d'un ton suppliant :

« Rends-moi ma liberté, Zambave, rends-moi à ma femme, à mes enfants, et je te donnerai cent bœufs, cent carrés de terre plantés en riz et en manioc, et tout le côté du bois qui m'appartient.

— Vraiment, tu me donnes tout cela ! dit le méchant roi avec un sourire infernal. Apprends donc, Tambouk, que dès demain je le prends sans ta permission... N'es-tu pas mon prisonnier ? n'es-tu pas devant moi, là, faible et désarmé ? Et qui donc, demain, m'empêchera de prendre tes champs, ton bois, tes bœufs, tes moutons, le pays, tout ce qui était à toi hier et qui est à moi aujourd'hui ? »

Puis il appela deux de ses maronites, et leur dit en montrant Tambouk : « Qu'on lui donne à manger pour aujourd'hui, et demain qu'on le mette à mort. »

— Et on l'a tué, ma Nini ? s'écria Henriette consternée.

— Oui, mon enfant, ce pauvre roi Tambouk a été tué.

— Oh! qu'il est méchant ce vilain Zambave! comme je le déteste!... Ils n'ont donc pas peur du bon Dieu dans votre pays, ma Nini?

— Je vous l'ai dit, mon enfant, reprit Marianne, les Malgaches sont presque sauvages; ils n'ont pas le bonheur de connaître le Dieu véritable, le Dieu des chrétiens. »



CHAPITRE X.

« Et votre père, et les autres maronites qui s'étaient enfuis, reprit Henriette, que sont-ils devenus, ma bonne Nini ?

— Après s'être bien assurés que Vankell s'était éloigné, ils sortirent de leur cachette et reprirent le chemin de la case du roi, auprès de laquelle il y avait une cinquantaine d'autres cases. Ces pauvres maronites étaient tellement accablés par la fatigue, par la soif et par la faim, qu'ils furent quatre jours avant de se rendre chez eux, où les attendaient leurs femmes et leurs enfants.

Plusieurs jours s'étant passés sans que la reine, femme de Tambouk, vît revenir le roi, elle envoya des soldats savoir ce qu'il était devenu ; mais ceux-ci, après avoir couru le pays, revenaient sans aucune nouvelle du roi.

Pendant ce temps-là, plusieurs des soldats de Tambouk qui s'étaient échappés, avaient gagné la case de la reine et lui avaient appris que le roi était prisonnier, qu'on allait le faire mourir, et qu'il fallait qu'elle quittât bien promptement sa case avec ses enfants, sous peine pour eux d'être retenus en captivité ; car ils avaient entendu Vankell dire que le roi Zambave viendrait prendre possession du pays de Tambouk, et s'emparer de toutes ses richesses.

Accablée par cette horrible catastrophe, la reine envoya un des maronites demander à un autre roi, son voisin, la permission de se réfugier chez lui ; et, sans attendre plus longtemps, la pauvre reine, tout en pleurs, fit un paquet de ses plus riches pagnes, de ses plus belles nattes, de ses chaînes et de ses bracelets d'argent ; elle remplit de piastres six grands sacs ; puis, accompagnée de plusieurs maronites pris parmi ceux qui lui étaient restés fidèles, et emmenant avec elle ses

enfants, elle partit et passa de l'autre côté de la montagne, chez le roi son voisin.

Ma mère, qui était restée seule avec ses enfants, éprouva une vive inquiétude en ne voyant pas revenir mon père. Pendant ce temps-là elle s'occupait, suivant son habitude, de faire des nattes et des pagnes, de cuire le riz, de préparer notre dîner, tandis que j'allais garder les vaches; mon petit frère, de son côté, était dans les champs de riz à crier et chanter pour faire peur aux oiseaux. J'avais deux plus jeunes frères; mais ils se trouvaient alors chez une sœur de ma mère : de sorte que nous n'étions plus que quatre à la maison.

Un jour que ma mère manquait d'herbe pour faire ses pagnes, elle dit à ma petite sœur et à mon petit frère, qui étaient plus jeunes que moi, d'aller ramasser de l'écorce pour faire des pagnes, et de chercher de l'herbe sèche et haute pour les nattes. Tous les deux, contents et joyeux, quittèrent la maison; mais le soir ma mère, mon frère et moi, ne voyant plus revenir mon petit frère ni ma petite sœur, nous fûmes inquiets, et nous partîmes pour essayer de les découvrir. Nous pensâmes qu'ils étaient allés chez ma tante voir nos plus jeunes frères; mais elle ne les avait pas vus.

Alors ma pauvre mère fut si tourmentée, qu'elle se mit à courir et à les chercher fort longtemps. Elle les appelait ; mais personne ne répondait. Bientôt un Malgache vint nous dire qu'il avait vu un des soldats de Zambave, qui arrivait avec le roi, s'emparer d'eux pendant qu'ils étaient occupés à ramasser de l'herbe de l'autre côté de la rivière, et les emmener pour les vendre aux blancs qui vont à Foulpointe.

Ma pauvre mère était si affligée qu'elle se roula par terre en criant, en appelant mon frère et ma sœur; elle pleurait, elle s'arrachait les cheveux. Cependant il n'y avait plus rien à faire; et, après avoir passé deux jours entiers sans vouloir manger, elle songea que mon frère et moi nous ne pouvions demeurer sans prendre de nourriture. Alors elle se leva pour la première fois de dessus sa natte, où elle était restée couchée, prit sa grande calebasse, et alla puiser de l'eau, pour cuire le riz, à une petite rivière qui coule tout près de notre case. Elle ne tarda pas à apercevoir à quelque distance un maronite qui s'avançait lentement vers elle; il boitait et paraissait souffrir. Elle alla à lui, et reconnut mon père. A sa vue, elle jeta des cris perçants qui portèrent la terreur

dans l'âme de son mari, et elle lui apprit l'horrible nouvelle de l'enlèvement de leurs enfants.

Désespéré, hors de lui, il dit à ma mère : « Je veux partir tout de suite pour Foulpointe; donne-moi un bâton, je vais arrêter ce brigand dans sa marche et ramener nos enfants. Malgré ma fatigue et les privations que j'ai éprouvées, le Ciel me donnera assez de force pour aller jusqu'à Foulpointe, qui n'est qu'à quelques jours de chemin. »

Plus tranquille et pleine de l'espoir de revoir ses pauvres enfants, ma mère prépara à la hâte un repas à mon père ; puis elle réunit des provisions dans un grand sac de pagnes, elle remplit d'eau une calebasse, et elle faisait des vœux ardents pour le succès du voyage de mon père, qui allait se mettre en route à la recherche de ses enfants.

D'un autre côté, le roi Zambave était arrivé dans le pays, suivi d'une grande partie de ses soldats. Il marcha d'abord vers la case de la reine, et se mit à fouiller en tous sens l'habitation, espérant y trouver de l'argent et des bijoux. Mais quand il n'eut rien trouvé qui eût quelque valeur, et quand il eut appris que la reine et ses enfants avaient fui, il entra dans une violente fureur, et jura d'exterminer tous les maronites, s'ils ne lui

découvraient le lieu qui recélait les richesses de la reine.

Sa rage ne connut plus de bornes; il s'empara de tout ce que possédaient les habitants du pays, de leurs bœufs et de leurs moutons; il saccagea les champs de riz et de manioc, en disant qu'il voulait, pour se venger, que toute la population mourût de faim; puis il fit prisonniers tous les maronites, avec leurs femmes et leurs enfants.

Quand on vint saisir mon pauvre père dans sa case, il était au moment de la quitter pour gagner Foulpointe. Et quelle fut notre désolation à tous, non-seulement de nous voir réduits en esclavage, mais aussi de perdre tout espoir de retrouver mon jeune frère et ma jeune sœur!

Nous fûmes tous conduits en prison et enfermés dans une grande case complétement privée de jour, et qui était gardée par des soldats de Zambave.

Au bout de quelque temps, ce barbare, trouvant trop dispendieuse la subsistance qu'il était obligé de nous donner, assembla ses maronites et leur dit :

« J'ai plus de deux cents prisonniers; ce sont les maronites de Tambouk, avec leurs femmes et

leurs enfants. Qu'en ferai-je? Je ne veux pas leur donner la liberté, parce qu'ils ameuteraient contre moi d'autres populations; mais leur nourriture me coûte trop cher. Le meilleur parti est de s'en défaire.

— Votre volonté est notre loi, dit le rusé Vankell, et d'ailleurs votre opinion est toujours la plus sage. Vous avez raison, faites-les tuer comme vous avez fait tuer leur roi; autrement ils vous tueraient.

— Tu dis vrai, Vankell, reprit Zambave; si je ne tue pas les maronites de Tambouk, ils me tueront; ainsi dès demain....

— Avant d'en venir à cette extrémité, dit un maronite plus humain, essayez de les vendre à Tamatave et à Foulpointe; je sais qu'il y est arrivé des vaisseaux depuis quelques jours, et que plusieurs blancs ont débarqué et cherchent des prisonniers à acheter. Tamatave et Foulpointe ne sont pas loin.

— Soit, reprit le roi... Si je suivais le conseil de Vankell, le sang de mes esclaves ne me rapporterait rien; tandis que si je les vends, j'aurai beaucoup de piastres. Va donc à Tamatave; dis aux blancs que j'ai deux cents prisonniers de tout

âge, qui sont gras et bien portants, et que s'ils veulent me donner deux piastres pour chacun, je les leur vends tous. Pars, et reviens vite. »

Le roi n'avait pas plutôt donné ses ordres à Vankell, que celui-ci franchit la distance d'un pas agile. Il ne tarda pas à arriver à Tamatave et de là à Foulpointe. La proposition qu'il fit aux blancs de la part de son roi parut leur convenir, et ils se rendirent tout de suite dans notre pays.

Peu de temps après, on vint de la part du roi nous tirer de prison. Le cœur nous battait bien fort; car nous ne savions si c'était pour nous donner la liberté, pour nous vendre, ou pour nous tuer.

On nous fit paraître devant le roi. Auprès de lui se tenaient deux blancs, ce qui me causa de la surprise; car c'était la première fois de ma vie que je voyais un homme blanc. L'un était un traitant de l'Ile-de-France, et l'autre de Bourbon. Après nous avoir tous fait passer devant eux l'un après l'autre, chacun des deux remit au roi deux cents piastres, et ils nous firent signe de les suivre à Foulpointe et à Tamatave.

« Hommes blancs, où nous emmenez-vous? disait ma maman en pleurs. Laissez-moi courir

chercher mes deux petits enfants que j'ai laissés avec ma sœur ; je vais revenir et les ramener avec moi.

— Bah ! bah ! disaient les blancs, tout ça ce sont des prétextes pour fuir.... On ne peut pas accorder de semblables permissions ; allons, partons....

— Nous retrouverons nos deux autres enfants à Foulpointe, disait mon père à ma mère à voix basse. Lève-toi, tu es forcée de laisser tes plus jeunes enfants ici ; ils sont bien avec ta sœur. »

C'est ainsi que nous fûmes tous séparés les uns des autres, et que mon père et ma mère restèrent avec deux enfants seulement.

Après avoir passé deux jours et deux nuits en route, nous arrivâmes enfin à Tamatave. Ce fut un nouveau désespoir pour nous ; car nous avions espéré aller à Foulpointe, où étaient mon frère et ma sœur.

Il y avait plusieurs navires et quelques petits bâtiments mouillés dans la rade. Ce fut à cette occasion que pour la première fois je vis un vaisseau ; et cette vue excita mon admiration. Mais quand on me dit que cent de nous devaient trouver place dans un de ces vaisseaux, pour être pendant

longtemps sur la mer, le jour comme la nuit, je me mis à pleurer, et j'eus bien peur.

Enfin, les deux blancs qui nous avaient achetés nous passèrent de nouveau en revue, et après s'être concertés quelques instants, ils consentirent à faire l'échange d'une douzaine de prisonniers. Le malheur voulut que mon père fût échangé pour Foulpointe, et s'il devait retrouver là deux enfants, il en perdait d'abord deux autres ainsi que sa femme.

Nous nous serrâmes longtemps contre mon père, espérant qu'on ne nous séparerait pas les uns des autres, et que nous irions tous à Foulpointe retrouver mon frère et ma sœur. Mais on enleva mon frère et mon père pour les embarquer sur un vaisseau qui allait à Bourbon, tandis qu'on nous fit entrer dans celui qui était destiné pour l'Ile-de-France.

Quand nous fûmes à bord, nous nous trouvâmes horriblement pressés; cent personnes étaient entassées dans une petite chambre qui n'en pouvait pas contenir plus de trente; et aucun de nous n'avait un espace suffisant pour étendre ses membres en se couchant. La mauvaise qualité de la nourriture et le manque d'air engendrèrent des

maladies ; la fièvre se mit à bord, et plusieurs d'entre nous moururent.

Enfin, après un mois de cruelles souffrances, on nous dit que nous étions arrivés, et que le vaisseau allait jeter l'ancre.

Toute la traite était si maigre, si malade, qu'il y en eut parmi nous beaucoup qui purent à peine marcher pour se rendre du port à la maison où nous devions être mis à l'encan.

A peine s'était-il passé huit jours, qu'on vint nous apprendre que plusieurs de nos camarades étaient morts, et que ma mère et moi nous allions être mis en vente avec plusieurs autres noirs de la traite.

Le jour suivant, le capitaine vint en effet nous chercher, et nous amena dans une grande salle, située sur la place de la Bourse. Une grande table occupait le centre de cette salle, qui était encombrée de monde.

On nous fit monter, ma mère et moi, les premières sur cette table, et nous fûmes mises en vente. Alors le bon Dieu permit que votre grand-père, le père de Madame ma maîtresse, nous achetât, et je l'ai souvent remercié de m'avoir donné de si bons maîtres.

Maintenant que j'ai vieilli dans l'île, je considère ce pays-ci comme le mien ; et sans la mort de ma mère et ma séparation d'avec mon père et mes frères, j'aurais été toujours heureuse ; car ma maîtresse, votre mère, m'a donné sa confiance ; j'ai trouvé en vous et votre frère les enfants que j'aime, et surtout je suis devenue chrétienne. »

Quand la vieille négresse eut achevé son histoire, Henriette se jeta sur ses genoux et lui dit : « Merci, ma bonne Nini, votre histoire m'a beaucoup amusée, d'autant plus qu'elle est vraie, et que j'aime mieux celles-là que les autres. »



CHAPITRE XI.



Quelque temps s'était déjà écoulé depuis le départ pour France du jeune Henri et de son oncle ; la pauvre mère, restée seule avec sa fille, ne trouvait d'adoucissement à cette pénible séparation que dans les consolations de la religion, seul remède efficace pour les cœurs affligés, dans les lettres qu'elle recevait de France et dans la touchante affection de sa fille.

Toutes deux, dès leur réveil, s'empressaient d'ouvrir la croisée de leur chambre qui donnait sur une varangue, ornée de mille fleurs, dont

les parfums se répandaient dans la maison ; leurs regards se portaient alors avec anxiété sur le morne de la Découverte, où se signalent les vaisseaux qu'on aperçoit à l'horizon. Deux grands mâts et une petite cabane pour le gardien s'élèvent au sommet du roc et se détachent d'un ciel tantôt bleu et brillant, tantôt couvert de gros nuages blancs et dorés qui roulent au-dessus de la montagne ; la plupart du temps Henriette et sa mère refermaient tristement la croisée ; souvent les signaux n'allaient pas ; d'autres fois le morne était couvert d'épaisses vapeurs qui se changeaient en pluies abondantes.

Pourtant Mme Debaune, depuis le départ de son fils, avait eu presque tous les mois de ses nouvelles. Outre les lettres du jeune Henri, toutes pleines des plus touchantes expressions de tendresse, elle correspondait assidûment avec M. Frédéric Debaune, qui, de son côté, donnait les détails les plus satisfaisants sur son fils. Sa santé était parfaitement remise, disait-il, ses forces revenues ; ses joues pâles et maigres étaient rouges et potelées comme celles d'un petit paysan ; il annonçait même une santé robuste. Henri avait repris ses études avec le même zèle et la même

aptitude que lorsqu'il était au collége de l'Ile-de-France ; ses progrès étaient rapides. Son oncle se montrait pleinement satisfait de lui, et était récompensé des sacrifices qu'il avait faits en sa faveur ; et ses maîtres en parlaient avec les plus grands éloges.

Il y avait déjà près d'un mois qu'il n'était arrivé de vaisseaux de France, et chaque jour on attendait celui qui avait été annoncé du Hâvre ; chaque jour aussi, ou, pour mieux dire, à chaque heure du jour, Henriette et sa mère entr'ouvraient les rideaux de malemolle des Indes de leurs croisées, pour regarder le sommet de la montagne de la Découverte ; souvent elles ne voyaient rien, et souvent aussi elles se retiraient en disant : « Le vaisseau qu'on signale est de Chine, » ou bien du cap de Bonne-Espérance, de Bourbon ou d'Amérique ; car il arrive souvent que des navires des quatre parties du monde mouillent à la fois dans le Port-Louis.

Un jour qu'Henriette se leva de son siége pour aller vers la croisée du salon regarder la montagne, elle s'approcha d'une encoignure en bois d'ébène qui portait un magot de la Chine à longues moustaches et à la tête branlante. Elle se saisit

d'une lunette d'approche qui se trouvait posée à côté du magot, et comme une enfant elle s'écria :

« Oh ! maman, avant d'essayer à connaître les signaux, je veux savoir si le magot me dira vrai aujourd'hui. Allons, vieux magot, s'écria-t-elle en lui touchant la tête, dis-moi s'il arrivera aujourd'hui un vaisseau de France, et si je recevrai une lettre de mon cher frère que j'aime tant ? »

Le hasard fit que le magot branla la tête en signe d'assentiment, et Henriette, toute joyeuse, s'écria :

« Ah ! maman, le magot baisse la tête ; il dit : *Oui, oui, oui.* »

Mme Debaune regarda sa fille en souriant de son enfantillage ; puis elle reprit : « Tu crois que le magot de la Chine est un prophète, n'est-ce pas, ma fille ?

— Vous vous moquez de moi, maman ; mais cela m'amuse de lui faire cette question, et, de plus, je ne sais pourquoi je suis toujours contente quand il branle la tête comme s'il disait oui.... Mais je vais m'avancer vers la fenêtre, et je saurai si cette fois il a dit vrai. »

Henriette ouvrit la croisée du salon, et demeura silencieuse, quand sa mère lui dit :

« Eh bien! mon enfant, vois-tu quelque chose sur la montagne?

— Non, ma mère, reprit tristement Henriette, je ne vois rien. Ah! vilain magot, tu as menti. »

Puis elle quitta la croisée, ouvrit la porte du salon qui donne sur la varangue, s'y promena en allant d'un bout à l'autre, et en respirant le parfum odorant des bois noirs fleuris qui bordent la rue, et qui sont couverts de boules blanches. De temps à autre elle jetait encore les yeux sur le sommet de la montagne, puis elle s'appuya sur la balustrade de la varangue et y demeura quelques moments.

Elle s'amusait à considérer les passants de toutes nations, qui se succédaient rapidement. Après les chaises à porteur et les palanquins, qui transportaient d'une maison à l'autre les femmes riches, venaient des colons vêtus de leur pantalon de nankin, de leur veste de calicot blanc, et d'un large chapeau de paille à grands rebords; puis les mulâtres, dont la race est belle et la peau presque blanche; les femmes, habillées avec des robes légères, se faisaient suivre d'une négresse qui tenait un large parasol rouge sur leurs têtes pour les abriter des rayons du soleil.

Vinrent ensuite des marchands colporteurs chargés d'une grosse malle sur la tête, et qui détaillaient en chantant le contenu de leurs malles avec une harmonie peu commune en Europe, et sur une note tantôt mélancolique et tantôt gaie. Puis arrivaient des Mozambiques de forte stature, à la peau noire et barbouillée, aux traits larges et aplatis, aux dents pointues, taillées comme le sont les dents des loups, pour que ces animaux puissent déchirer leur proie. Leur visage, tatoué en tout sens d'une ou de plusieurs rangées de perles formées avec leur chair, offre un aspect bizarre. Tous étaient chargés de larges paniers posés sur leur tête, et venaient des habitations pour vendre en ville des légumes, de la volaille, des fruits, du lait caillé.

Paraissait ensuite une jeune négresse yolof, grande, élancée, à la tête souple, à la peau noire et veloutée, aux yeux grands et langoureux, qui s'arrêta devant la jeune Henriette en lui souriant et en montrant ses dents blanches comme l'ivoire le plus pur, en même temps qu'elle soulevait le couvercle de la corbeille suspendue à son bras. Alors elle laissa voir plusieurs rangées de petits poissons, et les proposa à Henriette en disant :

« Vous v'lé açter bon sardine, Mam'zel' ? L'y bien bon, l'y tout fré. »

C'est ainsi que se succédaient des passants et des marchands de presque tous les pays, depuis le Malgache et le Cafre aux cheveux crépus, jusqu'au Malais au teint olivâtre, à la physionomie rusée, à l'œil petit et au regard traître. On voyait ensuite le Chinois avec ses moustaches, ses longues tresses de cheveux qui lui tombent jusqu'aux talons, son pantalon large, sa blouse plate et boutonnée sur le côté, ses souliers et son chapeau pointus; il vend des confitures, des éventails, des ornements d'ivoire et d'écaille travaillés. Puis venait l'Indien, dont les traits sont réguliers et semblables à ceux de l'Européen, les cheveux noirs et plats, vêtu de sa cabaie blanche, longue et flottante; l'Arabe, dont la tête reste enveloppée de son énorme turban : celui-ci offre des dattes, des noix, des étoffes de Perse. Le lascar, matelot indien, mal vêtu, insouciant et à moitié ivre, paraît ensuite en chantant d'une voix fausse; puis l'élégant pion malabar, domestique de bonne maison, avec sa jolie cabaie de mousseline brodée, plissée tout autour d'un turban écarlate, des sandales brodées d'or et d'argent, et portant à la main une grosse

canne à pomme d'argent. En même temps s'avançait la nourrice indienne avec un petit nourrisson blanc et rose, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui faisait contraste avec la peau lisse et noire de la Malabarde, enveloppée de sa pagne palicate et à grands carreaux rouges, blancs, verts, jaunes, et couverte de ses nombreux joyaux d'or et d'argent.

Henriette allait s'éloigner de la varangue pour rentrer dans le salon auprès de sa mère; mais en jetant un dernier regard sur la montagne, elle s'écria avec joie :

« Oh! ma bonne mère, des signaux, des signaux! »

Puis, braquant l'instrument sur le sommet du morne, elle s'écria encore :

« Le magot n'a pas menti! c'est un vaisseau!... un vaisseau de France! répéta-t-elle avec transport. Tenez, regardez, je ne me trompe pas, ajoutait-elle en passant la longue-vue à Mme Debaune, qui était déjà auprès de sa fille.

— Tu as raison, reprit la veuve, après avoir considéré quelque temps et avec une vive émotion les signaux qu'on hissait et descendait de la montagne; le vaisseau est du Hâvre, il n'a pas fait

une longue traversée; nos lettres seront fraîches.

— Nous aurons bien certainement des lettres, dit Henriette, car mon oncle et Henri sont d'une exactitude sans exemple.

— Je n'en doute nullement, reprit sa mère; mais quel bonheur et quelle inquiétude dans les nouvelles qu'on reçoit de si loin!

— Oh! ne craignez rien, ma mère, elles seront bonnes, j'en suis sûre. »

Comme le temps passé dans l'attente paraît long! A peine deux heures s'étaient écoulées depuis que le navire aperçu à Mahébourg avait été signalé au Port-Louis, que la veuve trouvait ces deux heures mortellement longues. Vers le milieu du jour elle envoya sur le port un domestique intelligent, en lui donnant l'ordre de prendre quelques informations à ce sujet.

« Va, lui dit-elle, et fais en sorte de savoir si le bâtiment est maintenant en vue du port; il a été signalé à dix heures du matin à Mahébourg, et les signaux ont été aussitôt répétés ici; sache donc si le vent est favorable, et si l'on espère le voir mouiller aujourd'hui. »

Le nègre obéit à sa maîtresse, et en toute diligence il se rendit sur le port; fidèle aux instruc-

tions de Mme Debaune, il fit auprès des personnes capables de lui répondre les questions qui devaient retarder ou hâter le bonheur de la pauvre mère.

Le zélé serviteur, promptement de retour chez sa maîtresse, lui apprit que le vent était favorable pour l'entrée du vaisseau, et qu'il mouillerait probablement le soir même. « Mais, ajoutait-il, on ne lui permettra de jeter l'ancre qu'en rade; il n'aura aucune communication avec la terre et ne lèvera l'ancre pour entrer dans le port que demain matin, la *sécurité* ne devant aller à bord, pour faire la visite habituelle et obligatoire, que fort tard ce soir. Les lettres ne seront, en ce cas, délivrées que demain matin.

— O mortelles angoisses! s'écria Mme Debaune, que les heures me paraissent longues et pénibles! Que vont m'apprendre ces lettres que je désire et redoute?... Horreurs de l'éloignement! que vous savez tourmenter le cœur d'une mère! »

Dès huit heures, le lendemain matin, le nègre était sur le port et à la poste, afin de réclamer les lettres de sa maîtresse avant qu'elles fussent remises au facteur, et pour les recevoir plus promptement.

Le moment si désiré et si redouté en même

temps vint enfin. Le nègre arrivait en courant; il portait un assez gros paquet, et du plus loin qu'il aperçut sa jeune maîtresse, il éleva les lettres en l'air. Henriette, après en avoir examiné l'adresse, s'écria toute joyeuse : « C'est de mon frère, de mon oncle ! » Puis elle s'empressa de les porter à sa mère.

LETTRE DE M. FRÉDÉRIC DEBAUNE A SA BELLE-SOEUR.

Paris……

« Ma chère sœur,

« Tout d'abord et dès la première ligne ma lettre vous parlera de votre fils, objet de votre tendre sollicitude, et vous apprendra que, grâce au Ciel, il se porte bien. Qui eût dit, en voyant Henri à l'Ile-de-France il y a quelques années, pâle, délicat et languissant, qu'il serait aujourd'hui si grand, si fort, si frais et si plein de santé? Opposez donc, ma sœur, cette douce consolation au cruel sacrifice que vous vous êtes imposé, que vous sentez encore si vivement, et songez que si

votre fils fût resté près de vous, ce ne seraient pas maintenant quelques milliers de lieues sur l'Océan qui le sépareraient de vous, mais l'éternité ; tandis que dans peu d'années vous presserez votre fils entre vos bras. Alors, loin d'être attristée en le voyant, comme autrefois, languir chaque jour tel qu'une fleur qui s'étiole avant de mourir, vous contemplerez avec bonheur votre Henri devenu jeune homme, grand, robuste, plein de santé et d'espérance.

« Mon neveu entre dans sa quatorzième année ; et puisque vous m'avez donné la preuve de votre confiance absolue en le laissant à mes soins et en me permettant de diriger ses études, vous ne trouverez pas mauvais, je pense, ma sœur, que je vous communique les idées que j'ai conçues pour son avenir ; je n'agirai d'ailleurs qu'après avoir reçu votre consentement. Vous savez que c'est non-seulement en oncle que je parle, mais en père dont l'âme est remplie de la plus vive tendresse.

« Henri vient de franchir le seuil de l'adolescence ; il importe pour son bien-être futur que ses travaux aient désormais une tendance bien arrêtée ; car le jeune homme qui se lance dans la vie sans

une carrière déterminée, vers laquelle il ait dirigé toutes ses études, a beaucoup plus fait pour réussir que celui qui, par inconstance et par Indécision, entreprend tout sans rien achever. L'un, sachant bien où il va, suit sans dévier, et d'un pas assuré, la ligne qu'il s'est tracée ; tandis que l'autre, s'agitant dans le vide, ébauchant un projet qu'il abandonne aussitôt, se dégoûtant de tout et ne s'arrêtant à rien, erre dans l'immensité du monde comme un vaisseau qui vogue sans boussole sur une mer sans rivage. Bientôt il reconnaît que le but de ses études et de toute sa vie a été manqué ; l'existence lui apparaît comme un désert ; le découragement s'empare de lui, il se désole, il accuse la Providence, et pourtant la faute en est à lui seul.

« Voulant épargner à votre fils de si grands dangers et un si grand malheur, je me suis souvent entretenu avec lui du choix d'un état. J'ai tâché de savoir celui qu'il préférait, et je crois qu'un goût bien décidé le porte à suivre la même carrière que son père, je veux dire la marine, plutôt que toute autre. Une seule chose semble le faire hésiter, c'est le chagrin de ne pas vous vouer son existence entière, comme il avait toujours pensé

le faire ; mais vous, ma sœur, qui n'êtes pas une de ces mères égoïstes, qui sacrifient le bonheur, l'avenir de leurs enfants à leur propre faiblesse, vous qui aimez votre fils pour lui et non pour vous, vous saurez encore cette fois agir en mère tendre, sensée et chrétienne.

« Quelle femme peut se flatter d'être toujours entourée des objets de son affection ? Et où voit-on se réaliser cette perfection idéale d'un intérieur constamment tranquille et stable que rêve la jeune épouse, la jeune mère ? Vous savez, ma sœur, le fonds qu'on peut faire sur de semblables espérances, vous à qui une sévère expérience a trop bien appris que les alliances les plus douces sont brisées, et que les cœurs les plus unis sont violemment séparés. Si Henri entre dans la carrière où son goût l'appelle, plus heureuse que d'autres, vous verrez votre fils quelquefois, souvent peut-être.

« J'attends votre réponse, ma sœur ; je pressens d'avance qu'elle sera pleine d'abnégation, de dévouement et de sagesse. »

LETTRE D'HENRI DEBAUNE A SA MÈRE.

Paris.....

« Combien j'ai été heureux et content, ma chère et bonne mère, de recevoir une longue lettre de vous le mois dernier! Celle de ma chère sœur Henriette aussi m'est parvenue, et je ne saurais vous dépeindre ma joie. Aussi, ces lettres, je les portais toujours sur moi, je les lisais et relisais sans cesse. Quand vous me parliez de vous, de ma sœur, de vos regrets à toutes deux, je ne pouvais m'empêcher de beaucoup pleurer; il y a même des endroits dont l'écriture est effacée par les larmes que j'ai laissées tomber, et je ne pourrais presque rien y comprendre, si je ne savais vos lettres par cœur.

« Il y a bien longtemps que je vous ai quittée, ma chère maman, et j'ai tant de chagrin d'être éloigné de vous, de ma bonne sœur, de ma bonne vieille Marianne! Comme c'est différent d'être ici, ou bien à l'Ile-de-France, auprès de tant de personnes que j'aime! Mon oncle Frédéric est bien

bon pour moi ; il me montre beaucoup d'affection, et moi, de mon côté, j'en ai beaucoup aussi pour lui ; mais quoique je l'aime bien, je sens que je ne puis pas encore l'aimer autant que je vous aime, ma chère maman...

« On m'engage souvent, ainsi que mon oncle, à aller dîner chez le cousin-germain de mon pauvre père, M. Labarre, qui est député et fort riche. Ses filles, mes cousines, sont bien bonnes, ainsi que ma tante. Tout est superbe dans cette maison, mais je n'y suis jamais à mon aise ; il y a tant de toilettes, tant de grands dîners, tant de cérémonie, que, quoique je trouve tout cela bien beau, j'aimerais mieux être au Port, dans le jardin de votre maison, avec vous, ma sœur et ses amies, Lise et Céline ; ou bien à la Retraite, au bord de la cascade ; ou bien dans la case de ma bonne vieille Marianne, que je n'ose plus appeler ma Nini. Quand mon oncle Labarre, ma tante et mes cousines me parlent, il me semble qu'elles le font plutôt par politesse que par affection.

« Mon oncle Frédéric me dit, depuis que je suis entré dans ma quatorzième année, qu'il est temps de songer à ma carrière, et de diriger mes études vers le but que je me serai fixé. Il m'a

aussi demandé l'état pour lequel j'aurais le plus de goût ; et moi qui me rappelle avoir vu mon cher papa qui était un brave marin (car je m'en souviens bien de mon père, j'avais déjà huit ans quand nous l'avons perdu), et de plus comme je vous ai entendue parler des belles actions qui l'ont distingué, je me sens fortement porté à aimer la carrière que mon père a suivie si honorablement. Mais, ma mère, une chose m'arrête : c'est que je serai bien souvent éloigné de vous ; et si je devais l'être toute ma vie, moi qui voulais vous la consacrer pour essayer de consoler vos chagrins, je serais bien malheureux.

« J'ai dit tout cela à mon oncle, et il me répond que je ne serai pas toujours éloigné de vous, et, d'ailleurs, qu'il faudra, quand je serai homme, apprendre à faire des sacrifices que la raison et le devoir imposent. Ainsi vous voyez, ma mère bien-aimée, que si je suivais mon penchant je me ferais marin, et si je suivais mon cœur je me fixerais auprès de vous à l'Ile-de-France ; dans ce dernier cas je chercherais à m'occuper, car je ne pourrais jamais vivre dans l'oisiveté. Mais mon oncle me dit que cela ne peut pas être. La carrière maritime, ajoute-t-il, ne te privera pas com-

plétement du plaisir de voir ta mère. Ton père était-il toujours loin de sa famille? n'a-t-il pas goûté dans son sein des jours de félicité? Et d'ailleurs, si ma sœur voyait l'impossibilité de te revoir en demeurant à l'Ile-de-France, elle prendrait le temps de vendre ses biens dans le pays, de réaliser sa fortune et de venir habiter la France, où elle sera presque certaine de te revoir tous les dix-huit mois, tous les deux ans au plus, car c'est à peu près là le temps des absences que font les vaisseaux, à moins qu'ils ne soient envoyés pour stationner dans un lieu quelconque. »

Après avoir écrit un volume plutôt qu'une lettre, le jeune Debaune achevait en demandant à sa mère ses conseils.

En femme sensée, en mère tendre et dévouée, Mme Debaune écrivit à son fils et à son frère que, faisant abnégation d'elle-même, elle désirait faire suivre à son fils l'état qu'il avait choisi. « Je m'aperçois de plus en plus, ajoutait-elle, que la vie n'est que déception, et chaque jour fait évanouir à mes yeux les rêves d'un avenir de bonheur que la jeunesse se plaît à embellir de son prestige. »

Par principe, la veuve du capitaine n'aurait pas voulu contrarier la résolution de son fils,

qu'elle trouvait d'ailleurs tout à fait honorable.

Mme Debaune écrivit longuement à son frère et à son fils, et leur exprima ces sentiments ; puis elle alla se jeter aux pieds d'un crucifix, sa ressource habituelle dans les épreuves, en demandant à Dieu de l'aider à consommer son sacrifice. En quittant son oratoire, elle trouva Henriette, qui, telle que l'ange consolateur envoyé du ciel, sourit à sa mère en lui adressant quelques paroles de la plus vive tendresse, et en lui présentant son front blanc, pur et serein, pour qu'elle y déposât un gage d'affection maternelle.



CHAPITRE XII.



Henriette n'était plus l'enfant que nous avons observée jusqu'ici ; elle avait atteint sa douzième année, sa raison se développait rapidement, et les qualités les plus attachantes faisaient d'elle un modèle qui eût pu être offert aux jeunes filles chrétiennes. Sa piété vraie et toute d'amour, la précocité de son jugement lui donnaient une supériorité marquée sur toutes les jeunes filles de son âge ; et pourtant, avec cette supériorité et ce précoce jugement, Henriette était la plus simple, la plus réservée, la plus affable parmi ses compagnes. Une modeste défiance couvrait ses

joues d'un léger incarnat quand elle se voyait prévenir par quelque personne plus avancée qu'elle dans la vie, et elle lui prodiguait en retour les égards, les attentions et le respect. La sérénité de l'innocence embellissait son front; une douce gaieté se répandait dans sa conversation et sur ses traits, et le calme angélique de son visage n'était que le céleste reflet de son âme.

Devenue la compagne de sa mère, celle-ci trouvait chez sa fille une des consolations les plus grandes de son existence, et de plus une aide aussi zélée que joyeuse quand il s'agissait de l'alléger de quelques soins intérieurs.

Depuis quelques mois la veuve du capitaine s'occupait avec assiduité de la première communion de sa fille, et elle voulut la faire instruire par le digne curé des Pamplemousses, qui l'avait bénie elle-même dans une semblable circonstance.

Chaque semaine, Mme Debaune, en palanquin, et sa fille, sur un âne, monture habituelle du pays à cette époque, quittaient le Port pour aller au presbytère et à l'église des Pamplemousses, que les malheurs de l'intéressante créole Virginie, racontés dans la poésie la plus touchante, ont rendue à jamais célèbre.

Plusieurs autres enfants, également conduites par leurs mères, se réunissaient à Henriette, et tous les dimanches, après avoir entendu la grand-messe, toutes se rendaient au presbytère, afin de recevoir, en attendant les vêpres, une instruction religieuse de la bouche du bon vieillard. Là elles trouvaient un déjeuner simple et abondant, préparé et offert de bon cœur.

Lise et Céline étaient du nombre des jeunes personnes qui allaient chercher de saintes leçons auprès du curé des Pamplemousses, homme respecté, vénéré de tout le pays, et dont on venait de très-loin chercher les conseils.

C'était avec un bonheur indicible que la jeune troupe, toujours montée sur des ânes, se réunissait pour partir; elle quittait joyeusement la ville, traversait la longue rue de Paris qui conduit au camp Malabare, longeait la montagne Longue, traversait la rivière des Lataniers; et quand, après avoir monté le coteau, elle apercevait de loin le clocher de l'église des Pamplemousses, qui s'élève auprès des grands arbres du Jardin des Plantes qu'on voit à gauche, elle s'écriait avec un bonheur inexprimable: « Nous y voilà! nous y voilà! » Impatientes d'arriver, les jeunes filles descen-

daient de leurs modestes montures quand elles se trouvaient dans la plaine, entourée d'arbres et de jolies maisons de campagne, au milieu de laquelle est bâtie l'église ; puis elles côtoyaient le cimetière, et se rendaient dans le temple de Dieu pour assister au divin sacrifice et implorer les bénédictions du Ciel.

Après l'instruction et les saintes préparations de la première communion, Mmes Lorbier et Debaune, suivies de leurs filles, se dirigeaient vers le Jardin des Plantes; et, après avoir parcouru les longues et magnifiques allées qui le traversent dans tous les sens, elles venaient s'asseoir sur le gazon fin et vert qui borde la pièce d'eau limpide, semblable à un vaste miroir, qui s'étend dans le jardin. Les jeunes filles s'y miraient dans leurs jeux folâtres, ou bien elles se reposaient à l'ombre des hautes et épaisses charmilles de canneliers qui l'entourent.

Puis, quand les rayons du soleil tombaient perpendiculairement sur les touffes légères des cocotiers, des palmistes, des jaqs et des raphis, c'était sous les nombreux berceaux de l'arbre des Banians, qui se renouvelle à l'infini par une seule tige, ou bien sous les voûtes fraîches et vertes du

jam-rose, que les deux mères et leurs filles trouvaient à s'abriter de la chaleur. Lorsque les rayons du soleil dardaient obliquement et projetaient de grandes ombres, alors la jeune et joyeuse troupe montrait sa tête en dehors des berceaux et des voûtes fleuries, et parcourait, tout en conversant, le magnifique jardin botanique, planté avec art et entretenu avec soin. De temps en temps, on s'arrêtait pour admirer les arbres et la végétation de tous les climats qui s'y trouvent. Là croissent auprès d'un marais artificiel les plantes qui ne se plaisent et ne vivent que près de l'eau; plus loin, c'est un enclos d'arbustes qui poussent sur les terres brûlantes des Indes; là-bas, où soufflent les vents du nord, sont les arbres d'Europe et de l'Amérique du Nord.

A peu de distance de ce magnifique jardin, on voit plusieurs charmantes habitations qui appartiennent à des familles considérées de l'Ile-de-France, et dont les filles suivaient avec Henriette et les demoiselles Lorbier les instructions du bon curé.

Mme Debaune, qui avait été liée avec une de ces mères, Mme de Remur, dans sa jeunesse et avant la mort du capitaine, fut heureuse de renou-

veler connaissance avec elle; car, depuis son veuvage, à peine s'étaient-elles revues. L'une habitait les plaines de Williems, et l'autre était presque toujours à son habitation des Pamplemousses; et comme ces quartiers sont situés sur des points opposés, et que M. et Mme de Rémur venaient rarement au Port, les deux amies avaient passé plusieurs années presque sans se voir.

Mme de Rémur avait une fille dont les bonnes qualités, les goûts et le caractère sympathisaient avec Henriette. Elles se lièrent tout de suite, et chacune de leur côté s'estimèrent heureuses d'avoir trouvé une charmante amie. On se rapproche si vite, on s'aime si vivement, si chaleureusement, quand on est jeune! La pensée de revoir Marie donnait un attrait de plus aux voyages des Pamplemousses, et lorsqu'il fallait se séparer, les jeunes filles étaient tristes. Cette impression pourtant disparaissait peu après, et toutes deux reprenaient gaiement leurs études et leurs occupations habituelles, excepté Lise.

Le curé, de son côté, donnait un bon rapport sur toutes ses jeunes cathécumènes; mais parmi elles il y en avait une qui ne savait presque jamais ses leçons, qui n'écoutait pas les saintes instruc-

tions du bon pasteur, et montrait peu de zèle et de bonne volonté pour s'instruire et s'amender.

Cette jeune personne, c'était Lise Lorbier ; car, quoique Lise fût devenue plus âgée de plusieurs années, elle était moins aimable, moins soumise, moins pieuse que jamais. Sa mère, ne recevant aucune nouvelle de M. Lorbier, et n'ayant plus aucun moyen d'existence que son industrie, s'était décidée à prendre un pensionnat. Elle le dirigeait depuis quelque temps, et Céline, dont le cœur était toujours rempli du dévouement filial le plus admirable, s'appliquait à consoler sa mère, comme le faisait son amie Henriette, par sa tendresse et son aptitude au travail, et à la seconder dans les soins laborieux et fatigants de la maison. Quant à Lise, elle ne faisait qu'ajouter aux chagrins de Mme Lorbier en se montrant indocile, paresseuse, et difficile avec ses compagnes ; et plus d'une fois sa mère perdit des élèves à cause du mauvais caractère de sa fille.

Enfin arriva le moment où devait se faire la première communion, et le curé déclara à Mme Lorbier qu'il ne pouvait y admettre Lise.

La malheureuse enfant, loin d'être honteuse et peinée d'avoir été repoussée de la sainte table,

tandis que sa sœur et ses autres compagnes auraient avant peu le bonheur de recevoir le grand sacrement de l'Eucharistie, se montra mécontente à l'égard du curé et de sa mère, lorsque celle-ci le lui annonça les larmes aux yeux et avec une profonde émotion. Insensible à la douleur de sa mère, Lise apprit à sa sœur avec humeur et d'un ton dégagé que ce n'était pas sa faute si le curé ne voulait pas lui permettre de faire sa première communion, et qu'il avait pris un prétexte pour excuser la préférence qu'il donnait aux autres; et Lise n'essaya pas davantage de se corriger.

« Tout ce que je puis te dire, reprit Céline avec douceur, c'est que tu offenses Dieu par ce que tu viens de dire, et que, si notre mère t'entendait, elle en aurait bien de la peine. »

Mais toujours boudeuse, toujours de mauvaise humeur, Lise fit une réponse aigre à sa sœur, et ne voulut pas reconnaître ses torts.

❧

CHAPITRE XIII.

Pendant les vacances, la mère de Marie invita Mmes Debaune et Lorbier à venir passer quelques jours à son habitation, ainsi que leurs filles; cette invitation fut acceptée avec un contentement aussi sincère qu'elle avait été faite, et les jeunes filles comptèrent le temps qu'elles passèrent chez leur amie parmi les moments les plus heureux de leur vie.

La liaison la plus intime existait déjà entre Henriette, Céline et Marie; une entente parfaite, une politesse simple et qui tenait à une bonne édu-

cation, des prévenances mutuelles et de la gaieté, leur faisaient trouver les heures courtes et rapides quand elles étaient réunies, et jamais un mot ne venait troubler leur joie, leur conversation expansive et innocente.

Il n'en était pas de même de Lise, qui, toujours brusque, boudeuse et acariâtre, agissait en enfant mal élevée et peu sociable. Quoiqu'elle trouvât toujours chez ses amies et chez sa sœur les mêmes égards qu'elles observaient entre elles, quoique Lise fût toujours admise aux mêmes jeux, aux mêmes parties, elle avait pourtant assez de pénétration pour s'apercevoir qu'on agissait avec elle seulement par convenance et non par affection. Alors cette jalouse enfant, loin de se rendre le témoignage qu'elle méritait, se fâchait, éclatait en reproches, et s'éloignait pendant quelques heures s'abandonnant à sa bouderie, tandis que les autres jeunes filles, heureuses et gaies, riaient et folâtraient.

« Je le vois bien, disait-elle en murmurant, qu'on ne m'aime pas ; ni Henriette, ni Marie ne me témoignent de l'affection, et ma très-chère sœur, de son côté, me préfère des étrangers. Oui, je le vois, je le sens, et je suis certaine qu'on

m'a invitée à venir ici parce qu'on ne pouvait pas faire autrement. Eh bien ! je vais dire à Mlle Marie de Rémur que je m'ennuie ici et que je désire m'en aller ; je voudrais bien pouvoir le faire et lui prouver que je ne tiens pas plus à elle et à Henriette qu'elles ne tiennent à moi. »

Tandis que Lise exhalait sa mauvaise humeur en se parlant à elle-même, Céline revint de sa promenade, et en voyant sa sœur toute seule, assise sur une chaise dans sa chambre et le visage cramoisi de colère, elle s'écria :

« Qu'as-tu donc, Lise ? Pourquoi n'es-tu pas venue te promener avec nous ?

— Laissez-moi, Mademoiselle ; croyez-vous que je sois assez stupide pour voir qu'on ne m'aime pas, qu'on n'a aucun plaisir à être avec moi ?

— Ma pauvre Lise, reprit Céline, pourquoi donc te tourmenter ainsi ?

— Oui, je suis malheureuse, parce que... parce que...

— Que veux-tu dire ? quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ? J'ai toujours vu Henriette et Marie aussi complaisantes, aussi affables avec toi qu'avec moi.

— Oui, elles me font des politesses, mais sans aucune amitié ; ce n'est qu'un semblant, et je

m'aperçois bien qu'elles ne m'aiment pas. C'est très-mal à Marie, qui m'invite à venir chez elle, de mieux t'aimer, toi et Henriette, que moi ; personne ne m'aime ici, c'est très-mal.

— Ma chère Lise, tu me fais de la peine ; mais aussi pourquoi te mettre dans l'esprit d'aussi fausses idées ? Accuse plutôt ta jalousie et ton mauvais caractère que toute autre cause. Et puis, tu te plains de ne pas être aimée de Marie et de Henriette, car tu ne pourrais me faire un pareil reproche, à moi qui suis ta sœur ; mais dis-moi, l'amitié peut-elle être commandée, imposée de force ? C'est un sentiment qui part du cœur et qui s'adresse aux personnes estimables et bonnes. »

La justesse de ces paroles fit impression sur Lise; mais elle repoussa ce bon mouvement et recommença sur le même ton à accuser ses compagnes et tout le monde d'injustice envers elle.

Cependant les jeunes filles, et Lise elle-même, lorsqu'elle était moins mal disposée, jouissaient d'un bonheur inappréciable. Ce temps-là fut passé dans une entière liberté, exempte de tout danger. Les graves études, les leçons de musique, de chant et de dessin, furent suspendues. Toujours suivies d'une négresse de confiance,

Marie et ses compagnes partaient de grand matin, avant le lever du soleil, et traversaient la campagne, tantôt en descendant un vallon, tantôt en grimpant une colline, en passant à gué une petite rivière; ou bien elles traversaient la plaine en marchant sur l'herbe encore toute couverte de la rosée du matin, pour aller jusqu'à la lisière des bois cueillir les petites boules jaunes du cassis, dont les senteurs sont si douces, ou bien les fleurs embaumées des acontias, pour en former des colliers qu'elles jetaient ensuite dans leurs tiroirs afin de parfumer leurs fichus et leurs mouchoirs.

D'autres fois, elles emportaient leur costume de bain, se dirigeaient vers un petit bois où les eaux limpides d'une jolie rivière coulent sur un lit de cailloux et forment un bain délicieux ombragé par des arbres. Arrivées dans ce frais et délicieux endroit, les jeunes filles échangeaient leurs vêtements contre une large robe brune, et après les avoir suspendus aux branches des arbres, elles trempaient leurs pieds dans cette onde transparente. Puis tout à coup on les voyait plonger dans l'endroit le plus profond de la rivière, reparaître sur l'eau, et glisser à sa surface en nageant avec autant de grâce que d'habileté.

p. 128.



... let del. *Blanchard sc.*

ELLES SE DIRIGEAIENT VERS UN PETIT BOIS OÙ DES EAUX LIMPIDES FORMENT UN BAIN DÉLICIEUX.

Quand elles se sentaient fatiguées, elles approchaient du bord de la rivière; puis, tenant d'un côté les deux coins d'un mouchoir blanc, elles l'étendaient dans toute sa largeur le long des grosses roches brunes qui se trouvent dans la rivière, et pêchaient ainsi des centaines de petites chevrettes; elles en emplissaient une corbeille, puis, en sortant du bain, elles se hâtaient de gagner une touffe de bambous, où elles s'entr'aidaient à reprendre leurs vêtements, tandis qu'elles chantaient en chœur et avec une douce harmonie quelques airs créoles. Ensuite, toutes joyeuses de leur pêche, elles retournaient à la maison pour ne plus sortir de la journée. Dans ces moments de repos, c'étaient d'autres amusements : l'une faisait la lecture, tandis que les autres s'occupaient de leur ouvrage; ou bien venaient la musique et le dessin.

Quand le soleil était couché, la jeune troupe n'allait pas chercher ses plaisirs aussi loin qu'elle l'avait fait le matin. La toilette de l'après-midi était faite, et on les voyait toutes vêtues de simples robes de mousseline blanche et légère qui ondulaient mollement à la brise du soir. C'était parmi les roses et les fleurs, nées comme

elles depuis un jour ou un matin, fraîches comme elles, qu'elles se plaisaient à chercher leurs amusements ; et tout en se promenant elles chantaient avec cette mélodie qu'inspirent les climats où l'âme se dilate et où le cœur sent vivement.

A voir ces jeunes filles s'ébattre au milieu des fleurs, et charmer les échos par leurs suaves accents, lorsque la lune large et pleine s'élevait derrière la grande allée de badamiers, bordée de roses du Bengale et de jasmins d'Espagne, on eût dit des anges descendus du ciel, qui chantaient des cantiques au Seigneur au milieu d'un paradis terrestre.

CHAPITRE XIV.

Depuis les paroles que Céline avait adressées à sa sœur, paroles qui avaient fait quelque impression au premier moment, qu'elle avait repoussées ensuite, mais qui plus tard lui étaient revenues malgré elle, Lise avait réfléchi plus d'une fois aux vérités qu'elles renfermaient. La pauvre enfant commença à comprendre que si elle n'était pas aimée, c'était par sa faute et nullement par celle des autres. Elle continuait à souffrir des politesses forcées qu'on lui adressait, de l'indifférence trop réelle de ses compagnes lorsqu'elles se

trouvaient avec elle, des doux épanchements auxquels les autres se livraient entre elles, et du ton de réserve qu'on prenait à son égard. Au sentiment aigre et jaloux que la jeune fille avait éprouvé jusque alors, succéda celui du regret. Elle commença enfin à faire un retour sérieux sur elle-même, et à comparer sa maussaderie, sa brusquerie, son esprit envieux et querelleur, avec la manière d'être de sa sœur et de ses compagnes. « Combien je suis disgracieuse ! pensa-t-elle avec chagrin, et comme ma sœur et mes deux amies sont bonnes et aimables ! »

Par suite de ces réflexions salutaires, un changement de conduite se fit remarquer, et les trois amies se disaient entre elles : « Ne trouves-tu pas que Lise est meilleure ? »

Pourtant Lise avait perdu sa gaieté; ses accès de jalousie, de bouderie, de mauvaise humeur diminuaient; mais sa tristesse augmentait. « Si je ne suis pas aimée, se disait-elle à chaque blessure que recevait son amour-propre, c'est que je ne mérite pas de l'être. »

Ces pensées firent place à d'autres plus graves, et ce ne fut pas sans une vive douleur qu'elle réfléchit qu'on l'avait rejetée de la première com-

munion ; elle versa aussi d'abondantes larmes quand elle songea au chagrin de sa mère. Alors elle se jeta à genoux, dans sa chambre, aux pieds de son crucifix, et, pour la première fois de sa vie, elle adressa à Dieu une prière fervente.

« O mon Dieu ! lui dit-elle toute en larmes, vous qui pénétrez dans mon cœur, vous qui voyez toutes mes fautes, vous qui savez combien j'ai été mal pour vous, pour ma mère et pour tous, pardonnez-moi et envoyez votre grâce pour m'aider à me corriger de mes défauts. »

Après sa prière, Lise se releva plus calme, plus confiante, et le cœur plein de meilleures résolutions. « O ma mère! se disait-elle encore, je vous accusais de mieux aimer ma sœur; mais ma sœur est aimable, et je ne le suis pas, moi ; je veux réparer mes torts envers vous ; je veux vous donner des consolations et me corriger. »

Peu de jours après, Mme Lorbier fut étonnée de la demande que Lise vint lui faire : c'était d'aller aux Pamplemousses trouver le curé. C'était un grand pas pour elle, qui ne s'y rendait qu'à contre-cœur. Heureuse pourtant de ce changement, Mme Lorbier y conduisit ses filles.

Lise voulut parler au curé en particulier, et

lorsqu'elle fut seule avec lui, elle éclata en sanglots, et lui exprima son repentir et son vif désir d'amendement.

« Que le bon Dieu soit béni, mon enfant! dit le saint vieillard en entendant la jeune fille; adressez-vous à lui, et il vous rendra ses grâces; avec cette divine assistance vous deviendrez aussi bonne, aussi pieuse que les modèles que vous voulez imiter. Mais, mon enfant, quoique je croie votre retour sincère, la première communion est si proche, vous êtes si peu instruite, que je ne pourrai vous y admettre cette année.

— Mon bon père, reprit la jeune fille en pleurs, j'accepte la peine que je mérite. Je comprends que je ne dois pas trouver place cette année à la table sainte; j'aurai la douleur de voir ma sœur, mes amies, jouir du bonheur des anges, et moi je sentirai que mon indignité m'en éloigne. Je serai affligée, humiliée; mais je saurai que c'est un châtiment dû à mes fautes. »

Le curé consolé prit Lise par la main, et la conduisit à sa mère en disant :

« Voici, Madame, une enfant prodigue que je vous ramène; elle gémit d'avoir offensé Dieu et de vous avoir affligée; recevez-la donc comme

le fit le père de famille, et rassemblez vos amis pour vous réjouir avec eux.

— Viens, viens, ma fille, ma Lise, dit Mme Lorbier toute en pleurs, viens dans les bras de ta mère; laisse-la t'embrasser et te remercier de l'immense consolation que tu lui donnes aujourd'hui, et qui efface les chagrins que tu m'as causés. Oui, monsieur le curé, ajouta-t-elle en se retournant vers lui, l'allusion que vous faites à l'enfant prodigue de l'Écriture est le sentiment de mon cœur, et le retour de cette enfant chérie me réjouit tellement, que je ne sais comment en remercier Dieu avec assez de ferveur. »

La conduite de Lise ne démentit jamais ses promesses; elle devint une jeune fille pieuse, aimable et attachée à sa mère et à ses devoirs. Telle est la force de l'exemple, que nous sommes souvent ce que sont ceux qui nous entourent; et s'il a des dangers pour l'âge mûr, que sera-ce pour la jeunesse, dont les principes sont si peu arrêtés et les impressions si mobiles? Qu'elle ait donc assez de force, cette fragile jeunesse, pour se méfier d'elle-même et de l'entraînement de son âge, en fuyant les exemples dangereux et en recherchant ceux qui pourront l'édifier.

Le jour fixé pour la première communion arriva enfin. L'église était parée des plus belles dentelles, des plus beaux ornements, et les autels ornés de fleurs blanches; le laurier, la girollée, les rosiers, le myrte et l'oranger mêlaient ensemble leurs branches et leurs parfums.

Bientôt la troupe des enfants de Dieu et de la Vierge s'annonça par des cantiques sacrés, et ne tarda pas à entrer dans l'église en faisant retentir les voûtes de ses chants d'amour. Henriette, Céline, Marie et leurs compagnes, toutes vêtues de robes de mousseline blanche, et la tête recouverte d'un long voile, s'avançaient lentement et pieusement vers le sanctuaire; on eût dit, à les voir, que quelques-uns de ces esprits purs et célestes qui sont à la suite de la Reine des anges et des vierges, et qui chantent les louanges du Seigneur, avaient quitté les cieux pendant quelques instants pour venir l'adorer dans le sacrement de son amour. Sur les marches et au milieu de l'autel, un saint vieillard revêtu de ses habits sacerdotaux, couronné d'une auréole vénérable, marquée des longues années qu'il avait passées au service de Dieu, attendait la troupe innocente.

Une seule, dans l'église, était restée en dehors

des rangs de cette jeunesse, dont le cœur, rempli des plus vives émotions de reconnaissance et de bonheur, attendait avec un sentiment d'amour, mêlé d'une sainte frayeur, le moment où elle recevrait pour la première fois son Dieu lui-même, qui allait descendre des magnifiques régions du ciel pour se donner à ses créatures.

Oh! combien la douleur de Lise fut amère lorsqu'elle songea que, dans ce jour solennel, c'était par sa volonté qu'elle était exclue des rangs de l'innocence! Ce fut surtout quand la pauvre enfant, restée seule auprès de sa mère, vit le moment où le tabernacle s'ouvrit, où ses compagnes se levèrent pour s'avancer vers le sanctuaire en chantant des cantiques d'amour. Oh! alors les larmes inondèrent son visage, et elle put à grand' peine contenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

Mme Lorbier, heureuse d'être témoin du repentir sincère de sa fille, et malheureuse d'assister à cette épreuve douloureuse, lui pressait tendrement les mains. Lise, touchée, comprit tout ce que voulait dire cette simple marque de l'affection de sa mère.

C'est alors que la pauvre fille, prosternée aux

pieds de son Dieu avec tous les signes de l'émotion la plus profonde, lui promit de chercher à se rendre digne de son amour. Le changement subit qui s'opéra en elle fut complet et durable. Devenue aussi pieuse, aussi intéressante que sa sœur, elle eut le bonheur de faire sa première communion l'année suivante.

❀

CHAPITRE XV.

La saison fraîche avait ramené la plupart des familles de l'île au Port-Louis ; presque toutes celles qui habitaient la campagne dans un but d'agrément l'avaient quittée pour se réunir à la ville. La veuve du marin, avec sa fille, était de retour de son habitation, et les parents de Marie, M. et Mme de Rémur, s'étaient enfin décidés à venir passer chaque année quelques mois au Port.

De cette sorte, Henriette se trouvait au milieu de ses plus intimes amies. Elle passait de

longues heures à travailler avec Marie de Rémur surtout, Lise et Céline ayant à aider leur mère dans la journée. Mais, vers le soir, quand Mme Lorbier et ses filles se trouvaient allégées de leurs occupations, elles allaient passer les soirées tantôt chez Mme de Rémur, tantôt chez la veuve du capitaine, et dans l'une ou l'autre famille elles trouvaient un cercle amical et choisi.

Deux ou trois ans amènent chez les enfants un changement incalculable. De même que les petits oiseaux dont on observe chaque jour les progrès, et auxquels on voit pousser de nouvelles plumes; ou bien encore comme quelques plantes qui naissent et fleurissent en un court espace de temps; on voit ainsi l'enfant croître, se développer, et arriver promptement la jeunesse.

Les jeunes personnes que nous avons suivies jusqu'à présent s'étaient aussi développées au physique comme au moral. Elles avaient atteint leurs quinze ans; et, quoique toujours simples comme l'était la jeune fille créole, les pensées qui les occupaient n'étaient plus celles de l'enfance; leurs jeux étaient successivement remplacés par la lecture, les talents d'agrément, et une conversation pleine d'enjouement et d'une naïve expansion.

Un soir que Mlle Debaune avait achevé sa toilette de l'après-midi, et que le soleil répandait ses derniers rayons empourprés en donnant un nouvel éclat à la nature, elle descendit les marches du perron de la maison de sa mère dans la rue Marengo, et se trouva dans le vaste et beau jardin qui l'entoure.

Passant d'une fleur à une autre, s'arrêtant à chaque arbuste pour les sentir et les admirer, Henriette cueillit un bouquet pour sa mère, et garda une rose dont elle respirait de temps en temps le parfum avec distraction.

La jeune fille semblait triste et préoccupée; après avoir parcouru les allées du jardin, elle s'assit sur un banc de pierre entouré de roses grimpantes de la Chine qui retombaient en bouquets fleuris, de jasmins d'Espagne et de frangipaniers; Henriette dénoua les cordons de son chapeau de paille, et en les laissant retomber sur ses épaules, elle demeura pensive. Un souffle frais et embaumé passait à travers ses boucles blondes, et les roses se balançaient mollement sur son cou.

Mais Henriette, toujours pensive, la tête penchée et les yeux attachés sur sa pauvre fleur, ne

s'apercevait pas qu'elle la maltraitait et l'effeuillait, en la tenant par la tige et en la frappant doucement sur le banc de pierre où elle était assise.

A l'Ile-de-France le crépuscule dure à peine, et le soleil commençait à baisser ; ses rayons s'affaiblissaient, et la lune montrait déjà son croissant argenté. Après avoir contemplé ce ciel bleu, sur lequel ne se dessinait pas un nuage, après avoir essayé de pénétrer du regard l'infini qui s'élève au-dessus de nos têtes, la jeune fille laissa exhaler un soupir, et adressa une courte prière au Ciel. A quoi réfléchissiez-vous, Henriette? où étaient vos pensées? Ah! je le sais. Après avoir franchi l'Océan, s'être arrêtées sur un frère tendrement aimé, le compagnon de vos premières années, elles étaient montées jusqu'aux pieds de votre Père céleste.

« La voici! s'écrièrent Marie et les demoiselles Lorbier en accourant vers leur amie.

— Que fais-tu donc ainsi toute seule ici? s'écria Céline. Nous te cherchions.

— Mais qu'as-tu, chère Henriette? tu parais triste, dit Lise.

— Oui, on dirait que tu as versé quelques larmes. Confie-nous ta peine, chère Henriette;

tu sais que toutes nous t'aimons, ajouta la jeune fille en embrassant son amie.

— Je pensais à mon frère, reprit Henriette, et je priais Dieu de le faire revenir bientôt, car il y a déjà bien longtemps que nous nous sommes séparés; et puis, maintenant que je ne suis plus une enfant, et que je puis comprendre les chagrins de ma mère, je m'en afflige. De plus, je sais que ma vieille Marianne désire être libre et voir ses enfants libres aussi avant de mourir, et je voudrais rendre heureux tous ceux qui m'entourent et que j'aime.

— Oui, sans doute, l'absence de ton frère et le chagrin de ta bonne mère doivent doublement peser sur ton cœur, reprit Mlle de Rémur; et que n'est-il en mon pouvoir de voir votre bonheur à l'une et à l'autre à l'abri de toute atteinte! Mais pour ta vieille Nini Marianne, ce que tu désires ne me paraît pas impossible à réaliser; demande-le à ta mère, elle est trop bonne pour te refuser une chose qui semble facile.

— J'ai déjà parlé à ma mère sur ce sujet, reprit Henriette, je lui ai représenté que ma vieille Marianne avait toujours été bien bonne pour mon frère et pour moi, et que ses services désormais ne

pourraient être que peu de chose ; je l'ai priée de la délivrer de son esclavage, esclavage bien doux sans doute et qui n'existe que dans le mot.

« Ta bonne Marianne est libre de fait, reprit ma mère, et je t'accorde sa liberté ; car je voudrais pouvoir lui exprimer ma reconnaissance de son dévouement pour moi et pour ma famille. Mais songe bien que si je lui donne cette liberté si chère à l'homme, elle cessera d'être heureuse et finira par regretter sa dépendance sans oser se l'avouer. Si je la garde chez moi, c'est par humanité ; où trouvera-t-elle une case qui puisse la loger avec sa fille, un jardin qui lui donne des légumes, un coin de terre où elle élève des poulets, des porcs à l'engrais, dont le produit ne peut être appliqué qu'à lui procurer des douceurs ; et où serait-elle soignée en cas de maladie, enfin vêtue et nourrie ?

— Tout cela est vrai, dit Céline ; nous autres jeunes filles, nous nous laissons guider par le cœur seulement, et non par la réflexion, dont nous sommes peu capables ; nous ne suivons que le premier élan de notre bienveillance, et nous croyons faire le bien par cela seul que nous le voulons.

— C'est pour cela, reprit Marie, que je ne fais

rien sans consulter ma mère, en qui j'ai toute confiance.

— Et moi aussi, s'écrièrent les trois jeunes filles en même temps.

— Eh bien! que faire pour ta vieille Nini Marianne? reprit Marie.

— Voici à quoi j'ai pensé, répliqua Henriette. Ma vieille Nini a déjà mis quelque argent de côté, fruit de la vente de ses poulets et de ses porcs; sa fille aussi en a un peu, et Marianne m'a souvent dit que cet argent était accumulé et réservé pour se racheter ainsi que sa fille; avec le surplus elle aurait une petite case auprès du canal des Noirs, sur le chemin de la vallée.

— Sais-tu ce qu'ont d'argent ta vieille Marianne et sa fille? dit Céline.

— Je sais que Nini en a suffisamment pour se racheter, qu'il lui manque quelque chose pour sa fille et qu'elle n'a encore rien pour la case. Mais ma mère, en lui donnant sa liberté, attribuera à la fille la somme qu'elle réservait pour Marianne. Elle est bien charitable, ma bonne mère; mais elle m'a souvent dit que, malgré tout son désir de faire le bien, elle n'avait pas assez de fortune pour donner la liberté à beaucoup d'esclaves.

— Eh bien! s'écria Lise, l'argent qui était destiné à la fille servira à faire l'acquisition de la case.

— C'est cela même, dit Henriette. J'ignore pourtant ce que possède Marianne et ce qui lui manque, quoique souvent, dans nos promenades à la Retraite, lorsque je me dirigeais vers sa case, où elle me faisait cuire de la bonne galette, elle m'ait dit en ouvrant un grand coffre de bois, et en sortant d'un tiroir un gros sac de piastres : « To vois, mon pétit, quand ça sac là va fini plein, mon fille et moi nous va vini libres...

— Eh bien! tâche de savoir de ta bonne Marianne ce qu'il lui faut encore d'argent.

— Je crois que c'est à peu près cent piastres; ce n'est pas une forte somme, et cependant pour cela il faudra attendre bien des années. Je suis décidée à l'aider de mes épargnes et à la lui former, et puis j'écrirai à mon frère; il sera, de son côté, heureux de contribuer à cette bonne œuvre; car ce n'est pas seulement une satisfaction pour nous que de secourir les malheureux, surtout ceux qui méritent notre affection, c'est encore un devoir prescrit par la volonté divine, et c'est dans ce but seul qu'elle nous envoie le superflu.

— Tu as bien raison, ma chère Henriette, reprit

Mlle de Rémur ; c'est toujours toi qui nous donnes l'exemple de tout ce qui est bien ; de mon côté, je veux t'aider dans cette tâche.

— Non, non, mon frère et moi nous suffirons, d'accord avec ma bonne mère, qui demandera le moins possible pour le rachat de la fille de Marianne ; je veux que cela se passe entre mon frère et moi.

— Et pourtant moi, de mon côté, je veux aussi m'occuper de quelque bonne œuvre ; jusqu'ici je n'ai pas pratiqué ce devoir que la religion nous impose ; et d'ailleurs il est si doux de se dire : Avec l'argent qui m'eût servi à me donner quelques futilités, je vais fournir des vêtements, de la nourriture, un toit à quelque malheureux, et je ferai son bonheur.

— Lise et moi nous ne sommes pas aussi riches que toi et Henriette, dit Céline avec tristesse ; nous avons bien peu de superflu, mais nous ferons ce que nous pourrons ; permets donc, Marie, que nous nous joignions à toi pour une bonne action.

— De tout mon cœur, » répondit la jeune fille.

CHAPITRE XVI.

« Eh bien! chère Henriette, dit Marie en entrant un matin, Céline, Lise et moi nous avons déjà mis une petite somme de côté; mais nous nous occupons d'une bonne œuvre sans en connaître l'objet.

— Je l'ai trouvé pour vous toutes, reprit Henriette.

— De quoi s'agit-il? s'écria Marie avec joie.

— As-tu remarqué une jeune personne à peu près de notre âge, reprit Henriette, qui quête à l'église plusieurs fois par mois?

— J'en ai vu deux ou trois, reprit Marie; mais je ne sais de laquelle tu veux parler.

— La pauvre enfant est orpheline, puisqu'elle est recueillie par la charité des sœurs de l'hôpital; son vêtement est le même que celui des autres orphelines qui sont élevées par ces bonnes sœurs grises. Parmi ces enfants on en voit de tout âge, et celle dont je parle est une des plus grandes. Tu ne te rappelles probablement pas bien ses traits, parce qu'elle a presque toujours un grand voile de mousseline qui lui cache le visage et retombe par-dessus sa robe de toile; mais elle est blonde, et ses yeux sont bleus.

— J'y suis, j'y suis, reprit Céline; je me rappelle cette pauvre orpheline, et de plus elle a excité mon intérêt par l'expression de tristesse et de douceur répandue sur ses traits. Comment peut-on n'être pas triste quand on se trouve orpheline sur la terre ?

— Oh! tu as raison, reprit Henriette, l'orpheline sur la terre doit être bien malheureuse; car moi, qui ai le bonheur d'avoir conservé ma mère, qui suis entourée de personnes qui m'aiment, je sens bien vivement la perte de mon père, et mon cœur se serre quand je suis témoin des soins, de

l'affection, de la protection dont je suis privée de ce côté-là. Mais, pour en revenir à l'orpheline, je te dirai que je la connais; je la vois et lui parle souvent. Ma mère a quelques rapports avec les sœurs grises, et tandis qu'elles sont ensemble et s'occupent des malades et des pauvres, je reste avec les orphelines, qui sont sous la surveillance d'une autre sœur. Je ressens pour elles toutes la même sympathie; mais je ne sais si c'est parce que je vois Anna plus triste que les autres, parce qu'elle pleure en me parlant de son père dont elle se souvient un peu, et qui a péri sur mer en venant de Bourbon à l'Ile-de-France, que je me sens portée malgré moi à l'aimer encore plus que les autres.

— Pauvre orpheline ! s'écria Marie, et que voudrais-tu que nous fissions ?

— Le voici. Ma mère, comme la tienne, ainsi que Mme Lorbier, approuve le désir que nous avons toutes d'accomplir une mission de bienfaisance. Pour moi, je ne fais guère en cela que satisfaire un besoin de mon cœur, ce qui me laisse fort peu de mérite; mais pour vous trois ce sera véritablement une bonne œuvre. Quand j'ai parlé de la pauvre orpheline, ma bonne mère a trouvé

que je n'avais pas suffisamment réfléchi, et que je ne devais pas me laisser entraîner par un premier mouvement de compassion ; car, me dit-elle, que deviendra la pauvre enfant quand elle sera majeure ? »

Au même instant s'ouvrit la grille du jardin, et Lise et Céline vinrent avec empressement embrasser leurs amies.

« Eh bien ! dit Marie, la bonne œuvre est trouvée.

—Ah ! déjà trouvée ? quel bonheur ! s'écrièrent les deux jeunes personnes à la fois.

— Et quelle est-elle ? quelle est-elle ? »

Marie répondit à cette question en leur faisant connaître Anna, et en les initiant à son malheur.

« J'ai déjà mis quelque petite chose de côté, dit Lise.

— Et moi aussi, reprit Céline.

— Voilà l'orpheline trouvée, repartit Marie ; mais nous ne savons pas encore ce que nous avons à faire.

— Je vais vous le dire, reprit Henriette : après avoir communiqué à ma mère mon désir de tirer de l'hôpital la pauvre Anna, voici le plan qu'elle m'a tracé, en me promettant d'en seconder l'exé-

cution de tout son pouvoir. Ce serait de lui trouver une pension honnête; et où pourrait-elle être mieux que chez vous? ajouta Henriette en s'adressant à Lise et à Céline; elle y trouverait de la bonté, des égards; et comme les moyens de votre mère ne peuvent lui permettre de la recevoir gratuitement, Marie, ma mère et vous deux vous pourriez vous charger de cette dépense.

— Comme nous serions contentes! s'écrièrent en même temps les demoiselles Lorbier.

— Je suis bien certaine, reprit Céline, que ma mère ne voudrait rien gagner avec elle, et se contentera de ses seuls déboursés.

— Et je suis sûre de mon côté, repartit Marie de Rémur, que maman aussi contribuera à améliorer le sort de la pauvre orpheline.

— Ceci obtenu, reprit Henriette, elle s'instruirait, et plus tard elle pourrait gagner sa vie en donnant des leçons.

— C'est Dieu qui t'inspire de si bonnes idées, dit Marie.

— Voilà la chose arrangée, reprit Céline.

—Mais il lui faudra un trousseau, s'écria Lise; car comment osera-t-elle se montrer parmi nous avec sa robe de toile bleue?

— C'est par le trousseau qu'il faut commencer, dit Marie ; j'ai déjà cinq piastres dans ma bourse.

— Et moi aussi, reprit Céline.

— Et moi également, s'écria Lise.

— De plus, ma bonne mère m'a promis de lui faire faire, en attendant, un habillement simple, mais décent, et de demander à la sœur la permission de laisser Anna venir de temps en temps à la maison. »

Heureuses de la pensée qu'elles allaient adoucir le sort de l'orpheline, les quatre jeunes filles se séparèrent.



CHAPITRE XVII.

Depuis les lettres de Mme Debaune, Henri s'était décidé à suivre sa vocation ; il était entré dans la marine.

Toujours aussi affectionné que le plus tendre des pères, M. Frédéric Debaune suivit les études de son neveu avec l'intelligence et la capacité d'un homme instruit et expérimenté ; elles avaient été principalement dirigées vers les mathématiques.

Henri passa son examen d'une manière tellement satisfaisante, qu'il l'emporta sur des élèves

plus âgés que lui. Peu de temps après ce succès, il partit pour l'école de marine de Brest. Son oncle, qui n'avait quitté l'Ile-de-France que par dévouement pour lui, alla se fixer dans cette ville, afin de le voir dans ses jours de sortie, et de suivre les rapports qu'en ferait le commandant du bord, sous la direction duquel se trouvaient les élèves.

Voilà donc Henri, avec son costume d'élève de la marine, à bord d'un vaisseau dans le port de Brest, et heureux d'avoir fait le premier pas dans la profession de son choix. Là il étudiait aussi assidûment qu'il l'avait fait ailleurs, et se distinguait, non-seulement par sa bonne conduite, mais aussi par son aptitude et par son zèle. Rien n'égalait son bonheur quand le vaisseau se livrait dans la rade aux manœuvres et aux évolutions qui faisaient partie de l'instruction des élèves; pour le jeune Debaune, le genre d'étude qu'il trouvait à bord était un amusement auquel il avait de la peine à s'arracher.

Le commandant permettait aux élèves dont il était satisfait une sortie par semaine pour aller à terre. Cette sortie avait lieu le dimanche, et Henri en profitait pour se rendre chez son oncle.

Un jour que M. Debaune désira s'entretenir avec le commandant au sujet de son neveu, il se rendit à bord, et trouva l'officier sur le pont occupé à instruire les élèves, dont le nombre était assez grand. L'instruction achevée, il leur donna ordre de s'éloigner, tandis qu'il fit entrer l'oncle de Henri dans la grande cabine.

Avant d'exprimer le désir de voir son neveu, M. Debaune voulut connaître le rapport que ses professeurs pouvaient en faire, et après en avoir rendu un témoignage satisfaisant, le commandant fit appeler le jeune homme. « Et tout ce que je puis vous dire, Monsieur, ajouta-t-il, c'est que je voudrais que tous mes élèves fussent comme lui, dit le commandant en frappant sur l'épaule du jeune homme. N'est-ce pas, mon garçon? continua-t-il d'un ton de familiarité et de bienveillance peu ordinaire à bord, où une discipline sévère était au contraire observée. Oui, Monsieur, je le répète, si tous mes élèves étaient comme votre neveu, continua le commandant en s'adressant de nouveau à M. Debaune, ils seraient sûrs de réussir, et, qui plus est, je ne serais pas obligé d'ouvrir la calle si souvent. Allons, mon ami, reprit-il en parlant à Henri, maintenant que

vous avez vu M. votre oncle, allez sur le gaillard d'avant avec vos camarades, travaillez toujours comme cela, et je me charge de vous.

— Vous me voyez doublement heureux, Monsieur, dit l'oncle; j'ai non-seulement la satisfaction de recevoir un bon rapport sur mon neveu, mais de plus celle de voir que vous lui portez de l'intérêt.

— L'intérêt que je porte à mes élèves, reprit le commandant, est basé sur la justice, et je ne doute pas que ce jeune homme, après avoir quitté Brest comme aspirant de seconde classe, ne passe aspirant de première classe au choix, car les sujets comme lui sont rares; et votre neveu, Monsieur, fera un officier distingué. Certes, il serait à désirer qu'ils fussent tous ici, ou du moins la plupart, studieux comme lui et d'une conduite aussi exemplaire. On n'a jamais un mot à lui dire ni pour ses devoirs ni pour sa tenue; il fait vraiment honneur au soin que vous avez pris de son éducation.

— Je ne m'attribue pas un aussi grand mérite, repartit M. Debaune; en prodiguant mes soins au fils de mon frère, je soulageais mon cœur; mais les heureuses dispositions du jeune homme l'ont

beaucoup aidé ; car, quelque peine qu'on puisse prendre pour former un jeune homme, quelque action qu'on cherche à exercer sur lui, il n'y a aucun résultat à en attendre s'il n'y répond pas par ses efforts.

—Ce qu'il y a de remarquable, Monsieur, dans ce jeune homme, continua le commandant, c'est que, toujours de bon accord avec ses camarades, il exerce sur eux un certain ascendant ; et s'il se mêle de leurs querelles, ce n'est que pour les apaiser. En revanche nous avons ici certains petits gaillards mutins comme des diables. Tenez, en voilà un là-bas, près du grand mât, ajouta le marin en montrant un jeune homme de dix-sept ans, de haute stature et aux membres musculeux : il n'y a pas grand' chose à dire sur ses études, il a de l'intelligence ; mais c'est un drôle qui met le trouble partout, qui souffle sans cesse à bord l'esprit d'indiscipline et de dispute. Il sait qu'il est un des plus grands et des plus forts parmi les élèves, et il veut leur en imposer par sa jactance. Pourtant je ne le ménage pas, car il est souvent en prison ; il vient de passer quinze jours à la fosse aux lions, au pain et à l'eau, et on l'en a vu sortir aussi arrogant qu'il y était entré.

— Cette punition est sévère, s'écria l'oncle de Henri; la faute était probablement grave.

— Vous allez en juger, Monsieur, continua l'officier. La prudence exige que nous veillions scrupuleusement à ce qu'aucune arme ne se trouve entre les mains de cette jeunesse dont je me suis chargé, et qu'il me serait impossible de gouverner sans une discipline inflexible; car les jeunes gens de cet âge ne sont ni hommes ni enfants, ou plutôt ils se rapprochent de l'homme par la force physique, et souvent pour la raison ils restent très-voisins de l'enfance. Nourris d'idées indépendantes, généralement portés au jeu, une surveillance sage et ferme est nécessaire avec eux, pour éviter que l'esprit d'insurrection, si prompt à se propager, ne fasse de rapides progrès et ne finisse par éclater à bord du vaisseau-école.

« Mais, pour en revenir à mon jeune homme, j'appris qu'il s'était querellé, comme d'habitude, avec un de ses camarades plus jeune et plus faible que lui. Il est quelquefois sage d'être aveugle; et, dans la crainte d'irriter encore davantage les élèves qu'il avait ameutés contre ce jeune homme dont je n'avais point à me plaindre, je m'abstins de toute démonstration, espérant que le calme se

rétablirait de lui-même. Je me trompais ; car, après avoir réussi à faire mettre son camarade au ban de tous les élèves par les faussetés qu'il débitait contre lui, profitant d'un dimanche où celui-ci était à terre, et après avoir renouvelé ses insultes, il l'excita à se battre en duel. Celui-ci, imbu des faux préjugés qui ont cours dans le monde, crut son honneur compromis s'il s'y refusait, et il accepta. C'était une insigne lâcheté de ce garçon dont je vous parle, lui plus fort et plus âgé, que de prendre un tel avantage sur son camarade. Les choses arrangées, convenues, le jour fixé au dimanche suivant, les témoins trouvés, il restait une difficulté à résoudre. Comment se battre ? Au couteau ? c'était impossible. Que fit l'agresseur ? Il se procura plusieurs morceaux de bois d'une force extraordinaire ; il les tailla en forme d'épées, et réussit à en faire des armes pointues et dangereuses ; puis il en garda une pour lui, et remit l'autre à son camarade en lui disant : « Si tu n'es pas un lâche, tu l'accepteras. »

« Dans cette circonstance, Monsieur, j'appris que votre neveu protégea ouvertement le jeune homme insulté ; il se proposa même pour être son témoin, et depuis lors j'ai appris que c'était

dans le but de séparer les jeunes combattants et de protéger la vie de son camarade.

« Tous les élèves du bord étaient informés de cette affaire ; mais vous connaissez le point d'honneur qui existe dans les écoles : celui qui serait venu m'avertir de ce qui se passait eût été honni, traité de dénonciateur et méprisé.

« Les armes préparées, il ne restait plus qu'à fixer l'heure, et le premier dimanche de sortie fut celui où le pauvre enfant, son ami intime, fut blessé au bras.

— Je comprends, Monsieur, qu'un tel sujet vous donne de l'embarras à bord, dit M. Debaune ; le contact d'un seul de cette espèce réussirait à gâter les plus heureuses dispositions.

— Vous connaissez la jeunesse, Monsieur, reprit le commandant ; elle se laisse souvent entraîner au mal par faiblesse et par amour-propre, n'ayant pas la force de résister à la séduction des exemples et des conseils ; ou bien elle s'en laisse imposer par la jactance, elle redoute l'arme du ridicule que le vice sait manier adroitement, et elle tombe victime de sa confiance. Cela prouve qu'il n'est rien de plus dangereux pour un jeune homme que la société de ceux qui sont sans principes.

« Votre neveu, monsieur Debaune, forme un contraste honorable avec le sujet dont je viens de vous citer la honteuse conduite; si celui-ci exerce à bord une funeste influence, celui-là édifie ses camarades par les bons exemples qu'il leur présente. »



CHAPITRE XVIII.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis que le jeune Debaune était entré à l'école de Brest, et il n'avait plus que six mois à attendre pour en sortir. Son plus grand désir était de prendre du service sur une frégate qui devait, à peu près vers cette époque, partir pour faire la station de l'Ile-de-France et aller en croisière à plusieurs journées de l'île. De cette façon, se disait-il, j'exercerai mon état, je serai en activité et je reverrai mon excellente mère et ma sœur bien-aimée.

Mais comment satisfaire ce vœu si ardent de son cœur ? Il en parla à son oncle et au com-

mandant, qui lui promirent l'un et l'autre de tout mettre en œuvre pour obtenir un arrangement qui n'était pas facile sans quelques bonnes protections. Le commandant se sentait sincèrement attaché à Henri, et il écrivit au ministre de la marine pour en faire la demande. M. Debaune, de son côté, pria son cousin, M. Labarre, d'agir à Paris en faveur de son neveu; et peu de temps après, Henri fut nommé aspirant de première classe sur *la Victoire*, vaisseau de guerre qui venait d'être désigné pour l'Ile-de-France.

Transporté de joie, Henri s'empressa de transmettre à sa mère cette excellente nouvelle. Il comptait les jours, et chaque soir il se disait, comme lorsqu'il était plus jeune, mais dans un sentiment bien différent : « Encore un jour de passé ; bientôt je quitte l'école, le vaisseau-école, le port de Brest, et j'endosse mon uniforme d'aspirant de première classe. Oh ! comme cela va me paraître singulier d'être dans mon uniforme bleu, avec mes aiguillettes ! Ensuite je pars pour ma chère Ile-de-France, revoir ma mère et ma sœur, sans oublier ma vieille Marianne. »

Chaque soir, en entrant dans son hamac suspendu à l'entre-pont et rangé parmi une cinquan-

taine de ces couches mobiles, Henri, en s'endormant, se laissait bercer par des idées consolantes et par les plus douces espérances.

Une fois, au milieu de la nuit, lorsque tout était silencieux dans la ville de Brest, en rade et à bord, et jusque dans l'enceinte qu'habitent les forçats; à l'heure où ces hommes goûtaient quelque repos et cessaient de faire entendre le bruit de leurs chaînes; quand tout dormait enfin, à l'exception des sentinelles et des vigies, on fut subitement éveillé à terre par le tocsin, et à bord par le roulement prolongé du tambour.

A ce cri général de détresse, chacun quitte sa couche ou son hamac; les habitants de la ville descendent dans les rues, prêts à porter des secours; les élèves de marine, les matelots et les officiers sont sur le pont; les habitants du bagne eux-mêmes quittent leurs planches, traînant après eux leurs chaînes et leur pesant boulet.

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il? » se demande-t-on de toute part. Question trop facile à résoudre : chacun entend le son de la cloche monotone et lugubre qui signale un incendie; chacun voit les flammes qui éclairent au loin la campagne, en dévorant les maisons, les magasins, les édifices.

Un coup de sifflet prolongé du commandant se fait entendre à bord, et en un clin d'œil matelots, élèves, officiers étaient sur le pont.

« Un affreux désastre menace la ville, s'écrie le commandant; vous le voyez d'ici s'étendre prêt à tout anéantir. Mes amis, faisons notre devoir, courons aider nos frères en détresse; qu'on mette les canots à la mer. »

Un second coup de sifflet est répété, les poulies crient en roulant sur les cordages, le chant de travail du matelot fait entendre ses notes uniformes, les canots sont descendus à la mer; chacun, à l'exception de quelques gardes laissés à bord, s'y précipite, et la rame s'agite avec vitesse vers la terre.

Débarqués dans la ville, commandant, officiers, élèves et matelots, tous cherchent à arrêter le fléau en portant de prompts secours; les élèves ne sont ni les moins zélés, ni les moins courageux. Mais le tumulte augmente, on se disperse sans ordre; on veut éteindre les flammes, efforts inutiles! elles vont tout envahir. Henri rencontre son oncle; il le suit quelques moments pour le perdre ensuite, quand un cri, un faible cri se fait entendre d'une demeure embrasée. Au même instant paraît une

femme échevelée, éperdue, qui, voulant se sauver, va se jeter au milieu des flammes. Henri s'en aperçoit : « Pauvre femme ! s'écrie-t-il, elle a perdu la raison ; » et il la retient, il veut l'arrêter.

« Laissez, laissez-moi, s'écrie-t-elle, j'entends les cris de mon enfant, voyez, voyez les flammes qui entourent son berceau. »

Le jeune homme a tout compris, il remet entre les mains d'un étranger, près de lui, la malheureuse mère éplorée, et s'écrie : « Retenez-la, je cours sauver son enfant. » Puis, tirant de sa poche un mouchoir, il le trempe dans un baquet plein d'eau, s'en entoure la tête, renverse le baquet sur ses habits et disparaît au milieu des flammes.

« Pauvre jeune homme ! s'écriaient les uns en voyant le feu, la fumée l'entourer, il sera brûlé, suffoqué ; — il n'en reviendra pas, il est fou, il est fou, disaient les autres ; il y restera, voilà déjà une poutre embrasée qui va bientôt tomber. »

Mais Henri, plein de confiance dans l'Être suprême, lui disait, en s'avançant au milieu des flammes : « O mon Dieu ! l'eau, le feu, tous les éléments déchaînés ne peuvent rien contre celui que vous couvrez de votre sainte égide ; protégez-moi. »

Un cri général de surprise et de joie se fit entendre peu d'instants après, quand on vit le jeune homme qui sortait du milieu des flammes en courant et en tenant dans ses bras un petit enfant qu'il recouvrait du pan de son habit ; il le remit à sa mère en s'écriant : « Le voilà... » Et aussitôt il disparut au milieu de la foule.

La pauvre mère, dont la raison était à moitié perdue, demeurait stupéfaite en tenant son fils dans ses bras et en le regardant d'un œil égaré. Après quelques moments elle s'écria : « Est-ce lui ?.. Oui, oui, c'est lui, lui-même !.. O mon enfant, mon fils, » répétait-elle en le couvrant de baisers. Ensuite, se jetant aux pieds d'un jeune homme qu'elle croit être Henri : « Est-ce vous ? est-ce vous ? dit-elle en le regardant... Mais non... où est-il ? répétait toujours la mère privée de sa raison. Ah ! c'est qu'il est retourné au ciel... Dites-moi, disait-elle encore à ceux qui l'entouraient, était-ce l'ange Gabriel qui venait sauver mon fils, ou bien l'ange Raphaël ? J'ai vu une auréole qui entourait sa tête, et la flamme céleste qui sortait de ses yeux. »

Les uns, attendris de la douleur de la pauvre mère, la remirent entre les mains d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, qui se chargea de la con-

p. 168.



V. Girardet del. Blanchard sc.

IL REMIT L'ENFANT À SA MÈRE EN S'ÉCRIANT: « LE VOILÀ! »

duire dans un asile où ses esprits pussent reprendre un peu de calme ; et les autres, touchés de l'action noble et courageuse du jeune Debaune, cherchaient à le voir, à le connaître. « C'est un élève de la marine, c'est un jeune créole de l'Ile-de-France! » répétait-on de bouche en bouche.

Pendant ce temps, Henri réussit, non sans quelque peine, à retrouver son oncle, qui s'inquiétait de la subite disparition de son neveu, et tous deux retournèrent sur le lieu du désastre.

Cependant le tumulte et le désordre augmentent; les forçats eux-mêmes sont appelés à porter des secours; au bruit du tocsin se mêle celui des chaînes. Tous les rangs se confondent; la voix des chefs ne se fait plus entendre. L'incendie triomphe de tous les efforts : hommes, femmes, enfants, forçats, tous travaillent; les secours sont rapides et multipliés, et pourtant rien ne parvient à arrêter les progrès des flammes. Mais, ô terreur! le feu est à l'arsenal! le vent y a jeté une étincelle; d'effroyables détonations ne tardent pas à porter l'épouvante et le découragement dans tous les cœurs; elles complètent cet affreux spectacle, qui rappelle l'Etna en fureur.

Pourquoi demanderait-on à l'homme qui a perdu tout espoir et tout sentiment, à celui qui ne connaît plus son Dieu, que les remords ne viennent plus troubler, à celui qui n'a plus un ami sur la terre, et que tout le monde s'empresse de fuir ; à un criminel que la société rejette, et qui n'a qu'une seule pensée, celle de la liberté, comment lui demanderait-on le concours de son bras pour arrêter les maux de ces hommes qui le relèguent avec une juste rigueur dans les lieux où il n'a pour compagnons que le crime et le désespoir? Pour lui, il n'y a de joie qu'au milieu des désastres; pour lui, un jour d'incendie est un jour où les idées de liberté et de vengeance se glissent dans son cœur.

Mais pour ces malheureux les flammes sont trop lentes à dévorer leur proie ; ils s'aperçoivent qu'elles vont s'éteindre, et que le calme va bientôt reparaître. Le salut des autres sera leur perte ; tout va rentrer dans l'ordre ; les portes de leur affreuse prison vont bientôt se rouvrir; elle deviendra de nouveau leur demeure éternelle, et ils continueront à traîner leurs chaînes.

Le crime se comprend sans se parler. Les forçats se rallient, s'entendent, tous espèrent ranimer

le feu, parce qu'avec lui reviennent le désordre et l'espoir de la délivrance. Le mot d'ordre est donné, et il circule tout bas parmi la bande enchaînée : « Coupons les tuyaux des pompes, se disent-ils ; encore quelques efforts, et nos fers seront brisés. »

Pourtant l'odieuse trame est découverte, le feu est arrêté ; Brest rentre dans le calme. L'espoir abandonne le forçat, qui regagne en frémissant son affreux réduit ; et tandis que la rage étincelle dans ses yeux, il tend ses membres meurtris pour être torturés par de nouveaux crampons (1).

(1) Tous ces détails, empruntés aux habitudes et aux idées des habitants du bagne, sont historiques.

CHAPITRE XIX.



Afin d'aider les quatre jeunes personnes dans leurs pieux et charitables desseins, Mme Debaune se rendit un matin à l'hôpital situé près du Trou-Fanfaron (enceinte où les vaisseaux sont mis en carène), et demanda à parler à la sœur Rosalie, avec qui elle avait eu des rapports, et qui était spécialement chargée des orphelins. La religieuse ne tarda pas à se rendre à l'appel de la veuve.

« Le but de ma visite vous étonnera peut-être, dit la mère d'Henriette en voyant la sœur Rosine entrer avec ce sourire calme que donnent la reli-

gion et une bonne conscience ; vous serez surprise de m'entendre vous parler d'une jeune orpheline que je connais à peine, et qui néanmoins nous intéresse.

— Je n'ai aucun pressentiment de ce que vous voulez me dire, Madame, répliqua la religieuse.

— J'ignore son nom, reprit la veuve ; mais il vous sera facile de reconnaître cette jeune personne quand je l'aurai dépeinte. Si je ne me trompe, elle est à peu près de l'âge de ma fille, ajouta Mme Debaune en montrant Henriette ; ses cheveux sont blonds-cendrés, ses yeux bleus, et son visage porte un air de tristesse qui nous a frappées.

— J'y suis, Madame, s'écria la sœur, et je vois de qui vous voulez parler : c'est d'Anna. Pauvre enfant ! comme toutes celles que nous avons ici, elle n'a ni père ni mère ; seule au monde, elle partage avec ses compagnes le pain de la charité ; de plus, elle est charmante de douceur et de piété. Puis-je vous demander, Madame, ce que vous avez à me communiquer à son sujet ?

— Ma bonne sœur, je vais vous expliquer en peu de mots le but de ma visite.

« Ma fille que voici, ainsi que trois de ses

jeunes compagnes se sont vivement intéressées à la pauvre Anna, que nous voyons souvent à l'église le dimanche, et avec qui ma fille s'entretenait quand elle venait ici, sans la connaître, bien entendu. Le sort de cette enfant, les larmes qu'elle verse lorsqu'elle parle de son père, dont il lui reste un faible souvenir, ont fortement touché les jeunes personnes dont je vous parle, et elles ont résolu de changer sa condition au moyen d'une bourse qu'elles projettent de former avec leurs épargnes. Leur désir serait donc de placer Anna sous la surveillance de leurs mères, dans une bonne pension de l'île, de lui faire donner de l'instruction, et de lui assurer par là un avenir.

— Que puis-je vous dire, Madame, ainsi qu'à ces jeunes personnes, dont je ne saurais trop louer la générosité! Ce que vous vous proposez de faire pour Anna lui offre une perspective qu'elle n'eût jamais pu entrevoir. Je suis convaincue, du reste, d'après les qualités que je lui connais, qu'elle répondra parfaitement à vos soins et à votre générosité.

—Avant d'en venir à la fin que je vous propose, ajouta Mme Debaune, il serait nécessaire qu'Anna fît connaissance avec les jeunes personnes qui

désormais veulent la considérer comme leur amie. Permettriez-vous qu'elle vînt quelquefois passer la journée soit chez moi, soit chez les mères des amies de ma fille?

— Toute opposition de ma part serait inconvenante envers la bienfaitrice de la pauvre Anna.

— Ah! ma bonne sœur, s'écria Henriette, effacez ce mot entre nous, je vous prie; nous voulons, comme vous l'a dit ma bonne mère, qu'Anna soit notre amie. »

Des larmes d'attendrissement roulaient dans les yeux de la religieuse, témoin de tant de générosité, de délicatesse, et elle reprit :

« Je ne saurais trop admirer votre action, Mademoiselle, et surtout la manière dont vous vous y prenez; car nous qui sommes si souvent intermédiaires entre la charité et le malheur, plus d'une fois nous avons à regretter que les bienfaits qui soulagent l'infortune soient amoindris par le manque de délicatesse des bienfaiteurs; et souvent tel don qui profite au corps blesse l'âme profondément. Anna désormais est votre enfant, je n'ai rien à vous refuser; mais elle n'osera jamais paraître chez vous, Madame, avec son grossier vêtement d'orpheline.

— Tout a été prévu, ma sœur, reprit la veuve, et voici un paquet qui contient un habillement complet; il est simple et convenable. Préparez Anna, ma bonne sœur, à ce changement, et demain nous viendrons la chercher pour qu'elle passe la journée avec ses amies, les demoiselles Lorbier et Mlle de Rémur, qui se réuniront chez moi.

— Je ne puis vous laisser quitter l'hôpital, Madame, reprit la religieuse, sans apprendre à la pauvre Anna les grâces que vient de lui faire le bon Dieu par l'entremise de mademoiselle votre fille et de ses compagnes. Elle viendra elle-même vous exprimer sa reconnaissance. » Et la sœur s'éloigna.

« Un moment, s'écria Mme Debaune en retenant la religieuse; jusqu'ici je ne vous ai demandé aucun détail sur la famille d'Anna : quel est le nom de son père? et comment se fait-il que cette pauvre enfant soit restée sans un seul parent, sans un ami pour la recueillir?

— Ses parents ne sont pas de ce pays, Madame; depuis l'âge le plus tendre, Anna avait perdu sa mère, qui était une créole de Bourbon; son père, devenu veuf, habitait Saint-Denis, principale ville de cette île, et il avait sa fille avec

lui. Dans un de ses voyages à l'Ile-de-France, et trouvant ce pays plus à son goût, il se décida à venir l'habiter. Pour réaliser ce projet, il fallut retourner à Bourbon, où se trouvaient ses moyens d'existence, ceux qu'avait laissés sa femme ; et c'est en venant de Bourbon à l'Ile-de-France, lorsqu'il rapportait avec lui tout ce qu'il possédait, que le vaisseau a péri corps et biens.

« Malheureusement le père d'Anna n'avait pas une bonne conduite, et le peu d'estime qu'il inspirait avait éloigné ses amis ; bien qu'il appartînt à une famille honorable, et qu'il eût occupé un rang assez élevé, peu de gens voulaient le connaître et le voir. Pendant les quelques mois qui devaient séparer son arrivée à l'Ile-de-France de son retour, il avait confié sa fille à une négresse libre, ancienne domestique attachée à la mère d'Anna, et qui avait quitté Bourbon depuis la mort de sa maîtresse. Cette pauvre femme, sans aucuns moyens d'existence elle-même, ne pouvant garder l'orpheline plus longtemps, vint un jour toute en pleurs me remettre la petite Anna ; et la pauvre enfant n'a trouvé pour unique asile que la maison des pauvres.

— Voici une circonstance qui pourrait être

ordinaire en Europe, s'écria Mme Debaune, mais qui semble des plus extraordinaires à l'Ile-de-France, où l'hospitalité s'exerce facilement, et où tout le monde se connaît. Comment se fait-il que la pauvre orpheline n'ait pas trouvé une seule famille qui ait offert de la recueillir, un seul cœur qui lui voulût un peu de bien?

— Il est probable, repartit la religieuse, qu'à Bourbon elle eût rencontré quelque ami; car, d'après le rapport de la négresse, il paraît que la famille de sa mère est complétement éteinte, et que celle de son père est en France.

— Je crois me rappeler un naufrage qui eut lieu à peu près à l'époque dont vous parlez, ma sœur, répliqua Mme Debaune; n'est-ce pas un vaisseau qui, au milieu de la nuit, vint échouer sur les gros rochers noirs qui s'élèvent sur les récifs au delà du coin de Mire? Alors même j'étais encore occupée d'un douloureux événement, ajouta la mère de Marie avec tristesse, de celui qui me rendit veuve.

— C'est dans ce naufrage que le père de la pauvre Anna disparut, reprit la religieuse, et dans cette affreuse catastrophe nul ne put se sauver. Le lendemain on retrouva les corps des naufragés que les vagues avaient rejetés sur le rivage, et quelques

boîtes contenant des papiers. Parmi elles il y en eut une petite qui portait le nom du père d'Anna; on la remit à la négresse libre qui s'était chargée de l'enfant, et elle la déposa ici à son tour.

— Quel est le nom du père de l'orpheline? dit la veuve.

— Je ne me le rappelle pas bien, reprit la religieuse; c'était un officier supérieur; il s'appelait Lav.... Lab.... Vraiment, je ne saurais vous le dire; car, confondue avec les autres ici, la pauvre enfant n'est connue que sous son nom de baptême; mais en consultant ses papiers il me sera facile de vous faire connaître celui de son père. »

Après quelques moments d'absence, la religieuse reparut avec un papier qu'elle remit à Mme Debaune.

A peine celle-ci eut-elle parcouru quelques lignes qu'elle s'écria : « Que vois-je!... Eugène-Henri Labarre, colonel du 39e de ligne, veuf de dame Marie Pelletier... C'est lui... c'est lui, à n'en pas douter.

— Labarre! » s'écria Henriette, surprise des exclamations de Mme Debaune.

La religieuse demeurait stupéfaite. « Le connaissiez-vous, Madame? dit-elle.

— Oui, oui, ma sœur, reprit Mme Debaune en continuant de lire, c'est cela... Eugène.... Labarre... Il a été compromis dans une affaire déshonorante, et sa famille, après l'avoir rejeté, n'a plus voulu entendre parler de lui.

— Qui donc? qui donc, ma mère? répétait Henriette, connaîtriez-vous le père d'Anna?

— Oui, ma fille, repartit la veuve avec plus de calme, je le connais, et Anna est notre parente.

— Notre parente! s'écria Henriette.

— Votre parente? reprit la religieuse.

— Labarre... Labarre... redisait Henriette à elle-même, serait-ce possible?...

— Oui, reprit Mme Debaune, le colonel Labarre était frère de M. Labarre de France, le député; sa fortune était immense, et c'est le cousin-germain de mon mari. Comme je viens de vous le dire, son nom eut un triste retentissement dans les tribunaux; il subit une condamnation infamante, et, après avoir été rejeté de sa famille, il ne trouva d'autre moyen de salut que de quitter la France pour Bourbon. On sut qu'il possédait une assez grande fortune, et à son arrivée dans l'île il épousa la fille d'un homme veuf, une demoiselle Pelletier, charmante femme, qui mourut de chagrin par

suite des mauvais traitements du colonel. Mon mari, partageant les sentiments de sa famille à l'égard de son cousin, avait cessé toutes relations avec lui, et j'ignorais qu'il eût laissé un enfant. Mais de grâce, ma sœur, je suis impatiente de connaître et d'embrasser Anna, conduisez-moi vers cette chère enfant, qui devient la mienne.

— O Madame! dit la religieuse émue.

— Ma mère!... ma mère!... s'écria Henriette en pleurs. Chère Anna, tu seras ma sœur.

— Permettez que je prépare Anna à cette heureuse nouvelle, dit la religieuse; sa sensibilité est exquise, et je craindrais une trop vive secousse, si elle apprenait brusquement qu'elle vient de retrouver une famille et qu'elle n'est plus seule sur la terre.

— Votre prudence est fort louable, reprit la veuve; dans l'émotion dont je me sens pénétrée, je ne songeais pas qu'une préparation fût nécessaire pour l'orpheline; l'excès de la joie est à redouter, surtout quand on n'a jamais connu que le malheur. Tenez, gardez ce paquet, faites quitter à Anna ses vêtements d'orpheline, dites-lui qu'elle a retrouvé une mère, une sœur, une amie, une famille, et demain je viens la chercher. »

Le lendemain, la veuve, sa fille, ainsi que les demoiselles Lorbier et de Rémur, se hâtèrent de se rendre à l'hôpital, et Mme Debaune fit avertir de son arrivée la sœur Rosalie.

Peu d'instants après la religieuse parut, accompagnée de la jeune orpheline, qui était vêtue, non plus de sa robe de toile bleue, mais de la robe blanche et du voile de mousseline qu'on lui avait offerts la veille. La sœur Rosalie prit Anna par la main et la présenta à la veuve, en disant : « Mon enfant, remerciez le Ciel, il vous envoie une mère, une sœur, des amies. »

La pauvre enfant, dont le cœur était rempli des plus vives émotions, ne savait comment exprimer son bonheur et sa gratitude. Une timidité naturelle, rendue plus grande encore par ses malheurs et par sa pénible position, comprimait les élans de son cœur, qui la portaient à se jeter dans les bras de Mme Debaune et d'Henriette. Habituellement privée de toute marque de protection et d'intérêt, si ce n'est de la part des bonnes sœurs de charité, Anna n'osait s'abandonner à un mouvement qui, suivant elle, pouvait paraître téméraire.

On voyait alors la pauvre jeune fille rougir

et pâlir, pleurer et sourire tout à la fois ; mais au premier regard bienveillant de Mme Debaune, à la première parole d'affection, sa timidité fut vaincue ; elle se précipita avec effusion aux pieds de la veuve, et s'écria en versant d'abondantes larmes :

« O Madame !... comment vous témoigner ma reconnaissance... Et vous, Mesdemoiselles ?

— Je ne suis plus une étrangère pour vous, chère Anna, mais votre tante, reprit la mère d'Henriette en relevant l'orpheline et en la serrant dans ses bras ; voici votre cousine, vos amies... Venez, mon enfant, venez habiter avec nous ; demain vous ne serez plus seule au monde, vous avez retrouvé votre famille. »

L'orpheline épancha les sentiments qui la pénétraient dans un langage qui, quoique simple, était plein de charmes ; tout en elle, son regard, le son de sa voix, portait l'empreinte de cette sensibilité qui vient d'un cœur naïf et chaleureux. Ensuite elle se retourna vers la sœur Rosalie, et lui dit :

« Vous, ma bonne et chère sœur, qui avez bien voulu me recueillir quand j'étais abandonnée de tous sur la terre, vous qui avez aidé, dirigé mon

enfance, vous qui m'avez appris à aimer Dieu, merci, mille fois merci... Priez Dieu, remerciez-le pour moi, et avant de quitter cet asile, donnez-moi votre bénédiction. »



CHAPITRE XX.

Qui pourra comprendre la douce et constante joie de la jeune orpheline lorsqu'elle eut trouvé une mère, une sœur, toute une famille, et lorsque, de pauvre qu'elle était, elle se vit entourée d'une honnête aisance? Oh! comme Anna remerciait Dieu chaque matin en recevant les soins et les marques d'affection de sa tante et de sa cousine! Que de délicatesse d'une part, et de l'autre quelle vive reconnaissance!

« Comme je suis heureuse de t'avoir auprès de moi, chère Anna! s'écriait Henriette; je suis sé-

parée de mon frère, le Ciel m'avait refusé une sœur, et voilà que j'en trouve une en toi.

— C'est à moi de tenir ce langage, mon amie, reprenait Anna. Pauvre et délaissée sur la terre, sans un parent et sans un ami, si ce n'est la bonne sœur Rosalie, j'avais à tendre la main pour solliciter les secours de la charité, qui seule me donnait la nourriture nécessaire à mon existence et les grossiers vêtements qui me couvraient. O Henriette! tu ne sais pas tout ce que souffre l'orphelin sur la terre, lui qui ne reçoit jamais les caresses d'un père ni d'une mère, jamais un mot d'affection de personne, et tout au plus quelques paroles de protection et de pitié. Oh! comme son cœur se serre, à ce pauvre orphelin, lorsqu'il compare son triste sort à celui de l'enfant entouré de la surveillance et de la tendresse de ses parents, et qui peut, en se jetant à leur cou, leur dire : *Je vous aime!* Comme son cœur, qui reste isolé, souffre au milieu des indifférents! car à peine jettent-ils un regard de compassion sur son infortune. Et maintenant, ô mon amie, maintenant que je ne suis plus seule sur la terre, que j'ai retrouvé dans ta mère et dans toi des parentes tendres, bonnes et aimantes, tu ne sais pas le changement qui

s'est opéré dans mon âme. Une autre vie a succédé à la triste existence que je menais, et dont l'avenir m'apparaissait sous un aspect encore plus sévère. Aujourd'hui mon cœur est rempli, et tout mon désir est de pouvoir me dévouer pour ton bonheur et pour celui de ta mère. Une seule pensée vient assombrir les jours heureux et calmes que je passe maintenant ; c'est la pensée de mes compagnes de l'hôpital : car leur préoccupation exclusive, c'est la perte de leurs parents, et leur unique désir, celui de les retrouver, celui de posséder une famille. »

Une douce sympathie et une sincère amitié unissaient les deux jeunes filles ; bientôt la jeune orpheline se sentit pour Mme Debaune une affection toute filiale, et lorsque Henriette faisait une caresse à sa mère, on voyait Anna de son côté s'approcher de la veuve. En elle tout semblait dire : « Si j'osais, je ferais comme Henriette. » Et Mme Debaune, qui s'apercevait de ce sentiment, lui tendait la main en disant : « Anna, mon enfant, viens aussi m'embrasser. » D'autres fois, les deux jeunes personnes, après avoir donné à leurs études, à leurs talents et aux soins domestiques le temps convenable, passaient quelques heures

de bonheur dans la société de leurs amies Céline, Lise et Marie.

C'est ainsi que s'écoulait la vie de cette famille. Les pauvres orphelines de l'hôpital, compagnes d'Anna, n'étaient pas oubliées; Marie de Rémur et les demoiselles Lorbier voulurent reporter sur l'une d'elles le bien qu'elles devaient faire à Anna; mais comme Mme Debaune et Henriette, avec leur nouvelle charge, ne pouvaient plus contribuer à la bourse, elle fut plus longue à se former.

La veuve du capitaine menait une vie paisible au milieu de sa famille et de ses amis; elle eût été complétement heureuse, si la mort de son mari et l'absence de son fils, qui avaient produit une impression si vive sur son âme, n'eussent répandu sur son existence une teinte mélancolique dont sa conversation portait l'empreinte et qui se reflétait sur ses traits.

Parfois Henriette fixait un regard curieux et inquisiteur sur sa mère; elle croyait entrevoir sur ses paupières une légère rougeur produite par les larmes qu'elle venait de verser aux pieds de son crucifix; et dans un élan de l'amour filial le plus tendre, elle s'approchait d'elle, l'embrassait et lui disait :

« O ma mère aimée! que puis-je faire pour dissiper vos chagrins? Que ne puis-je porter plus de consolations aux peines cuisantes de votre cœur!

— Que dis-tu, mon Henriette? s'écriait la veuve en serrant sa fille dans ses bras, toi devenue mon amie, ma seule consolation sur la terre! que serais-je sans toi, ô ma fille? Mais écoute-moi, ne t'afflige pas et n'essaie pas de cicatriser des plaies incurables; car il en est, mon enfant, pour lesquelles il n'existe point de remède.

— Je le vois, ma mère, vous faites allusion à la mort de mon père, reprenait l'intéressante jeune fille; mais songez que quelques années encore passées sur la terre nous réuniront tous dans le ciel; car le temps, qui nous paraît long ici-bas, est bien court dans l'éternité. Et quant à mon frère, il ne tardera pas à revenir; il y a bientôt deux ans qu'il est entré à l'école de marine; avant peu il s'embarquera comme aspirant et peut-être reviendra-t-il...

— Et peut-être s'éloignera-t-il de moi, répliquait la veuve, et courra-t-il au devant des dangers. Je ne puis espérer une aussi grande faveur du Ciel, que celle de ramener ici mon Henri. En mère raisonnable et sensée, ce n'est pas seulement

sur son absence que je verse des pleurs ; ce n'est pas seulement sur les périls de sa profession, qui expose sa vie aux climats les plus excessifs et les plus opposés, comme à des combats meurtriers et aux chances les plus funestes ; non, mon Henriette ; ce n'est pas cette séparation si douloureuse, cette vie plus chère que ma vie qui excitent mes alarmes ; le sujet de ma plus vive sollicitude, ce sont les dangers qu'il peut courir pour son salut au milieu des exemples dont il est entouré. La jeunesse est faible ; son ignorance et son inexpérience d'un côté, de l'autre sa confiance, peuvent si facilement l'entraîner au mal par de mauvais exemples et de perfides conseils, que je tiens à consolider la foi et les sentiments chrétiens de mon fils, avant de le voir si jeune partir au loin sans la protection d'un oncle, sans un appui contre l'entraînement d'une indigne amitié.

« Rien au monde ne m'est plus cher que mes enfants ; leur bien-être est l'objet de toute ma sollicitude ; mais tout d'abord c'est sur leur salut qu'elle se porte avec le plus de zèle et de vigilance. Je n'ambitionne pour eux ni honneurs, ni dignités, ni richesses ; je demande à Dieu une honnête aisance, une vie calme, tranquille, qui

les mette à l'abri du besoin ; car si l'opulence offre des dangers, la pauvreté aussi expose au mal ceux qui n'ont pas la force de supporter les angoisses du besoin et les humiliations des cœurs orgueilleux et insensibles. Qu'est-ce que les honneurs et les richesses? un vain encens qui s'évapore, un peu d'éclat qui nous quitte ou qu'il nous faut quitter; mais le salut, c'est notre entrée dans un port abrité, sûr et d'éternelle durée. »

Quand Henriette entendait sa mère, elle lui adressait quelques mots de consolation. Mais, se disait-elle ensuite, ce n'est pas moi, malgré toute ma tendresse, qui puis calmer de si justes inquiétudes; c'est Dieu qui peut tout, qui lit dans le cœur désintéressé d'une si tendre mère; c'est lui aussi, je l'espère, qui ramènera mon frère près d'elle.

Alors on voyait la jeune fille essayer doucement de distraire les peines de sa mère, de prévenir ses moindres désirs; tantôt elle cherchait par son travail, un dessin ou une broderie faite à l'écart, à lui ménager une surprise, soit pour sa fête, soit pour le jour de l'an, soit pour quelque autre circonstance; de concert avec Anna, qui n'avait acquis aucun talent, et qui ne pouvait lui offrir qu'un

résultat bien modeste de ses efforts pour lui plaire. Toutes deux devançaient souvent le jour pour achever un petit ouvrage qui pût être offert à la veuve et à la bienfaitrice au moment de son réveil.

Bien-souvent, touchée des attentions et de l'attachement vif et profond de sa fille, Mme Debaune en l'embrassant lui disait : « O mon Henriette!... que tu me consoles, et combien tu adoucis mes chagrins! que ferais-je sans toi sur la terre? » Puis, les yeux pleins de larmes, Henriette s'écriait : « Ne me remerciez de rien, ma mère aimée, ma récompense est bien grande puisque j'ai réussi à vous plaire. »

« Toi qui es instruite, disait la pauvre Anna à sa cousine, toi qui a des talents, et connais mille petits ouvrages d'agréments, tu peux offrir à ta mère des choses faites pour la flatter; mais moi, pauvre orpheline, élevée à l'hôpital, qui n'ai appris qu'à coudre de grosses chemises ou des draps encore plus gros, je ne puis rien offrir à ma tante qui soit digne de lui être présenté.

— Tu juges mal ma mère, mon amie, reprit Henriette; elle appréciera ton intention seule, et non la valeur du cadeau. Eh bien! si tu ressens

de la peine de ne pouvoir lui offrir un ouvrage plus beau que le tien, je veux m'unir à toi pour lui en faire un qui soit plus à ta portée. Tiens, continua Henriette en tenant entre ses mains des rubans roses, bleus, verts, lilas, de toutes couleurs, voici une chose facile à faire et très-jolie; c'est un petit paquet de pelottes en forme de cœur; c'est fort simple et joli.

— Ceci est une condescendance de ta part, disait Anna avec tristesse, si je n'étais pas ici tu offrirais à ta mère quelque chose de mieux.

— Je t'assure que je donnerai ces petites pelottes avec plaisir, chère Anna; mettons-nous donc promptement à l'ouvrage; et puis nous ferons des fleurs en papier dès la veille de sa fête; nous les mettrons dans son oratoire, et elle sera contente de notre attention. »

Alors les deux jeunes filles se levaient de grand matin pour travailler, et, de crainte d'être surprises, elles s'éloignaient sous un berceau de lianes aux fleurs roses, jaunes, lilas et blanches. Après bien des soins pour ne pas se laisser découvrir, toutes deux se glissaïent furtivement dans la chambre de la veuve, écartaient les rideaux de malemolle des Indes qui fermaient l'oratoire, et

posaient dans des vases blancs et or les fleurs artificielles qu'elles avaient préparées à cet effet.

A toutes ces démonstrations de la tendresse de sa fille et de la reconnaissance de l'orpheline, la veuve remerciait Dieu et témoignait aux deux jeunes personnes toute la satisfaction qu'elle en ressentait. « Oui, je suis heureuse mère, disait-elle à Henriette ; ma fille, ton frère et toi vous êtes des modèles de piété filiale : puisse Dieu vous conserver toujours à mon amour. » Puis elle disait à Anna, en lui tendant la main : « J'ai parlé de deux enfants, mais voici que j'en ai trois. »



CHAPITRE XXI.

Quelque temps après les scènes d'intérieur qui viennent d'être décrites, scènes bien simples, mais qui peuvent cependant être appréciées par de certains cœurs, la joie était dans la maison; Mme Debaune, sa fille, Anna et la vieille Marianne, tous se félicitaient, s'embrassaient et rendaient des grâces au Ciel.

« Henri, ô mon fils! répétait la veuve, je vais donc te revoir, te presser sur mon cœur!... Est-ce bien une réalité?... Oui, c'est bien vrai;... j'ose à peine croire à mon bonheur... Henriette,

relis-moi le passage de la lettre de ton frère où il me parle de son retour.

— Ma mère, s'écriait Henriette, ce n'est pas une illusion; remercions Dieu, car Henri revient; voici ce qu'il dit :

« Après quelques sollicitations de la part de « mon oncle Labarre auprès du ministre de la « marine, qu'il voit souvent, mon oncle Frédéric « a obtenu qu'en quittant l'école de la marine je « fusse embarqué sur la frégate *la Victoire*, qui « doit partir sous peu pour l'Ile-de-France, où « elle doit rester trois mois; de plus, j'ai été « nommé aspirant de première classe; et enfin, « par une faveur toute spéciale, mon oncle Fré-« déric passe sur la même frégate que moi. Voilà « donc le plus doux rêve de ma vie réalisé. O ma « mère, ô ma sœur! encore peu de temps à atten-« dre, et je vous reverrai! »

« Vous l'entendez, ma bonne mère, ajouta Henriette, mon frère ne va pas tarder à arriver; vous serez entourée de tous vos enfants, continuait-elle en jetant un regard sur Anna, et nous vous retrouverons plus gaie, plus heureuse. Dans un mois au plus tard nous reverrons Henri, car le

navire marchand venant de Bordeaux, qui nous porte cette lettre, a été retardé par le mauvais temps; d'ailleurs la marche d'une frégate est plus prompte. »

Les lettres du jeune Debaune et de son oncle produisirent un changement subit dans toute la maison. Le visage triste et résigné de la veuve du capitaine devint plus riant; chacun s'occupait de préparer au Port, rue Marengo, et à l'Habitation, les chambres d'Henri et de l'officier, restées désertes depuis si longtemps. On voulut qu'Henri trouvât tout en bon ordre : le jardin de ville fut nettoyé et paré; à l'Habitation, les charmilles de jam-roses, les berceaux de jasmins, et le beau rond de roses-pompon furent taillés; Henriette voulut aussi que son frère, qui avait contribué de loin à la liberté de Marianne et de sa famille, les trouvât installés.

Aidée des conseils de sa mère, elle avait eu le bonheur d'acheter pour la vieille Marianne une jolie petite maison aux Salines, quartier qui fait partie du Camp-des-Noirs, et situé à une petite distance de la mer. Cette demeure simple, et de grandeur suffisante pour loger Marianne avec sa fille et sa petite-fille, était composée de deux

chambres au rez-de-chaussée et d'un grenier; un petit appentis couvert en paille servait aux poules, et un enclos adossé contre la maison, de l'autre côté, renfermait plusieurs porcs à l'engrais; un jardin d'un quart d'arpent entourait la maison. Là, Marianne et sa fille cultivaient des légumes pour leur entretien; des pieds de giraumont et de papengailles grimpaient sur l'appentis en laissant leurs fruits reposer sur la paille qui le couvre; un petit entourage en palissade fermait le jardin. Un grand arbre de bois noir étendait son feuillage devant la maison qu'il abritait contre les ardeurs du soleil, et à la porte s'élevaient de beaux pieds de poincillades aux feuilles délicates, au calice rouge, piqueté de points noirs. La vieille Marianne et sa fille espéraient qu'avec leurs œufs, leurs porcelets, leurs dindons et leurs porcs engraissés, elles se feraient un petit revenu suffisant pour leurs besoins. La pauvre négresse, au comble de la joie, bénissait chaque jour le Ciel de ses bienfaits, et remerciait les enfants charitables et bons qu'elle avait élevés.

Si nous avons vu l'attente d'une lettre de France produire de l'effet sur Mme Debaune et sur sa fille, que ne sera-ce pas quand il s'agira de

revoir leur fils et leur frère? Après Dieu, toutes les idées de la mère et de la fille étaient absorbées dans une seule, celle de l'arrivée d'Henri. Le matin, la veuve s'occupait à faire quelques nouveaux apprêts pour l'arrivée de ce fils bien-aimé; si elle voyait ses amies, Mmes Lorbier et de Rémur, c'était pour parler d'Henri. Les yeux fixés sur la montagne de la Découverte, Henriette et sa mère attendaient en vain un signal; et quand elles voyaient hisser un pavillon au grand mât qui se détache sur le sommet de la montagne, leur cœur palpitait d'émotion; mais, au lieu d'un vaisseau, c'était tantôt une petite goëlette de Bourbon, tantôt un navire de Chine, d'Amérique, ou du cap de Bonne-Espérance.

Dans leur impatience, Mme et Mlle Debaune se rendaient souvent dans une maison voisine et appartenant à un ami, au sommet de laquelle s'élevait un belvédère qui dominait le port. Là, Henriette et sa mère montaient chaque jour, espérant découvrir un petit point noir à l'hòrizon; mais elles redescendaient tristement en disant : « Il n'y a rien. »

Plus d'un mois s'était écoulé depuis la lettre d'Henri, et d'après l'époque du départ de la fré-

gate, les gens sages eux-mêmes et les moins intéressés commençaient à trouver du retard dans l'arrivée ; mais ce retard n'était pas encore assez long pour faire naître l'inquiétude.

La pauvre mère n'osait s'avouer à elle-même les angoisses qui commençaient à surgir dans son âme. Henriette, de son côté, regardait avec Anna plus assidûment que jamais la montagne des signaux, franchissait plus souvent les degrés du belvédère ; et en redescendant la fragile tour, en baissant les stores à jour de la varangue, elle demeurait silencieuse ; ni elle ni sa mère n'osaient se communiquer leurs anxiétés.

Il était environ six heures du soir ; le soleil en baignant son disque dans les eaux laissait un ciel imprégné des couleurs les plus vives. Sur un fond bleu et sans nuage, s'élançaient des gerbes empourprées qui semblaient partir d'un foyer ardent ; l'astre bienfaisant, qui, en quittant l'horizon, paraissait retirer à la nature la chaleur et la vie, laissait après lui une longue trace de lumière.

Mme Debaune, sa fille et Anna rentraient d'une promenade au Champ-de-Mars ; apercevant dans le ciel les signes précurseurs d'un ouragan, elle s'écria avec frayeur :

« Henriette, regarde le ciel;... comme il est rouge !... Cette vue me glace d'épouvante; je ne puis te dissimuler mes inquiétudes : notre Henri doit être près de l'île, et tout annonce du gros temps pour demain.

— En effet, ma mère, reprit Henriette en essayant de dissimuler ses alarmes, le ciel n'est pas pur; mais le vaisseau sur lequel est Henri ne se trouve peut-être pas aussi près de l'île que nous le croyons. Avant tout, du reste, ma mère, im plorons Dieu, et confions-nous en sa bonté.

— Tu as raison, répliquait avec confiance et résignation la veuve du capitaine; adressons-nous à la source de tous les biens : Dieu est notre père, et il aura pitié de ceux de ses enfants qui l'implorent avec humilité.

— Quand même le temps viendrait à changer et l'ouragan à se déchaîner, reprit la jeune fille, j'aurais encore bon espoir; car que peuvent les éléments contre celui qui tient les mondes dans ses mains? Et puis l'étoile des marins, la protectrice des voyageurs, ne veille-t-elle pas sur la barque qui vogue au gré des flots? »

Devenues plus calmes par suite de ces réflexions chrétiennes, Mme et Mlle Debaune se retirèrent

pour chercher le repos ; mais elles ne purent le trouver.

Tout à coup, au milieu de la nuit la plus sombre, la terre sembla être recouverte d'une voûte de plomb, de gros nuages noirs roulèrent avec vitesse dans les cieux, et l'on entendit le vent siffler avec force comme s'il eût menacé d'enfoncer les volets des fenêtres. Bientôt la nature fut bouleversée, les vents tourbillonnaient autour des maisons avec une telle rapidité, qu'ils semblaient souffler à la fois des quatre points cardinaux ; des rafales effroyables, d'épouvantables tourmentes se succédaient, brisant, déracinant les arbres les plus forts, et jetant au loin leurs débris épars ; les planches, les madriers, préparés pour la construction des maisons, étaient enlevés de terre, et volaient dans les airs comme des feuilles de papier. Soudain la terre parut se soulever, la maison éprouva une secousse violente, puis un craquement se fit entendre. La toiture vient d'être enlevée ; les planches de la varangue tombent en morceaux ; à peine peut-on trouver dans la maison un abri contre les torrents qui l'inondent.

Pourtant, au bout de deux heures, la force du vent a cessé, le calme reparut, et permit d'ouvrir

les contrevents. Mais, ô ciel! quel épouvantable aspect présentent la campagne, les jardins, les champs, les bois, hier encore si beaux, si frais, si fleuris : tels que la terre après le déluge, l'eau les a inondés, et un souffle brûlant est venu ensuite dessécher l'herbe, les plantations, les fleurs. Ces tristes débris, produits d'une nature en courroux, jonchaient la terre comme la feuille d'automne couvre le morne des bois.

Mme Debaune et sa fille se hâtèrent de monter au belvédère de leur voisin, et ce fut avec un nouvel effroi qu'elles virent les dégâts du port. Plusieurs vaisseaux dont l'ancre s'était rompue avaient été jetés au loin, et l'on apercevait la poupe de l'un d'eux restée entre deux rochers contre lesquels les lames irritées venaient se briser (1).

« O douleur! s'écria la veuve à la vue d'une aussi affreuse calamité. Mon Dieu! ajouta-t-elle, où est mon fils? Je vous l'ai confié, vous seul pouvez tout... ayez pitié de nous! »

(1) Ces détails d'un ouragan sont exacts et dépouillés de toute exagération.

CHAPITRE XXII.

Transportons-nous pour quelques instants hors de l'île, que nous venons de voir près de succomber sous la fureur des éléments déchaînés, et suivons Henri dans son voyage.

Le jeune aspirant avait quitté la France peu de temps après la lettre que sa mère avait reçue de lui ; c'était à bord de la frégate *la Victoire* qu'on l'avait embarqué, et il prenait sa part dans le service du vaisseau.

Déjà huit jours s'étaient écoulés depuis le départ de Brest du jeune Debaune ; la frégate était en

pleine mer ; ce séjour resserré, auquel s'habituent difficilement les hommes accoutumés à une vie indépendante, n'a rien de pénible pour le marin, qui sait s'y plaire au milieu de ses occupations.

Rien de plus monotone que la marche d'un vaisseau, lorsqu'elle n'est point troublée par une tempête ou entravée par un vent contraire. S'il arrive qu'il soit surpris par un calme plat qui le laisse, ses voiles détendues et battantes entre les mâts, presque immobile au milieu de cette plaine azurée, vaste comme l'infini ; c'est alors qu'on peut admirer à loisir les spectacles de la nature, et en particulier le lever et le coucher du soleil, dont la splendeur est sans égale sous les tropiques ; ou bien la lune, qui s'élève doucement et majestueusement du sein des ondes dans un ciel bleu, émaillé d'étoiles scintillantes, comme une pudique vierge parmi ses jeunes compagnes, et répandant ses lueurs argentées sur cette surface immense et paisible. Puis ce sont des nuées de poissons volants qui s'élancent hors de la mer, pour s'y abattre ensuite et prendre un nouvel essor, ainsi que des enfants qui se livrent à leurs jeux ; ce sont encore des bandes de porcs marins, l'énorme baleine qui ferait échouer un navire s'il osait en approcher,

et lance comme un jet et à une hauteur prodigieuse l'eau qu'elle a longtemps retenue dans ses naseaux pour la faire retomber ensuite avec grâce.

La discipline à bord des vaisseaux de guerre est sévère et scrupuleusement observée ; le capitaine y gouverne en souverain. Il lui est même rigoureusement enjoint de ne se familiariser en aucune façon avec ses officiers, afin de conserver le respect et la considération dus à son autorité. Cette discipline est tellement stricte, qu'on ne voit jamais un capitaine parler à un sous-officier autrement qu'en termes brefs et d'un ton froid et impératif. Seul à sa table, il invite parfois un ou deux officiers du bord ; mais les sous-officiers et les aspirants restent toujours à la table joyeuse de l'entre-pont.

M. Frédéric Debaune, qui avait été admis, par une faveur spéciale, à bord de la frégate, où il n'est pas permis ordinairement de prendre de passagers, était reçu comme un ami à la table du capitaine. Il avait donc peu d'occasions de communiquer avec son neveu, si ce n'est quand son service rapprochait celui-ci de son commandant.

Parmi les aspirants du bord il se trouvait un jeune homme appartenant à une riche famille du

Hâvre, et qui avait été en même temps qu'Henri à l'école de la marine à Brest.

Plus âgé de deux ans, Julien Lombier était un de ces compagnons agréables, complaisants, et qui se font des amis partout ; son humeur douce et joviale, la vivacité de son esprit, une instruction assez étendue, et un goût prononcé pour la lecture, qui lui fournissait les moyens de conter agréablement en amusant ses camarades, lui donnaient sur eux un certain ascendant. Le jeune Lombier avait beaucoup lu, beaucoup trop lu, pourrions-nous dire, car la lecture, qui est une nourriture riche et féconde pour l'âme lorsqu'elle est dirigée par un père sage et éclairé, devient une source intarissable de maux pour une personne jeune qui s'y livre sans règle et sans discernement.

Julien aimait cette occupation avec une telle ardeur, qu'il avait sacrifié la plus grande partie de son argent à s'acheter des livres ; il avait réussi de cette façon à se former une petite bibliothèque. Ses parents, peu religieux et pleins des maximes qui circulent facilement dans le monde, lui avaient donné une éducation entièrement philosophique, et se montraient peu soucieux des lectures de leur

fils. Cette passion irréfléchie pour les livres le porta à rechercher de ces ouvrages qui tournent la religion en ridicule, réfutent avec mauvaise foi et sans preuves les choses les plus saintes, les moins contestables et les plus avérées du christianisme. Julien se livra ainsi sans réserve à cette curiosité qui le poussait à tout connaître, et le choix qu'il fit de ses livres fut mal entendu et dangereux.

Dans un cercle aussi étroit que l'est celui du bord, on peut facilement comprendre l'attrait et le besoin de la lecture pour des jeunes gens dont la vie est monotone et dénuée d'amusements. Cet attrait devenait encore plus vif, lorsqu'on entendait Lombier émettre en présence de ses camarades, pour les divertir, des idées nouvelles et hardies, et affecter une indépendance d'opinions qui était prise par eux pour de la force, de la supériorité d'esprit et d'instruction.

« D'où sais-tu donc tout cela? lui disaient ses compagnons de bord.

— Eh parbleu! leur répondait-il, c'est dans mes livres que je l'ai appris. »

De là s'ensuivit une curiosité qui fut excitée jusque chez les jeunes gens les moins studieux et qui aimaient le moins la lecture, parce que le

mal a toujours plus de charme que le bien. Si par hasard quelques-uns des aspirants, dont le cœur avait encore conservé une teinture de la foi et des vertus dont ils avaient vu les exemples et reçu les leçons chez leurs parents, opposaient leurs croyances et leurs principes religieux aux maximes et aux dogmes impies que répétait Julien, il leur répondait avec ironie :

« Laissez donc, mes amis, tout cela c'est de la graine de niais, comme on dit vulgairement; il n'y a que des esprits faibles qui donnent dans tous ces panneaux. » Puis, il ajoutait des réflexions philosophiques qu'il avait trouvées toutes faites, et qu'il débitait comme de lui avec une assurance imperturbable, en parlant de la superbe raison de l'homme qui ne doit rien croire que lorsqu'il aura tout analysé, c'est-à-dire quand il aura réduit les mystères de la religion et de la nature aux faibles proportions de sa raison.

Ses camarades se rangeaient alors du côté du jeune philosophe, et s'écriaient en secouant la tête d'un air capable : « Il a vraiment raison. »

« Prête-nous tes livres, » disait-on ensuite à Julien; et l'ami complaisant s'empressait de satisfaire la curiosité de ses camarades. Bientôt les vo-

lumes de Lombier eurent une telle vogue à bord, que, non-seulement les aspirants, mais les officiers et tous ceux qui savaient lire s'en nourrirent avec avidité. N'ayant à leur portée aucun ouvrage sensé, n'entendant aucune voix qui vînt démentir des principes erronés et démasquer la mauvaise foi et l'imposture, le peu de religion et de vertu qui restait encore dans le cœur de quelques-uns, fut promptement déraciné, et remplacé par des opinions propres à engendrer le vice et le cynisme. Telle est la force de l'entraînement des mauvais exemples et des lectures dangereuses; autrement la philosophie et l'impiété réussissent-elles mieux que les lois de l'Évangile à assurer le bonheur de l'homme?

Henri, comme les autres, se plaisait dans la société du présomptueux aspirant; sa conversation légère, badine et spirituelle, avait pour lui un grand charme; son tour d'esprit original l'amusait, quoiqu'il continuât à désapprouver la manière dont il s'exprimait au sujet de la religion, et certaines maximes licencieuses qu'il émettait avec assurance.

M. Frédéric Debaune, toujours animé du même dévouement pour son neveu, se mêlait parfois à

toute cette jeunesse du bord, afin de mieux la connaître et d'apprécier à sa juste valeur la société dans laquelle se trouvait Henri.

Dans le commencement et avant de connaître Julien Lombier, M. Debaune loua la gaieté franche, les saillies vives et plaisantes de son esprit, sa bonne humeur continuelle et l'égalité de son caractère, qui en faisaient un camarade aimable. Comme on peut d'ailleurs l'imaginer, Lombier se garda soigneusement d'énoncer en présence de l'officier des principes impies, de tenir des propos libres et anti-chrétiens; mais, avec son esprit droit et observateur, l'oncle d'Henri ne tarda pas à s'apercevoir, malgré les précautions prises par Julien, que ce jeune homme, quoique doué par la nature des dispositions les plus heureuses, avait eu l'esprit et le cœur corrompus par les préceptes dont il avait été nourri chez ses parents, par des lectures et des exemples dangereux.

« Mon ami, dit un jour l'officier à son neveu, tu me trouveras peut-être sévère; car à ton âge on ne peut avoir la pénétration et l'expérience que donne le mien ; pourtant je dois te parler avec franchise d'un camarade dont la société semble te plaire.

— De qui donc, mon oncle ?

— D'un jeune homme, entraînant, j'en conviens, par son esprit et par son caractère ; bon compagnon, doux, complaisant et spirituel; aussi je t'excuse, tout en gémissant de voir le plaisir que tu prends à être avec lui et à l'entendre.

— Je vous avoue, mon oncle, que je trouve Lombier bon garçon et sa société fort agréable ; il est d'un caractère excellent, d'un esprit original, qui nous distrait et nous divertit.

— C'est en cela même que sa société offre du danger, dit M. Debaune.

— Du danger ! s'écria le jeune aspirant avec étonnement.

— N'as-tu pas observé, mon ami, que Lombier a des opinions sceptiques, qu'il ridiculise la religion et que les maximes qu'il débite sont fort relâchées ?

— Cela est vrai, repartit le jeune homme, et plus d'une fois j'ai ressenti de la peine en entendant Lombier s'expliquer ainsi ; car, je l'avoue, dans les commencements j'ai voulu lui riposter quelques mots ; mais il a employé l'ironie pour me répondre, les autres se sont moqués de moi, je me suis tu, et je me tais sans affectation maintenant quand il

entame de certains sujets. Mais comment avez-vous pu faire cette remarque, mon oncle? car, je l'ai observé, Julien est très-réservé en votre présence; quelqu'un vous en a-t-il informé?

— Non, mon ami, répliqua l'oncle; mais la vérité, quelque habileté qu'on mette à la déguiser, se laisse toujours entrevoir par des yeux un peu pénétrants. Oui, j'ai vu avec peine de brillantes dispositions altérées, dénaturées par le cynisme et par la corruption, dans un âge où l'intelligence et la raison viennent d'éclore. Cela te prouve, mon ami, où peut nous conduire une éducation négligée et abandonnée à de funestes influences. Tu ne saurais donc trop redouter les habitudes irréligieuses et les doctrines impies de ton camarade.

— Oh! mon oncle, s'écria le jeune homme, pouvez-vous croire que jamais les principes de Lombier puissent produire quelque effet sur moi? Mes principes et ma foi sont trop solidement établis pour que Lombier puisse les ébranler.

— Pauvre enfant! répliqua l'oncle, tu parles avec la persuasion d'un cœur droit et la présomption de la jeunesse. Quoi! tu commences la vie, tu ne connais pas les dangers qui t'entourent, la faiblesse de l'homme, et tu te crois fort?

— Vous m'effrayez, mon oncle, reprit Henri; et pourtant il me semble qu'avec de la droiture, de la bonne volonté et des intentions pures, on peut résister aux exemples du mal.

— Ne t'abuse pas, Henri, à tout âge l'homme est faible. Malgré la droiture de ses intentions, son amour pour le beau et pour l'honnête, il chancelle et tombe; on voit faillir l'homme mûr comme l'enfant et le jeune homme. Le vieillard lui-même, malgré son expérience, malgré les glaces de l'âge, alors qu'il s'incline vers la tombe et que l'éternité va s'ouvrir pour lui, devient souvent le jouet des passions et de l'intérêt; il se laisse encore entraîner par la flatterie, et offre au monde un spectacle malheureux. Mais de tous les âges la jeunesse est le plus facile à se laisser entraîner; celui où l'âme et l'intelligence prennent possession de la vie avec une ardeur qu'elles ne peuvent diriger. Pour toi tout est nouveauté, tout est séduction. Tu te présentes dans le monde avec ton inexpérience, tu entres désarmé dans la lice, et tu te crois appelé à vaincre? Malgré ton désir de persévérer dans le bien, défie-toi de ta faiblesse, fuis le contact du mal et ses irrémédiables atteintes.

— Pourtant, mon oncle, avec une résolution

bien ferme, l'horreur qu'inspirent l'impiété et le vice, on n'imite pas les mauvais exemples, et les discours qu'on entend malgré soi ne changent rien à des opinions fermement établies.

— Tout en voulant résister au mal, dit l'oncle, peu à peu et sans s'en apercevoir on s'abandonne sur cette pente; telle résolution salutaire qui aujourd'hui aura été battue en brèche, demain fera place à une opinion fausse, et alors qu'on aura déjà un pied dans l'abîme, on se croira encore dans le juste et dans le vrai.

— Comment donc tourner le dos et fermer l'oreille à un camarade que je vois à chaque heure du jour, mon oncle?

— La chose est difficile, mon ami, j'en conviens; mais elle n'est pas impossible. Renonce à écouter les conversations licencieuses et anti-chrétiennes de Julien. Ne t'établis pas en censeur de tes camarades, ce serait un rôle ridicule à ton âge; mais arme-toi de force et de courage pour déclarer avec douceur et avec fermeté ta manière de voir et de penser. Arme-toi de cette indépendance noble et hardie qui est le fait du chrétien. Ne blâme personne, et ne te regarde pas comme solidaire avec les autres; discute moins encore,

mais garde-toi de te montrer timide pour bien penser et te bien conduire. Promets-moi, mon ami, d'observer tout ce que je viens de te dire, et de ne demander ni accepter aucun des livres de Lombier. Je connais ta droiture, Henri, et je sais que, plutôt que de me faire une promesse hypocrite, tu me la refuserais ouvertement.

— Je vous le promets, mon oncle, » répondit le jeune aspirant avec fermeté.

Et Henri tint sa promesse.



CHAPITRE XXIII.

La frégate *la Victoire*, après avoir traversé le golfe de Biscaye, en s'éloignant au large dans l'Océan Atlantique et en côtoyant les îles de Madère et du Cap-Vert, se trouva enfin sous la ligne. Un calme plat était survenu depuis une dizaine de jours, et le navire, malgré ses voiles déployées, mais battant contre les mâts, restait immobile. Une chaleur insupportable se faisait sentir, et le corps fatigué demandait en vain à l'atmosphère brûlante un souffle pour le rafraîchir.

Pendant ce temps, où tout travail était suspendu et remplacé par un désœuvrement complet,

les matelots se livrèrent à un amusement qui, n'ayant pas le mérite de la nouveauté, puisqu'il se reproduit presque à chaque voyage en traversant l'équateur, pourrait toutefois être l'occasion d'un mécontentement grave parmi l'équipage si l'on essayait de le défendre.

Ce jour-là, c'est-à-dire le jour où, d'après les observations, l'on sut que le courant avait entraîné le vaisseau sous l'équateur, vulgairement appelé la ligne, une pleine liberté fut accordée à l'équipage, avec la permission de se livrer à une familiarité qui n'existait pas la veille et qui devait s'arrêter le lendemain. Il lui fut de plus loisible de quitter le gaillard d'avant et de venir jusque sur l'avant-pont pour y représenter une scène bouffonne.

Mêlant le profane et la mythologie avec le christianisme, cette farce consiste à donner le baptême à toute personne du bord qui n'a pas encore franchi la limite de l'équateur. Alors un des matelots, sous le nom du bonhomme *la Ligne*, déguisé en Neptune, armé de son trident, accompagné de toute sa suite couverte de coquillages et revêtue de peaux de monstres marins, suivi de quelques autres divinités du paganisme, et don-

nant le bras à sa royale épouse Amphitrite, vient présenter une longue-vue afin d'y découvrir la ligne, qu'il annonce être tracée dans le ciel. Alors gare au malheureux qui accepte cette politesse! à chaque fois qu'il paraît, d'énormes baquets d'eau l'arrosent et lui prodiguent plus d'un baptême. Sous les chaleurs brûlantes de l'équateur, lorsque les rayons du soleil, tombant perpendiculairement, répandent une langueur pénible dans tous les membres, un bain d'eau fraîche peut, il est vrai, avoir moins d'inconvénients que dans d'autres climats.

Henri et ses camarades, en véritables enfants qu'ils étaient, trouvèrent ce jour un des plus amusants de leur vie; les seaux d'eau dont ils se sentaient tout à coup arrosés causaient parmi eux de vifs accès de gaieté; ils cherchaient à prendre leur revanche; et tout le monde, aspirants, sous-officiers et matelots, regretta d'en voir la fin.

Enfin, après le calme survint une légère brise qui poussa la frégate dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Bientôt le navire se trouva en dehors des tropiques, par le 39e degré de latitude méridionale, à la hauteur duquel il devait doubler la pointe du Cap. Le courant, qui est dans cet

endroit d'une force dangereuse, entraîna *la Victoire* en vue des côtes d'Afrique, et assez près pour distinguer les feux qui la sillonnent parfois, lorsque les nègres brûlent les hautes herbes desséchées des savanes et des montagnes.

Le navire filait déjà sept nœuds à l'heure. La mer, peu de jours auparavant calme comme une glace, commençait à se soulever ; de petites lames venaient se briser l'une contre l'autre en laissant des traces d'écume blanchâtre, et les oiseaux de mer volaient autour des mâts.

Henri, qui observait leurs mouvements, s'écria · « En voici un qui se perche sur le mât de misaine ! »

A cette vue, les aspirants, chez qui dominait encore un reste des goûts de l'enfance, voulurent s'en saisir.

« Je vais grimper l'échelle de corde, et le prendre, dit l'un.

— Non, disait l'autre, tirons au sort.

— Ce sera pour moi, s'écriait encore un autre en s'avançant.

— Il m'appartient de droit, dit enfin Henri ; c'est moi qui l'ai vu le premier. »

Le premier allait riposter, quand Julien prit la

parole, et dit en exerçant son ascendant habituel : « Messieurs, tandis que vous passez votre temps à vous disputer, l'oiseau n'attendra pas, et s'envolera; pour moi, je vous le laisse; mais, en bonne justice, c'est à Debaune qu'il revient. »

Avec le contentement et l'ardeur de son âge, Henri, joyeux et souriant de bonheur à ses camarades, grimpa l'échelle de corde, et ne tarda pas à arriver au haut du mât de misaine. Heureux, il saisit son oiseau, le tient d'une main, et descend en songeant plutôt à sa proie qu'à lui-même. Mais, ô ciel! le pied lui manque; il ne tient la corde que d'une main, il se soutient à peine. Il reprend son équilibre; mais un fort roulis donne une secousse au vaisseau, le fait chanceler de nouveau; il lâche l'oiseau, qui retrouve sa liberté et s'envole, tandis qu'Henri tombe dans la mer, et disparaît sous les flots.

Pauvre mère! l'océan, l'espace vous séparent; mais votre cœur maternel n'a-t-il pas frissonné lorsque votre fils, cet enfant si tendrement aimé, si impatiemment attendu, devint le jouet des vagues, qui le poussent en tous sens, tantôt à la cime des flots et tantôt dans l'abîme!

A la vue d'un événement si affreux, l'épou-

vante est à bord, et qu'on juge de la douleur du malheureux oncle! « Dieu tout-puissant! s'écrie l'officier en ôtant ses vêtements pour se jeter à la nage, épargnez cet enfant! »

Mais le capitaine l'arrête, et s'écrie : « Qu'on mette le grand canot à la mer, et le vaisseau en panne. » Lui-même descend, saute dans le canot; M. Debaune et deux officiers le suivent, et l'on rame vers le malheureux Henri. Le vaisseau filait, malgré la promptitude des manœuvres, toujours en s'éloignant d'Henri, qu'on voyait se débattre contre les vagues. Il essayait de nager, mais la lame le repoussait; ses vêtements se remplissant d'eau lui ôtaient sa liberté de mouvements. Sentant enfin ses forces s'épuiser, voyant approcher la mort, il donna une pensée de regret à sa sœur, à sa mère, qu'il ne reverrait plus; et, dans un élan de son âme vers le Ciel, il demanda pardon à Dieu de toutes les fautes de sa vie, implora sa miséricorde et la protection de la sainte Vierge.

Au même instant, le bateau approchait. Bientôt il est près d'Henri, l'espoir se ranime dans tous les cœurs.... mais, hélas! il s'enfonce et disparaît....

« Tout est perdu! » s'écrie Frédéric Debaune en se livrant au plus affreux désespoir.

— Non ! non ! s'écrie le capitaine en plongeant ses deux bras dans l'eau, je tiens son pied ; mais la force me manque, il m'échappe ; donnez-moi de l'aide. »

Tout le monde se porte sur un côté du canot, au risque de le faire chavirer ; rien encore ne garantit le salut de l'infortuné jeune homme.

« Il sera trop tard ! s'écrie Frédéric Debaune dans sa douleur. Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! un seul de vos regards suffit pour nous le rendre… Que dirai-je à sa mère ? »

Enfin on a réussi à le retirer des flots ; il est dans le bateau, mais défiguré, immobile ; il ne donne aucun signe de vie.

« Cher enfant !… » disait son oncle en lui frottant les mains et en considérant son œil éteint, sa prunelle fixe, sa bouche ouverte, tandis que le capitaine et les officiers ramaient vers le navire…

« Respire-t-il encore ? » demandait M. Debaune en tâtant son pouls, en mettant sa main sur son cœur pour essayer d'en sentir les battements.

Mais le visage consterné du capitaine et des officiers, le silence qu'ils gardaient, était la plus affreuse des réponses.

« Tout est fini !… » dit Frédéric Debaune en

laissant sa tête retomber sur ses épaules; et tandis qu'il demeurait absorbé dans la plus profonde douleur, chacun se lamentait sur la perte d'un jeune homme de si grande espérance.

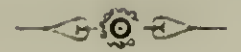
M. Debaune, qui tenait une main appuyée sur le cœur de son neveu, et l'oreille appliquée contre sa bouche, crut entendre un léger souffle de respiration, et s'écria d'une voix subitement ranimée : « Il respire!... il respire!... Oh! mon enfant!... mon Henri!... Mon Dieu!... mon Dieu!... je vous remercie... »

Le capitaine pensa que c'était une illusion de M. Debaune; mais il se garda de le décourager.

Le canot ne tarda pas à regagner le bord; on prodigua au jeune aspirant les soins usités en pareil cas, et un cri général de surprise et de joie annonça son retour à la vie.

Après plusieurs jours de traitement, Henri était pleinement revenu à la santé, et sa première pensée fut de se jeter à genoux pour remercier Dieu de l'avoir exaucé et d'avoir eu pitié de sa mère.

CHAPITRE XXIV.



Pendant quelques heures la consternation avait été générale à bord ; Henri ayant recouvré ses sens, le calme et la joie y reparurent, et la frégate continua paisiblement sa route.

Toutefois la brise du sud-est, dangereuse dans le voisinage du Cap, s'éleva et commença à souffler avec force. En marin prudent, le capitaine faisait diminuer les voiles et gagner le large, quand tout à coup l'officier de quart aperçut un point noir à l'horizon : c'était le signe précurseur d'un orage.

Un coup de sifflet appela les matelots et les

réunit sur le pont, et l'officier donna ordre de carguer les voiles.

Bientôt des bourrasques, accompagnées d'une pluie serrée et battante, font pressentir un de ces coups de vent assez communs dans ces parages, où la mer, refoulée par la pointe méridionale de l'Afrique, forme un ressac très-dangereux pour les navires.

Le capitaine prend le commandement, et, à l'aide du porte-voix, réussit à se faire entendre. L'ordre de virer à tribord est donné, et les matelots attentifs et diligents tirent sur les cordages en unissant leur chant monotone au bruit du vent et du tonnerre.

Le vent augmente, il souffle avec une nouvelle violence; les matelots eux-mêmes peuvent à peine tenir pied. On entend les vagues battre avec fracas contre le navire. Le roulis et le tangage, qui se succèdent sans intervalle, brisent et renversent tout sur le pont. Les mâts de beaupré, de perroquet, de misaine, le grand hunier ont perdu leurs voiles; les vergues sont abaissées, et le vaisseau reste en panne jusqu'au retour du calme.

Loin de s'apaiser, l'ouragan redouble de fureur; les vagues passent par-dessus le pont, et entraî-

nent tout avec elles ; les matelots ne résistent qu'en se cramponnant aux cordages ; les éclairs brillent, le ciel s'ouvre, le tonnerre gronde, tombe à bord et renverse la boussole ; au même moment un affreux craquement se fait entendre. Le navire va-t-il se fendre?.... le feu est-il à bord?.... Tout à coup une masse énorme tombe avec fracas sur le pont : c'est le grand mât qui est cassé.

Enfin, après trois jours de lutte, d'épreuves et de dangers, le capitaine peut réparer ses avaries, et un nouveau mât de hune remit *la Victoire* en état de continuer sa marche.

Tout avait repris sur la frégate son aspect habituel ; le capitaine, tantôt dans sa chambre, tantôt sur le pont, observait le temps, suivait les manœuvres, s'occupait des distances, prenait les hauteurs, se faisait rendre compte de tout, et donnait ses ordres.

Les officiers et les aspirants, tout en se conformant à la discipline, se laissaient aller entre eux aux mouvements d'une franche gaieté, tandis qu'on entendait sur le gaillard d'avant le matelot chanter à tue-tête des airs au joyeux refrain, et presque toujours adressés à la patrie, ou bien

quelques cantiques à Notre-Dame de miséricorde, la protectrice des marins.

Plus d'un habitant de cette résidence uniforme et restreinte se plaît à s'appuyer parfois contre le navire et à considérer les vagues écumantes et verdâtres qui s'élèvent sur la mer, ou bien le sillage que trace le vaisseau, ou encore les monstres marins qui suivent sa trace.

Le requin est un de ceux qu'on voit le plus fréquemment dans l'Océan Indien, où se trouvait alors la frégate *la Victoire*, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. C'est un animal de huit à dix pieds de longueur avec une grosseur proportionnée, qu'on voit toujours accompagné de deux charmants petits poissons de la longueur du doigt, appelés pilotes; en effet, ils semblent n'avoir d'autre but que celui de guider leur compagnon, et se tiennent sans cesse à la hauteur de ses yeux pour l'avertir quand il se rencontre une proie à saisir.

Un jour que la mer était assez calme, les matelots, ayant aperçu un énorme requin à la suite du bâtiment, demandèrent au capitaine et en obtinrent la permission de le pêcher. Un hameçon d'une énorme dimension et d'une force suffisante

pour soutenir un poids de cinq cents livres, fut préparé; le perfide appât fut jeté en mer, et l'on vit les deux petits poissons pilotes conduire le monstre vers l'énorme morceau de viande salée.

En l'apercevant, le requin se tourna avec lenteur sur le dos pour le saisir, montra le dessous blanchâtre de son corps, ouvrit une énorme mâchoire garnie de trois rangées de dents et assez large pour engloutir un enfant tout entier, et avala l'appât.

Il fallut un certain déploiement de force pour hisser à bord le terrible animal. Amené sur le pont, il se débattait avec une telle vigueur, que ses coups de queue ébranlaient la frégate.

La lutte désespérée de cet animal présentait quelques dangers dans le cas où il parviendrait à se dégager de l'hameçon. Un matelot se hâta donc de lui enfoncer son sabre dans les flancs; mais ce premier coup ne servit qu'à le rendre plus furieux, et il n'expira qu'après des coups répétés.

L'équipage se félicitait non-seulement de la prise qu'il venait de faire, parce qu'elle lui avait procuré quelques instants de plaisir, mais encore en songeant qu'il allait se régaler avec de la chair fraîche, quoique la chair de cet animal exhale une

odeur infecte, quoiqu'elle soit coriace et d'un goût désagréable. Cependant les matelots, peu difficiles et habitués à du biscuit et à des salaisons, se promettaient d'en faire un bon repas.

Après avoir dépouillé, coupé, partagé leur proie et s'en être repus, les matelots en gardèrent la mâchoire pour leur servir d'amusement. Cette mâchoire, suspendue sur le gaillard d'avant, attirait leurs regards; ils la voyaient continuellement s'ouvrir et se refermer par un mouvement musculaire, et découvrir sa triple rangée de dents.

Peu habitué aux distractions, l'équipage trouvait donc matière à divertissement dans cette mâchoire réduite à sa charpente osseuse, et dans son humeur joviale et burlesque il se plaisait à lui adresser des apostrophes, qui étaient suivies de rires bruyants.

« Eh! que fais-tu, mon drôle? dit Thomas l'un des matelots, en interpellant la mâchoire dans son langage dépourvu d'élégance. Pourquoi remues-tu ta gueule? est-ce que tu crois nous effrayer, quand les boulets ne nous font pas peur? ou ben est-ce que tu nous montres tes trois rangées de dents parce que tu as faim et que tu veux nous avaler?... Ah!... ah!... mon gaillard, y a plus

moyen à présent... tu n'es plus dans la mer. »

A ces plaisanteries peu raffinées de Thomas, tout l'équipage pouffait de rire.

Encouragé par l'effet qu'il produisait, Thomas voulut continuer, et s'écria de nouveau :

« Ah ben ! est-ce que tu m'as répondu ?

— Oui, oui, dit un autre matelot ; il a répondu, il a dit qu'il avait faim.

— Toi qui parles, répondit Thomas, donne-lui ta tête à croquer.

—Et si je la lui donne, où est-ce qu'il la mettra?

— Ah ! ah ! mon gaillard, tu n'as plus de ventre pour la mettre, sa tête, » dit un autre.

Et tout l'équipage d'éclater, à ces mots, d'un nouveau rire bruyant et prolongé.

« Allons, je vas régler tout ça, moi ; tu demandes à manger, est-ce pas ? reprit Thomas ; tiens, v'là mon bras ; si tu le coupes, ça ne sera pas comme ma tête... Mais nous verrons ben que tu n'es qu'un infirme ; tu fais semblant de montrer les dents ; va, je n'ai pas peur de toi, tu es crevé et tu ne peux plus mordre personne. »

A ces mots, Thomas enfonce son bras dans la mâchoire du monstre alors que le mouvement convulsif qu'elle faisait sans cesse venait de l'ouvrir;

elle se referma aussitôt, et Thomas sentit la triple rangée de dents du requin qui s'enfonçait dans ses chairs; il se mit à crier : « Aie! aie! »

Et l'équipage de rire de toutes ses forces en voyant Thomas mordu par la mâchoire qu'il avait narguée.

« Tiens, qu'est-ce qu'il a, celui-là, à crier? disait l'un.

— Morbleu! venez donc, disait Thomas, cette diable de mâchoire me tient; mon bras saigne.

— Bah! bah! tu veux nous attraper, reprenaient les matelots. V'là-t-il pas que tu veux t'amuser de nous aussi comme de la mâchoire? »

Enfin, avec bien de la peine, Thomas parvint à retirer son bras, dans lequel restaient enfoncées quelques-unes des dents de derrière de la mâchoire, et le matelot montra son bras ensanglanté, au grand étonnement de l'équipage, dont les rires cessèrent aussitôt (1).

(1) Ce fait est vrai.

CHAPITRE XXV.

Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et retrouvé le beau temps, la frégate *la Victoire* resta huit jours sans avancer, sa marche étant arrêtée par les vents contraires. Enfin un changement favorable se déclara, et le capitaine annonçait que dans une semaine on serait à l'Ile-de-France, quand tout à coup on entendit la vigie postée dans les hunes crier : « Une voile ! une voile ! » Ces mots furent répétés de bouche en bouche, et en un instant tout le monde fut sur le pont.

« Quelle est la couleur du pavillon? dit le capitaine à la vigie, avec son porte-voix.

— Je vois le pavillon flotter, répondit-elle ; mais je ne puis en distinguer la couleur. »

On était en temps de guerre, et la prudence exigeait qu'on se tînt prêt au combat si le bâtiment en vue était ennemi. Le capitaine fit à son bord tous les préparatifs nécessaires; car dans ces parages il était alors aussi commun qu'à présent de rencontrer des vaisseaux anglais qui suivaient leur route pour l'Inde et pour la Chine. En un clin d'œil les canons furent chargés, chacun prit son poste, et on attendait pour agir le moment où la couleur du pavillon pourrait être reconnue.

Prenant de nouveau son porte-voix, le capitaine demanda à la vigie :

« Ne distingue-t-on pas encore la couleur du pavillon?

— Pas encore, répond la vigie.

— Le navire a-t-il l'air d'un ennemi ?

— Je ne crois pas, c'est un trois-mâts; dans tous les cas, ce n'est pas un bâtiment de guerre, il est trop gros et trop lourd pour une frégate. Je crois plutôt que c'est un vaisseau corsaire.

— A la bonne heure, reprit tout bas le capi-

taine, celui-là m'inquiète peu, nous en viendrons promptement à bout. »

Au bout de deux heures seulement on put distinguer la couleur du pavillon; c'était un hollandais.

La frégate et le hollandais furent bientôt près l'un de l'autre, et tout en se tenant assez éloignés pour éviter l'abordage, à l'aide du porte-voix on se parla d'un bord à l'autre, et l'on sut que le hollandais venait de Batavia et retournait en Europe, chargé de marchandises. Après s'être donné mutuellement quelques nouvelles des pays d'où l'on venait, chacun reprit sa route.

A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe, et l'on put se convaincre de la vérité de ce dicton dans la circonstance présente. Les mauvais temps qu'avait rencontrés la frégate dans les parages du Cap, et les vents contraires, lui firent subir un grand retard dans son arrivée à l'Ile-de-France; et cependant ces retards furent la cause de son salut; car *la Victoire* se fût trouvée près de l'île au moment de l'affreux ouragan, et immanquablement le navire eût péri corps et biens.

C'est ici qu'on pourrait se dire : Ne murmurons jamais contre la Providence quoi qu'il arrive, et acceptons tout de sa main en la bénissant; car

c'est souvent lorsque nous la croyons le plus sévère à notre égard, qu'elle agit avec une bonté toute paternelle, et qu'elle nous prouve que ce que nous appelions un mal nous était au contraire envoyé comme un bien.»

On était au terme du voyage, et chacun à bord s'attendait à voir la terre au bout d'un ou deux jours. La vigie était plus attentive que jamais, car les approches de l'île sont dangereux, quand le lendemain, à l'aube du jour, on l'entendit crier : « Terre! terre!

A ce son si doux pour le cœur du jeune créole, il se hâta, ainsi que son oncle, de monter sur le pont pour chercher à découvrir cette terre qui lui avait laissé de si tendres souvenirs. Mais rien n'était encore visible, excepté pour la vigie postée dans la hune sur le haut du grand mât.

Quelques heures après on commença à apercevoir dans le lointain un nuage immobile qui semblait border l'horizon. Bientôt ce nuage prit des formes; l'on put distinguer des points dominants, une couleur nuancée de différents tons, et enfin, avec la lunette d'approche, les hautes montagnes de l'île, l'éternelle verdure qui la couvre; car quinze jours après l'affreux ouragan dont nous

avons parlé, les arbres et les plantes avaient repris leur feuillage, et l'herbe des savanes commençait à renaître plus verte et plus fraîche que jamais.

A la vue de cette terre chérie, où Henri avait reçu le jour et passé son enfance, où étaient nées ses premières impressions, qui renfermait ses plus chères affections, il sentit son cœur palpiter de joie et se jeta dans les bras de son oncle en s'écriant : « Je vais donc revoir ma mère, ma sœur, mon pays ! »

L'océan était calme, le ciel pur et serein; pas un nuage n'interceptait les rayons du soleil, qui, en répandant sa bienfaisante chaleur, dorait de ses reflets l'azur des flots, les hauts pitons de l'île, la campagne et les plaines.

La brise fraîche et légère poussait doucement la frégate, qui ne tarda pas à se trouver devant le port de Mahébourg, situé du côté de l'est. Quoiqu'en dehors des récifs dont toute l'île est bordée, on était assez près pour distinguer l'anse qui forme le port, et les hauts pics, tantôt enveloppés d'une vapeur épaisse et tantôt détachés sur un ciel pur, qui s'élancent dans les nues comme de grandes flèches brunes. Bientôt on put voir les maisons, les fortifications, les casernes de Mahébourg ; admirer

la végétation qui couvre l'île toute l'année, les champs de riz, de manioc, de maïs, de cannes à sucre, qui se distinguent les uns des autres par différentes nuances de vert; les forêts séculaires où la hache n'a jamais passé, les gros rochers noirs qui forment des clairières sur les montagnes boisées; et enfin le sable blanc et fin de la plage.

La frégate, en continuant sa route, côtoya l'île de la Passe, rendue célèbre par les combats qui s'y livrèrent entre deux grandes nations, lorsque chaque marin devint un héros; elle passa au milieu du canal de l'île d'Ambe, située à un quart de lieue en mer, laissa à droite et à gauche plusieurs îlots inhabités, jetés çà et là au milieu des vagues, dont les uns présentent une plate-forme verte et fleurie, les autres une colline boisée, d'autres encore des cônes droits, contre lesquels les lames viennent se briser avec fracas. Après avoir passé le barachin de Flaque, la baie aux Tombeaux, la frégate détourna le coin de Mire, énorme rocher qui s'élève dans la mer à une hauteur prodigieuse et présente une façade plate et perpendiculaire. On ne tarda pas à se trouver devant l'île aux Tombeaux, d'où l'on découvrait le port et la ville.

Au coucher du soleil la frégate mouilla au Pa-

villon, ne pouvant aller plus loin, jusqu'à ce qu'elle eut reçu la visite de la Santé, qui vient s'assurer s'il ne règne point d'épidémie à bord. Ces formalités indispensables prirent du temps, et, au grand regret du jeune aspirant, le navire ne put lever l'ancre que le lendemain matin.

Jamais nuit ne fut plus agitée pour Henri que celle où il se vit si près de sa mère et de sa sœur, sans pouvoir les rejoindre et les embrasser. Pendant ces longues heures le sommeil abandonna constamment ses paupières ; il attendait le jour avec impatience, et quand, du fond de son hamac, il l'aperçut qui commençait à poindre, il se leva, prit ses vêtements et monta sur le pont, où il trouva son oncle.

Le soleil allait apparaître à l'horizon, une faible lueur se répandait dans le ciel, l'aurore annonçait la présence de l'astre bienfaisant, qu'on vit s'élever à la surface de l'Océan, tel qu'un roi qui s'avance d'un pas lent et majestueux au milieu de ses domaines.

L'ancre fut alors levée, et la frégate passa entre l'île fortifiée des Tonneliers, que la chaussée des Tonneliers joint d'une terre à l'autre, et les plages belles et unies des Salines, pardelà les-

quelles s'élèvent, entre la ville et le cimetière, une forêt de cocotiers et des allées interminables de filaos, dont les hautes cimes et les branches flexibles et légères semblent gémir lorsque le vent passe au travers. Deux heures après, *la Victoire* mouilla dans le magnifique et vaste port au fond duquel on voit s'étendre la ville du Port-Louis, couronnée de hautes montagnes.

CHAPITRE XXVI.

O vous qui lisez ces lignes, et qui n'avez jamais connu les angoisses de l'absence, peut-être ne saurez-vous pas comprendre l'enivrement du retour, lorsque l'on contemple en réalité l'image chérie qu'on avait sans cesse présente à la pensée!

Henri, sa mère et sa sœur étaient enfin dans les bras des uns des autres; tous riaient, pleuraient et ne savaient comment exprimer leur bonheur. Avec un sentiment que nul autre que le cœur d'une mère ne peut concevoir, Mme Debaune considérait son fils d'un œil qui exprimait un

bonheur indicible, et Henriette ne se lassait pas d'admirer son frère, qu'elle se rappelait si petit, si chétif, aujourd'hui grand et fort, et portant avec aisance l'uniforme de marin.

Marianne, la bonne négresse, de son côté, en apprenant l'arrivée de l'enfant jadis bercé par elle et qu'elle n'espérait plus revoir, avait quitté sa petite maison des Salines, et était venue au Port pour voir, embrasser et remercier celui qu'elle appelait son enfant.

Les premiers moments de l'arrivée furent passés en famille et dans les épanchements du cœur. Mme Debaune et ses enfants ne se lassaient pas de parler de leur bonheur mutuel; la veuve ne savait comment exprimer à son beau-frère sa reconnaissence pour tout son dévouement; et Anna, simple spectatrice de tant de bonheur, elle orpheline et pauvre, se tenait tristement à l'écart. En considérant d'un œil humide le bonheur de cette famille, elle se disait à elle-même :

« O ma tante!.... ma cousine!.... vous, mes bienfaitrices!... ne croyez pas que j'aie l'âme assez basse pour remplacer la reconnaissance par un vil sentiment de jalousie... Non, oh! non... je ne m'afflige pas de votre bonheur; mais je m'afflige

de moi-même et de mon triste sort, quoique, grâce à vous, il soit devenu bien plus supportable! Oh! que l'orpheline est à plaindre sur la terre!... Mon Dieu, je sens que vous seul êtes mon père ; tous ici sont bienveillants pour moi ; mais aucun d'eux ne peut me témoigner qu'un attachement secondaire... Moins heureuse que ma cousine, je n'ai jamais connu les caresses de mes parents ; je ne me rappelle ni la voix de ma mère ni les traits de mon père, et je n'ai jamais pu leur adresser ces noms si doux qui doivent faire tressaillir le cœur d'un enfant. »

Avec le tact et la délicatesse qui distinguaient son caractère, Henriette s'aperçut du silence mélancolique d'Anna, et, devinant sa pensée, elle dit à son frère en s'approchant d'elle :

« Mes lettres, Henri, et celles de ma mère t'ont déjà appris que nous avions découvert une bonne et chère cousine, ajouta-t-elle en prenant la main de l'orpheline ; elle est restée bien longtemps cachée pour nous et pour sa famille, mais le bon Dieu nous l'a fait trouver : je sais que tu l'aimeras comme nous l'aimons, en amis et en parents.

— En frère, repartit Henri en embrassant sa cousine et en lui prenant affectueusement la main.

— C'est comme cela que je désire que vous aimiez Anna, mes enfants, et je sais que votre cœur vous y porte, car en elle j'ai retrouvé une seconde fille et une troisième enfant.

— Vos lettres, ma mère, reprit Henri, m'avaient déjà appris à connaître ma cousine ; ainsi, elle n'est pas pour moi une étrangère, et il ne me semble pas la voir pour la première fois. »

La pauvre orpheline, touchée de tant de marques de bonté et d'affection, ne put répondre que par des larmes.

M. Frédéric Debaune s'était absenté pendant quelques instants pour des affaires qu'il avait à bord ; il rentra au milieu de cette scène attendrissante. A son tour, il embrassa Anna, et dit en lui serrant la main : « Mon enfant, nous sommes heureux de vous avoir avec nous, et vous serez heureuse, je l'espère, d'être parmi nous ; j'ai parlé de vous à mon cousin Labarre, frère de votre père ; il doit vous envoyer un gage de son affection. »

Que de choses n'ont pas à se communiquer les cœurs qui s'aiment quand ils ont été longtemps séparés ! Les souvenirs du passé, les heureux jours de l'enfance, les moments déchirants de la séparation, les regrets, les tristesses, les anxiétés de

l'absence, tout fut repassé. Henriette eut peu à s'étendre sur les événements qui s'étaient passés dans l'île; elle donna des détails sur l'achat de la maison de la vieille Marianne, en fit la description, celle du jardin, parla du bonheur et de la reconnaissance de la négresse, revint sur la solennité de sa première communion, sur le curé des Pamplemousses, et n'oublia pas de lui dire quelques mots de Lise, de Céline, et de lui faire connaître son intéressante et nouvelle amie, Marie de Rémur. A son tour, le jeune aspirant parla de la famille Labarre, de sa tante et de son cousin; puis de Paris, de l'école de Brest, de l'incendie, du voyage, du bord, du coup de vent; mais quand il en vint au moment fatal où il s'était vu au milieu des flots, ce souvenir le saisit à tel point, qu'il tressaillit et se tut.

Plus tard vinrent les amis, empressés de le revoir, et, après quelques jours passés avec eux, Henri dit à sa mère :

« Qu'il me tarde de revoir la Retraite, le Camp-des-Noirs, la cascade, le petit bois, tous les endroits que j'ai visités dans mon enfance; et puis, Henriette, allons au Champ-de-Mars, au Château-d'Eau, auprès de la montagne où nous fîmes avec

Céline et Lise de si délicieuses parties quand j'étais petit garçon ; je veux revoir cet endroit où, sous l'ombrage des bois noirs, touffus et fleuris, on nous servit une délicieuse collation le jour des Rois. Te rappelles-tu le plaisir que nous trouvions à chanter et à danser des rondes sur l'herbe si fraîche et si fine ? Et puis, quand le soleil se cachait derrière la montagne, te rappelles-tu encore comme nous traversions joyeusement le ravin du Champ-de-Lord, en cueillant une énorme quantité de framboises sauvages et parfumées, et en remplissant un mouchoir des petites boules d'or et embaumées du cassis ?

— Oui, oh ! oui, je m'en souviens, reprenait Henriette ; que ces promenades avaient de charmes pour nous !... Mais te voilà de retour, nous avons de plus une sœur, ajouta-t-elle en accentuant ce mot et en souriant à Anna, et une amie, Marie de Rémur ; nos parties seront bien plus agréables. »

Le jeune aspirant et sa sœur, arrivés à la Retraite, trouvaient un charme indicible dans leurs excursions. Tout fut de nouveau visité, les sombres allées de jaqs, les avenues de bois noirs, le Camp, les bois, la cascade, le verger, la sucrerie : lieux où ils avaient passé de si beaux jours.

De retour au Port, Henri, qui avait contribué à la liberté et au bonheur de la vieille Marianne, fut impatient de la voir installée dans sa maisonnette aux Salines. La négresse attendait ses enfants, et leur avait préparé une galette de manioc toute chaude, des patates cuites sous la cendre, du riz, du chatiné et des bananes. Heureuse de réunir auprès d'elle ses enfants et ses bienfaiteurs, elle fit voir au jeune aspirant sa maison, ses poules, ses porcs, et son jardin soigneusement entretenu par son gendre, qui était encore esclave; puis, aidée de sa fille et de sa petite-fille, elle leur servit sous les grands bois noirs, à côté de sa maison, la collation qu'elle avait préparée pour eux.

Les jours de congé, quand Mme Lorbier et ses filles étaient libres, lorsque Mme de Rémur et Marie venaient à la ville et qu'Henri se trouvait à terre, on se lévait à la pointe du jour, et l'on se réunissait pour aller passer la journée soit à la campagne, soit dans les environs du Port.

Henri et sa sœur avaient retrouvé le bien-être le plus parfait; Anna, de son côté, se voyant traitée en sœur, au milieu de l'aisance et des plus proches relations auxquelles son cœur pouvait se rattacher, commençait à oublier les peines qu'elle

avait connues si jeune, et à goûter une douce félicité.

Un jour, avant que le soleil fût levé, on quitta la ville pour aller passer la journée au bord de la mer, dans un établissement où se trouvaient une saline formée par les eaux de la mer et une petite maisonnette entourée d'un bois de cocotiers où logeait le régisseur. Un noir suivait la joyeuse compagnie avec un panier de provisions sur la tête. Lorsqu'on fut arrivé, et tandis qu'on se reposait sous une varangue attenante à la petite maison, en face de la mer, une demi-douzaine de nègres déployèrent un filet et se préparèrent à le jeter dans une vaste pièce d'eau formant réservoir pour celle de la mer qui servait à alimenter la saline.

Après avoir traîné leur immense filet pendant un quart d'heure, les noirs le retirèrent, en le posant sur l'herbe; la pêche était magnifique. Rien de plus joli à voir, à travers les mailles, que ces poissons à l'écaille argentée et dorée. Un plat fut choisi pour le déjeuner, et le surplus de la pêche fut rejeté à l'eau.

Lorsque le soleil commença à baisser, on se rendit sur le rivage, d'où l'on voyait la mer calme et unie s'étendre au loin et border l'horizon. A

peine la brise légère du sud-est, qui souffle presque toujours à l'Ile-de-France, ondulait-elle la surface de l'eau en soulevant de petites vagues qui venaient se briser contre les récifs. En deçà des rochers, à une centaine de toises du rivage, une lagune formait un bain délicieux, au fond duquel les pieds posaient sur le sable le plus fin. Le flux de la mer apportait sur le rivage une quantité innombrable des plus jolies coquilles, rares en Europe et très-communes dans cette partie du globe. Après avoir gravi en courant un monticule de sable assez élevé qui se trouvait sur le rivage, ils voulurent grossir leur collection de coquilles en choisissant parmi celles que la mer venait d'apporter. La jeune bande entra donc dans un bateau; et là M. Frédéric Debaune et Henri proposèrent une promenade en dedans des récifs; ils se mirent à ramer et tournèrent autour du fort Blanc.

Le soleil qui se plongeait dans l'Océan, et le crépuscule si court des tropiques, obligèrent à revenir plus tôt qu'on ne l'eût désiré. Tout en se rapprochant du rivage, on se sentait reposé de la chaleur du jour par la brise fraîche et embaumée qui venait du large.

CHAPITRE XXVII

Les camarades de bord d'Henri se joignaient quelquefois à toutes ces parties. M. et Mme Debaune les encourageaient à venir chez eux dans le but de les mieux connaître, et afin de redresser ce qu'ils croiraient devoir reprendre dans cette société de jeunes gens.

Le jeune aspirant était souvent obligé de s'absenter du domicile maternel pour son service à bord; là il retrouvait tous ses camarades, qui lui faisaient plus d'une question sur l'île. Parmi eux Lombier était toujours le plus gai, le plus entraînant. Henri continuait à se plaire avec lui ;

et, quoique la veuve et son beau-frère ne vissent pas sans inquiétude leur fils et leur neveu hanter la société dangereuse de cet ami, ils aimaient mieux leur procurer quelques divertissements chez eux, plutôt que de leur en laisser chercher au dehors.

Le premier de l'an approchait, c'est une grande solennité à l'Ile-de-France; les camarades du jeune Debaune furent invités à venir à terre ce jour-là pour le passer chez sa mère à la campagne.

La veuve était à la Retraite; et dès la veille on aperçut les jeunes aspirants de la frégate, au bout de l'allée, montés sur quelques mauvaises rosses de louage, donnant de l'étrier dans les flancs de leurs pauvres bêtes sans réussir à les faire mieux avancer. Henri les vit, courut au-devant d'eux, et les présenta à sa mère.

Le lendemain, dès l'aurore, et au premier coup de cloche, tous les noirs, heureux de la pensée que ce son, qui les appelait ordinairement au travail, devait réunir tous les esclaves pour recevoir des dons et des récompenses, se hâtèrent de se vêtir de leurs plus beaux habits; puis ils s'empressèrent de dépouiller de leurs fleurs les jardins, les bois et les haies, et attendirent impatiemment le réveil de leur maîtresse.

Lorsque le moment arriva où Mme Debaune devait recevoir les vœux de ses pauvres esclaves, elle se rendit dans la grande varangue du magasin de mangliers, et là, entourée de sa famille, elle fit poser sur une table plusieurs hautes piles de toile bleue du Bengale.

Quand les nègres surent que leur maîtresse était prête à les recevoir, ils quittèrent tous leurs cases et se dirigèrent vers le magasin. Qu'on se figure une file de trois à quatre cents noirs, négresses et enfants de tout âge, chargés de fleurs dont ils venaient offrir un bouquet à chaque membre de la famille, en les proportionnant aux âges et en répétant le vœu ordinaire : « Bananée, Madame ; bananée, Monsier, Mamzell. »

En voyant tous ces visages noirs, dont quelques-uns semblaient être la caricature de l'homme, et tenir plutôt à l'espèce des singes, les jeunes aspirants, rieurs et moqueurs comme l'est ordinairement la jeunesse, continrent avec peine leur envie de rire.

En retour, Mme Debaune distribua à ses esclaves des vêtements, quelques petites pièces d'argent et une pleine liberté pendant trois jours.

Quand les noirs et les négresses de pioche se

furent retirés, vint le tour des domestiques, la plupart nés dans le pays, et aussi intelligents et civilisés qu'ils le sont en Europe. Le chef de cuisine, suivi du premier domestique et après lui de tous les autres, parut, portant un énorme gâteau couronné de fleurs qu'il avait préparé pour ses maîtres, tandis que le domestique posait plusieurs bouteilles de liqueur et des verres sur la table, en s'écriant :

« Allons, mes amis, nous yana en bon maîtresse, faut nous tous boire sa santé. »

En même temps il fit sauter les bouchons, et le chef de cuisine coupait le gâteau. Les premiers verres de liqueur et les premiers morceaux furent offerts à la famille, puis distribués entre une quinzaine de noirs et négresses, qui tous, avant d'avaler leur coup, s'avançaient respectueusement vers leurs maîtres en répétant le salut du jour :

« Bananée, Madame, bon santé. »

Touchée des témoignages d'attachement de ses esclaves, Mme Debaune leur remit à chacun quelque argent.

Après cette première cérémonie accomplie, les noirs se répandirent partout, les uns dans l'habi-

tation, les autres chez les voisins ou bien à la ville. Alors on les vit, chacun de leur côté, se livrer aux goûts et aux habitudes propres à leur pays natal. Le grand et fort Mozambique, aux membres musculaires et à la figure tatouée, se promenait avec des grelots au bas de la jambe, tenant une espèce d'instrument sauvage, formé avec une calebasse creusée; quelques cordes de fil d'archal y étaient attachées, et il chantait avec justesse et mélodie en s'accompagnant et en dansant. Les Malgaches, plus indolents, plus civilisés et moins gais, se groupaient dans un coin et causaient entre eux. Mais dans l'après-midi, quand toutes les courses furent achevées, quand ils eurent souhaité autant de *bananées* qu'ils recueillaient de sous, et après s'être égayés à la cantine par un ou plusieurs coups d'arak (1), tous se réunirent sous les grands badamiers et les tamariniers qui sont plantés devant l'hôpital et la forge, pour danser le tiéga.

« Je veux voir danser le tiéga, » dit Lombier à Henri, et tous deux, en entendant le son du tamtam, se dirigeaient du côté des badamiers.

Rien n'est plus sauvage que la danse du tiéga, que les chants et les cris qui l'accompagnent. Les

(1) Liqueur faite avec le jus des cannes.



V. Girardet del.

Blanchard sc.

LES JEUNES ASPIRANTS S'AMUSAIENT A VOIR LA DANSE DU TIEGA.

jeunes aspirants, étonnés d'une chose aussi nouvelle pour eux, s'amusaient à voir un grand rond formé par une cinquantaine de noirs et négresses, tandis que le joueur de tamtam, accroupi par terre, battait sur son instrument en chantant ; à chaque refrain les autres répondaient. De temps en temps un noir et une négresse se détachent du cercle et entrent dans le rond en se glissant et en se suivant ; mais, au moment où le danseur croit atteindre sa danseuse, elle s'éloigne de lui par une pirouette, tandis que celui-ci redouble de vivacité et d'empressement pour la rattraper, fait de petits sauts brusques accompagnés de petits cris et de claquements de doigts qui imitent le son des castagnettes ; puis, tandis que la danseuse s'avance, recule, pirouette, le danseur, tantôt les bras tendus vers elle, tantôt accélérant sa danse pour l'atteindre, se courbe vers la terre et rentre dans le cercle en laissant la place à d'autres. De son côté, le joueur de tamtam, fatigué, se lève en se faisant remplacer, sans que le chant suivant soit interrompu :

A v'là zour de l'an
Fini arrivé ;
Nous tous bien contents,

Maître l'y donné
Pitit coup pour boire :
Qui nous v'lé avoir ?
Çauté, bat tamtam,
Dansé, mes amis;
Çauté, bat tamtam,
Dansé, mes amis.

Quant aux domestiques de la maison, presque tous créoles nés dans le pays, ou mulâtres, le tiéga ne pouvait leur convenir. Avec la permission de leur maîtresse, ils avaient orné de branches d'arbres et de fleurs une grande salle au bout des magasins; et après avoir invité quelques voisins et s'être assuré d'un mauvais ménétrier, toutes les jeunes négresses, parées de leurs jupons d'indienne, de guingans bleus, roses et de toutes les couleurs, de leurs cangans de mousseline blanche brodée et garnis autour de la taille, leur palicat noir sur la tête, se mirent à danser des contredanses, et tous et partout, au tiéga comme dans la grande salle, s'amusèrent tellement qu'ils ne purent se séparer qu'au jour.

CHAPITRE XXVIII

Quelques jours après le premier de l'an, Henri Debaune se vit obligé de rejoindre la frégate, et quitta sa mère pour se rendre au Port, son service lui permettant peu de s'absenter de la ville. La privation des maximes et des exemples chrétiens de sa famille, d'un côté; de l'autre, le contact entraînant de Julien, ne tardèrent pas à lui devenir funestes, sans qu'il s'en doutât.

Plusieurs mois s'étaient écoulés de cette sorte, et quoique Henri, toujours fidèle à la promesse qu'il avait faite à son oncle, ne s'entretînt jamais

avec Lombier sur des sujets impies ou licencieux, bien qu'il n'eût même jamais lu aucun livre de ce genre, il inclinait pourtant déjà à penser comme lui sur bien des points.

L'adroit aspirant, outre son esprit et l'agrément de sa société, savait employer habilement les plus puissants mobiles de la jeunesse, l'amour-propre et le ridicule; et Henri, plus d'une fois, se sentit honteux des plaisanteries de Lombier.

« Tu es maintenant comme une demoiselle, lui disait Julien.

— Comment cela? s'écriait Henri piqué. On n'est pas une demoiselle lorsqu'on a pris l'uniforme que je porte.

— Je pensais comme toi avant de t'avoir connu, mon cher ami; mais depuis que je te vois ne parler et n'agir qu'avec la permission de tes parents, je reconnais mon erreur. »

Au fait, se disait Henri, je trouve que Julien n'a pas tout à fait tort; je ne suis plus un enfant, et pourtant ma mère et mon oncle me traitent toujours comme tel. Il me semble que mon attachement et mon respect pour eux ne diminueront pas pour vouloir secouer *modérément* la sévère tutelle dans laquelle je suis tenu.

Julien s'aperçut que ses plaisanteries avaient produit ce qu'il appelait un bon effet, et se dit en lui-même : Je le tiens maintenant, et je ne le lâche pas qu'il ne soit libre et affranchi de toutes les simagrées qu'on lui impose.

« Camarade ! dit un jour Lombier en tapant sur l'épaule du jeune Debaune, je veux savoir aujourd'hui si tu es un jeune homme ou une petite fille bien craintive, bien soumise...

— Comment ça ? s'écria Henri étonné.

— Viens avec moi.

— Où donc ? reprit Henri.

— Tous les aspirants vont aujourd'hui se réunir au café de la Chaussée avec quelques-uns de nos officiers du bord, et nous avons l'intention de bien manger, bien boire, bien jouer, bien fumer, et de là de nous promener par la ville en chantant.

— Je ne le puis, reprit Henri sans hésiter, et en pensant qu'une telle partie de plaisir ne pouvait que déplaire à sa mère et à son oncle.

— Vous ne pouvez pas, Mademoiselle ? s'écria Julien avec ironie, tandis que ses camarades éclataient de rire.

— Laisse-moi, s'écria le jaune Debaune avec humeur et en se sentant piqué ; je ne te dis pas

que je ne puis pas, mais je te dis que je ne veux pas aller au café.

— Plaisanterie à part, repartit Julien. Pourquoi ne veux-tu pas? tu crains de déplaire à ta mère et à ton oncle.

— Eh bien! repartit Henri avec énergie, trouvez-vous que ce sentiment doive me rendre coupable ou niais?

— Non, sans doute, repartit son camarade, mais les parents les plus tendres voudraient toujours tenir leurs enfants à la lisière, eussent-ils cinquante ans, si l'on n'avait le soin de s'en détacher.

— Tu juges mal ma mère et mon oncle.

— Au fait, quel mal y a-t-il à s'égayer un peu? repartit Julien; quel inconvénient peux-tu trouver à venir dîner au café et à t'amuser?

— Assurément, dit Henri, je n'en trouve aucun; mais quand ma mère et mon oncle, qui m'a servi de père, le sauront, ils en éprouveront de la peine.

— Qu'il est neuf! reprit Lombier en riant et en se tournant vers ses autres camarades. Et pourquoi leur faire de la peine? Quelle nécessité de leur dire où l'on est allé?

— C'est cela même, s'écria l'un d'eux en secouant la tête et en disant : Il a peur de maman et de *tonton.* »

Ils me traitent tous comme un franc bêta, se dit Henri, dont l'amour-propre s'irritait de plus en plus.

« Maintenant, mon cher, reprit Lombier, moi qui te porte de l'amitié, je veux te demander si tu vas rester toute ta vie comme un poupon auprès de ta mère et de ton oncle. Secoue donc l'esclavage tendre et prolongé dans lequel ils te tiennent, et sois homme... Allons, viens sur la Chaussée, continua-t-il en entraînant Henri par le bras, sans quoi nous te croirons un imbécile et un nigaud. »

Henri, qui portait toujours la plus vive affection à sa mère et à son oncle, se sentit froissé d'un pareil langage, et, vaincu par l'amour-propre, il ne répondit plus et se laissa entraîner au café.

Là il se vit forcé de faire comme ses camarades ; il mangea, il but et fuma, en se disant : Mais, au fait, Lombier a raison, je ne fais ici aucun mal. Au sortir du café, il ne put aller se promener par la ville avec ses camarades; le vin lui avait porté à la tête, et il se vit obligé de rentrer.

La veuve était venue passer plusieurs jours au

Port dans le dessein de consulter un médecin pour Henriette, qui se sentait un peu souffrante, et ce soir-là le jeune Debaune rentra plus tard qu'à l'ordinaire.

Ne soupçonnant pas ce qui venait de se passer, Mme Debaune remarqua avec étonnement la rougeur de son fils et son regard appesanti ; elle le crut malade et lui en fit la question. Triste et confus, le jeune homme se reprochait intérieurement de tromper sa mère. Il allait tout avouer et lui dire qu'il avait été entraîné à faire une chose qu'elle désapprouvait ; mais l'amour-propre le retint, et il se tut.

« Où as-tu donc passé la soirée, mon ami ? » dit M. Frédéric Debaune avec un regard scrutateur et d'un ton moins affectueux que d'ordinaire.

Le malheureux Henri balbutia, se trahit ; il ne savait pas mentir.

L'officier observa avec douleur ce qui se passait chez son neveu ; toutefois il cessa ses questions, de crainte de l'exposer à de nouvelles fautes.

Revenu du premier mouvement, Henri se dit : Lombier a, je crois, raison ; mon oncle et ma mère sont vraiment trop sévères ; ils me tiennent de trop près.

Plusieurs jours après, Lombier engagea de nouveau Henri à venir au café, et pour cette fois Henri accepta l'offre sans hésiter, en se répétant : Je ne fais en cela aucun mal.

Bientôt tous les scrupules du jeune homme avaient disparu. La vie intérieure, la vie de famille, qu'il trouvait si douce et si heureuse, lui devint insipide; il se montrait ennuyé et prenait mille prétextes pour aller avec Lombier chercher ses amusements au dehors. Les manières polies et prévenantes du jeune Debaune furent promptement remplacées par l'indifférence et le manque d'égards; sans aller jusqu'au vice, ses principes s'étaient relâchés, sa foi s'était affaiblie, et peu à peu il s'acheminait vers le mal.

O danger des mauvais exemples, combien tu engendres de maux pour cette vie et de douleurs pour l'éternité! Tendre jeunesse, écoutez les avis de l'expérience; fuyez les propos impies et corrupteurs; si la foudre s'abat sur vous, elle ne vous privera que d'une existence passagère, tandis que les conseils de la perversité peuvent vous ravir la vie éternelle.

CHAPITRE XXIX.



« J'entends tout le monde parler de la fête du Yanesé qui va bientôt avoir lieu, dit un matin le jeune Lombier à Henri. On prétend que c'est une chose fort curieuse; mes camarades partagent mon désir de la connaître : faisons la partie d'y aller tous ensemble.

— Je le veux bien, reprit le jeune Debaune; mais je crois avoir entendu ma sœur exprimer le désir d'y aller; et comme sa santé est languissante depuis quelque temps, les projets de ma mère peuvent être changés, et dans ce cas je suis à toi.

— Comment le savoir?

— En adressant tout de suite cette question à ma mère. Attends un instant dans ma chambre, et je vais m'en assurer. »

Henri se rendit dans l'appartement de Mme Debaune, et apprit qu'Henriette, se sentant plus souffrante, ne pourrait pas aller au Yanesé. Henri se garda de lui faire connaître son projet. Voulant également taire ses intentions à son oncle, il cacha Lombier dans sa chambre; et, lorsqu'il crut tout le monde couché, il en sortit vers les onze heures pour se rendre au Camp-Malabare, lieu de la fête.

M. Frédéric Debaune s'était retiré dans sa chambre. Soupçonnant la vérité, il éteignit sa lumière, et se plaça contre les carreaux de sa croisée afin de surveiller les mouvements de son neveu. Peu de temps après, il put se convaincre du fait, en le voyant sortir avec Lombier par la grille du jardin.

Affligé de cette nouvelle découverte, l'officier ne put rester chez lui; et, après avoir laissé les deux aspirants prendre quelque avance, il sortit lui-même, et les suivit de loin toute la soirée.

Comment, se disait-il tout en cheminant vers le Camp-Malabare, pourrai-je ramener cet enfant,

doué des plus heureuses dispositions, mais entraîné par des conseils et des exemples funestes? Que dire à ce jeune homme qui n'a plus de confiance en moi, et qui se porte vers le mal? comment lui ouvrir les yeux sur les fatales relations qui le conduisent à sa perte? Le cœur d'Henri n'est pas encore corrompu; son affection pour sa mère, pour sa sœur et pour moi existe toujours, sa foi n'est pas éteinte; mais n'ai-je pas tout à craindre?

D'un autre côté, Lombier exerçait toujours sur Henri le même ascendant; tantôt employant l'arme du ridicule, tantôt agissant sur l'amour-propre, il avait fini par lui persuader que son oncle était trop sévère, ses principes trop rigides, ses idées surannées, et qu'il n'y avait aucun mal à faire ce qu'il faisait; de plus, avec la souplesse et les ressources d'esprit du jeune aspirant, il était parvenu à donner à Henri une excellente opinion de lui, et de bonne foi le jeune Debaune le croyait un sujet irréprochable.

Les deux camarades, après avoir traversé le Camp-Malabare, se trouvèrent enfin à l'endroit préparé pour voir le Yanesé, fête indienne qui se célèbre chaque année.

Peu de temps après, une lumière vive et bla-

farde, qui se répandait au loin, et des cris répétés annoncèrent l'arrivée du gound.

On vit arriver une douzaine de lascars (matelots indiens), vêtus de leurs cabailles blanches et portant sur la tête de petits gounds, faits en papier découpé, dont l'intérieur était éclairé. Ils précédaient le grand gound, en tournant avec vitesse, en dansant et en chantant : « Yanesé, Yalé, Yanesé, Yalé !... »

D'autres lascars arrivaient ensuite avec des sabres nus, et, en se frappant la poitrine, ils répétaient encore : « Yanesé, Yalé ! » Ils s'arrêtaient ensuite pour combattre les uns contre les autres.

Bientôt arriva le grand gound, porté par huit lascars munis également de papier découpé à cinq ou six étages, et chacun de ces étages toujours éclairé en dedans ; on voyait un enfant d'une douzaine d'années qui demeurait assis et immobile.

Après avoir promené lentement et processionnellement l'espèce de pagode indienne par les rues du Camp-Malabare, on se dirigea vers la rivière des Latamies. L'édifice fragile fut posé à terre, et tous les lascars se mirent en rond alentour, et

là, après s'être livré plusieurs combats, et s'être frappé la poitrine en la faisant résonner, et en prononçant les noms de Yanesé et de Yalé, deux frères dont les Indiens honorent la mémoire, ils agitèrent leurs sabres dans tous les sens, en parant les coups avec une dextérité admirable, et le grand gound, aussi bien que les petits, furent livrés aux eaux de la rivière des Latamies, qui les entraîna jusqu'à la mer.

La fête indienne achevée, les deux jeunes gens regagnèrent tranquillement la ville, et M. Debaune, l'âme douloureusement affectée, mais certain du moins que son neveu n'avait pas ajouté d'autres fautes à celle déjà si grave d'en avoir imposé à sa famille, reprit le chemin de la maison.

CHAPITRE XXX.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la santé de Mlle Debaune ; cette santé, loin de se fortifier, s'altérait chaque jour. Henriette, qui, à l'arrivée de son frère, était si fraîche, si pleine de vie, avait perdu ses couleurs et sa gaieté ; elle maigrissait chaque jour, et un affaiblissement général s'était emparé d'elle.

Le médecin de la maison, qui avait su deviner quelques années auparavant le mal d'Henri, et possédait toute la confiance de la veuve, fut consulté. Il considéra cet état de langueur et d'amai-

grissement comme une indisposition légère, qui disparaîtrait à l'aide de quelques tisanes, de soins et d'un régime convenable.

Quoique les ordonnances du médecin fussent suivies avec scrupule, l'intéressante Henriette sentait s'accroître son malaise. D'autres remèdes furent appliqués; mais, hélas! la science était en défaut, et la jeune fille commençait à s'étioler, telle qu'une fleur sur laquelle viennent frapper les rayons trop ardents du soleil.

Vivement alarmée de l'état de son enfant, l'infortunée mère, après avoir réuni en consultation les médecins les plus habiles de l'île, les conjura de rendre la santé à sa fille, avec l'aide de Dieu, qu'elle avait supplié d'avoir pitié d'elle.

Malgré cet appel fait à la science et les ferventes prières de la malheureuse mère, celle-ci voyait une mélancolie indéfinissable miner sa fille de jour en jour.

Au milieu de ses cruelles angoisses, un traitement nouveau lui fut suggéré pour son enfant; et, après quelques jours, une amélioration évidente se manifesta chez la jeune fille, qui, toujours douce et résignée, recevait de la main de Dieu le mal comme le bien.

Cependant l'espoir se ranima dans tous les cœurs ; l'inquiétude fit place chez la veuve à une douce confiance dans l'avenir ; son âme et son visage s'épanouissaient en considérant son Henriette, dont les forces revenaient de jour en jour.

La jeune malade n'avait pas de plus grande jouissance que la société de sa mère ; plus que jamais aussi cette tendre mère se tenait auprès de son enfant, veillant sa respiration et son regard. Anna, de son côté, se montrait la plus dévouée des amies et des parentes. Mais les souffrances qu'éprouvait la jeune fille ne venaient pas toutes de sa maladie ; le chagrin s'était aussi emparé de son âme. Son frère, le compagnon de son enfance, Henri n'était presque jamais près d'elle, et ne semblait plus s'y plaire. Avec une pénétration peu ordinaire à son âge, Henriette voyait ce qui se passait en lui, et bénissait le Ciel de l'aveuglement de sa mère. Ses prières devinrent plus ferventes que jamais, et elle offrit ses souffrances pour ce frère égaré et aimé.

Depuis quelque temps la conduite de Lombier était l'objet de la censure du capitaine, qui lui infligeait de fréquentes punitions. Henri ne savait comment allier ce blâme de son capitaine avec la

bonne opinion qu'il s'était formée de Julien ; mais il entendait les explications de ses camarades, et lui trouvait une excuse dans la discipline rigoureuse du bord.

Lombier, dont la famille était riche, avait contracté de bonne heure des habitudes de dépenses qui ne purent se concilier avec ses ressources de jeune homme. Il ne tarda pas à s'endetter de tous côtés, dans la ville, au café, chez les marchands, dans des paris au jeu ; et quand son camarade lui faisait quelques observations sur sa prodigalité, il lui répondait, comme à ses créanciers, que son père était riche, et qu'il attendait de lui une somme considérable au moment de sa majorité, qui s'accomplirait sous peu de mois. « Alors, ajoutait-il avec audace, je pourrai me vanter d'avoir une grande fortune, celle de ma mère, dont j'hérite. »

Tant de mensonges ne rencontrèrent pas un incrédule, et les marchands, leurrés d'un faux espoir, non-seulement lui donnaient à crédit, mais l'excitaient à de nouvelles dépenses.

Enfin les créanciers, après avoir été remis par Lombier d'époque en époque, voyant les vaisseaux se succéder dans le port sans y apporter

cette fortune qu'il avait annoncé devoir lui venir de France, commencèrent à soupçonner la vérité. Le jeune homme fut vivement pressé, et des plaintes furent adressées au capitaine. Julien fut appelé, interpellé, confronté et convaincu; il affirma, nia, et se coupa tour à tour, et le résultat de son inconduite fut une punition publique et exemplaire.

C'est alors que tomba le voile qui aveuglait le jeune Debaune sur son ami Lombier. Tout en le plaignant, Henri ne put s'abuser plus longtemps sur son compte. Il comprit pour la première fois mille choses que Julien lui avait dites et qu'il ne savait jusque-là comment expliquer; il reconnut que Lombier agissait mal sciemment et non en croyant bien faire, comme il le disait pour s'excuser; il cessa de croire à la droiture de ses intentions, à sa probité, à ses erreurs involontaires; enfin il vit en lui un jeune homme corrompu, se livrant au vice avec calcul, et qui aurait pu le perdre lui-même sans retour. De plus, il frémit à la pensée qu'un jour il eût pu être compromis dans les affaires de Julien, et qu'il s'était laissé instruire par lui à tromper sa mère et son oncle, à prendre dans de mauvais

lieux des habitudes blâmables. En un mot, il se vit sur le bord de l'abîme, et il frissonna.

Henri, seul et en présence de lui-même, demeura honteux et repentant; les remords lui vinrent avec le sentiment de sa faute. Dans l'amertume de ses regrets, il se prosterna devant le Dieu qu'il adorait encore, mais qu'il avait été sur le point d'oublier, et il résolut de se jeter aux pieds de sa mère et de son oncle, en leur avouant ses torts.

Tel que l'enfant prodigue, et avec l'élan du repentir et de l'affection, Henri se rendit auprès d'eux en versant des larmes et sans chercher à dissimuler ni à affaiblir ses égarements. L'un et l'autre, transportés de cet heureux retour, accueillirent leur enfant avec joie et le pressèrent dans leurs bras.

Émue et touchée, Mme Debaune s'écria avec l'accent de la plus vive tendresse :

« Tu t'élèves à mes yeux, mon Henri! mon fils! Tu viens t'humilier à nos pieds en nous faisant de pénibles aveux; va, ta mère te pardonne, et prie Dieu de te pardonner et de te protéger.

— Et vous, mon oncle, mon cher oncle, reprit le jeune homme en s'adressant à M. Debaune, vous que j'ai indignement trompé ?

— Je te pardonne aussi, et du fond de mon

cœur, mon ami, répliqua l'officier en embrassant son neveu. Mais ne crois pas m'avoir trompé : je n'ai pas cessé de voir en toi le funeste entraînement du mauvais exemple ; j'en ai été affligé, et j'ai beaucoup prié. Maintenant, mon ami, remercions ensemble le Ciel de t'avoir éclairé sur le compte d'un ami qui, à peine entré dans la vie, offrait au monde le portrait le plus parfait de l'impiété, du cynisme, de l'hypocrisie et de tous les vices réunis. Puis laisse-moi te dire, comme ta mère te l'a déjà dit, que je t'admire pour la démarche que tu viens de faire, et qui honore ton caractère ; car il n'appartient qu'aux cœurs nobles et élevés de s'humilier en avouant leurs torts. L'humilité et la sincérité, loin d'être la preuve d'un esprit médiocre, annoncent du courage et une dignité véritable ; il n'y a que l'amour-propre sot, étroit et vain, qui rabaisse l'homme, en lui défendant de reconnaître ses fautes. »

Les joues pâles et maigres d'Henriette se colorèrent d'un vif incarnat lorsque son frère, repentant et redevenu affectueux pour elle, l'embrassa avec effusion ; et ses yeux brillaient d'un bonheur céleste en voyant ce frère bien-aimé rendu à sa famille, à ses amis et à la religion.

CHAPITRE XXXI.

Le changement favorable qui s'était opéré dans la santé d'Henriette ne fut pas de longue durée; la fièvre, qu'on avait réussi à ralentir pendant quelque temps, et d'autres symptômes graves alarmaient le médecin sur son état.

Dans l'excès de sa douleur et de son inquiétude, voyant chaque jour la mort étendre son voile lugubre sur cette fille si chère, devenue sa meilleure amie, Mme Debaune redoubla ses prières, et recourut à une nouvelle consultation.

Moins que jamais les médecins comprirent la

cause du mal qui minait rapidement l'existence de la jeune créole ; dans leur art incomplet et conjectural, ils ne réussirent point à se mettre d'accord sur la nature de la maladie, ni sur les moyens de la combattre.

Livrée à toutes les angoisses de son cœur maternel, la veuve du capitaine, en voyant l'état d'affaiblissement progressif de son enfant, en veillant à son chevet, en contemplant ses traits chéris, mais dénaturés par la souffrance, en posant ses lèvres sur sa joue maigre, tantôt pâle et froide, tantôt brûlante et colorée, en entendant sa respiration difficile, sa voix presque éteinte, sentait son cœur se serrer douloureusement, et son âme se noyer dans un océan d'amertume. Et pourtant, alors que toute chance de guérison semblait perdue, la pauvre mère, ne pouvant croire au malheur immense de voir son Henriette, sa fille si tendrement aimée, enlevée par la mort, espérait contre toute espérance.

Il n'en était pas de même de la jeune malade ; elle sentait son état, connaissait la gravité de son mal, et attendait la mort avec la résignation d'une douce colombe qui sent ses liens prêts à se rompre, et qui entrevoit de loin les plaines riches et fer-

tiles, éclairées par les rayons les plus purs, vers lesquelles elle va bientôt s'envoler pour retrouver la liberté et le bonheur. Mais quand Henriette voyait sa mère, déjà tant éprouvée par la perte de son époux, cette mère dont la vie entière avait été flétrie par ce triste événement et qui plaçait toute sa consolation dans ses enfants, alors elle s'attristait. Cette pensée était trop affreuse pour la jeune fille; en voyant les traits abattus de sa mère, elle lui souriait doucement, et semblait lui dire : « Ne t'afflige pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance; nous nous reverrons dans une patrie meilleure, dont l'entrée est interdite à la mort et à la souffrance. »

Mais avec Anna, devenue son amie la plus dévouée, Henriette s'épanchait en soulageant son cœur. On était de retour à la campagne. Un jour que Mme Debaune essayait de prendre quelque repos si nécessaire à son cœur et à ses membres, la malade se fit porter sous un berceau de tamataques aux grappes de fruits rouges, blancs, transparents. C'était vers les quatre heures de l'après-midi; le soleil commençait à baisser et à projeter ses grandes ombres dans le jardin; l'atmosphère était douce et tiède; on voyait la mer qui

s'étendait au loin, et une brise fraîche et pure qui venait du large, en apportant les senteurs des bois et des fleurs par-dessus lesquelles elle passait, ranimait un peu les forces de la malade.

« Chère amie, dit alors Henriette à sa cousine avec une douce mélancolie, je vois que ma bonne mère s'abuse sur mon état, et j'en remercie le Ciel, qui lui épargne ainsi quelques jours de douleur; mais quand j'aurai quitté cette vie.....

— Tais-toi, tais-toi, s'écria Anna en pleurs, et en pressant sa cousine dans ses bras, épargne-moi aussi... Non, tu ne nous seras pas enlevée, mon Henriette !

— Pauvre Anna, dit la jeune créole en lui souriant avec tristesse et en lui serrant la main, je ne veux pas t'affliger; mais écoute-moi, et laisse-moi m'épancher dans ton âme.

Je ne m'abuse pas, Anna, les jours que je passerai désormais sur la terre ne seront pas nombreux, et je me soumets à la volonté de mon Dieu. Mourir à vingt ans, c'est mourir bien jeune..... Auprès de ma mère, de mon frère, de toi, au milieu de ma famille, je jouissais pleinement de l'existence, je goûtais le bonheur que je recevais et que je donnais... Mais, ô mon amie, le bonheur n'est

pas fait pour la terre, et j'étais trop heureuse pour y vivre. Souvent une félicité sans mélange fait oublier le ciel ; et Dieu, qui est aussi mon père, m'appelle à lui..... J'envisage la mort sans effroi, et trouve, au contraire, de grandes et belles espérances au delà de la vie ; déjà je suis arrivée sur les rives de cette région nouvelle ; j'en entrevois les beautés, j'en goûte les douceurs.... Mais, ô Anna, chère Anna! l'idée qui brise mon cœur et que je ne puis supporter, c'est ma séparation d'avec ma mère chérie, c'est sa douleur : oh! sa douleur, qu'elle sera amère, mon amie! je la vois déjà errante, cette mère aimée, et cherchant sa fille, sa compagne, sans pouvoir la trouver. » Et en disant ces mots deux larmes qui depuis longtemps brillaient entre ses paupières, s'en échappèrent en roulant le long de ses joues.

Puis, prenant la main d'Anna, qui répondait à son amie, à sa parente, à sa bienfaitrice, par des sanglots, elle lui dit encore : « Je te la laisse, mon amie, je te la confie, ma mère ; quand tu la verras triste, absorbée, le visage noyé de larmes, parle-lui des espérances du ciel, du bonheur de ceux qui meurent dans le Seigneur, d'une réunion éternelle, et aide-la à supporter la vie...

— Cesse, cesse, mon Henriette, ma sœur, reprenait encore Anna, Dieu est puissant et bon, il se laissera toucher par nos prières.

— Vaine illusion! reprit Henriette en souriant encore avec amertume. Dieu veut que je quitte la terre; je m'abuserais encore, si je n'avais vu, dans tout le cours de ma longue maladie, sa puissante volonté fortement marquée dans toutes les démarches que suggérait à ma mère sa tendresse pour moi... N'as-tu pas vu, Anna, cette mère aimée employer tous les appuis que Dieu met au pouvoir de sa créature? ne l'as-tu pas vue fatiguer le Ciel de ses ferventes supplications? n'as-tu pas vu ces médecins qu'elle faisait appeler et se réunir pour se séparer avec des opinions vagues confuses sur mon état? Tiens, Anna, l'homme ne peut rien devant la puissante volonté de son Dieu, et c'est lui qui aveugle les médecins ou les éclaire quand il veut en venir aux fins qu'il a déterminées.

Je t'ai parlé de ma mère, mon Anna, et c'est une pieuse et sainte mission que celle que je te confie; je te le répète, je te le demande, et je sais que ton cœur y est porté; sois désormais sa fille, relève sa pauvre âme abattue, et montre-lui le ciel, où nous serons réunis; car que sont les

quelques années fugitives que l'homme passe sur la terre ? une goutte d'eau dans l'éternité. Console aussi Henri, sois pour lui une tendre sœur, et parle-lui souvent le langage de la religion. »

Anna ne put répondre, ses sanglots l'étouffaient...

Au même instant, Henri, qui s'avançait sous le berceau de jam-roses, entendit les sanglots; inquiet, il se hâta d'arriver près de sa sœur, et trouva Henriette essayant de consoler son amie.

Le jeune homme, connaissant la force toute chrétienne de sa sœur, devina la cause du tableau qu'il avait sous les yeux; alors, dans un élan d'affection et de douleur, il se jeta aux genoux de sa sœur en s'écriant :

« O mon Henriette, compagne de mon enfance, ange du ciel envoyé pour soulager nos peines, pour notre exemple, pour notre bonheur, cesse de nous affliger par les déchirantes pensées qui t'occupent; toutes partent d'un cœur chrétien et accompli; mais espère avec ta mère, avec ton frère, avec ta sœur, ajouta-t-il en jetant les yeux sur Anna, que tu leur seras conservée. »

Henriette, à ces mots, regarda son frère d'un air incrédule, et lui sourit tristement : « Dieu peut

tout, mon ami, reprit-elle; je lui demande chaque jour de me conserver la vie, et de ne pas me séparer de ceux que j'aime; mais s'il ne le voulait pas, espérons en une réunion qui sera éternellement heureuse. »



CHAPITRE XXXII.

La jeune créole, se sentant affaiblir de jour en jour, exprima à sa mère le désir de voir le digne curé des Pamplemousses, qui lui avait fait faire sa première communion. Mme Debaune écrivit à la hâte quelques lignes au pasteur, et les expédia par un exprès; car, à cette époque, la poste n'était pas établie à l'Ile-de-France.

La distance des plaines de Williems aux Pamplemousses était grande; il fallait traverser la ville du Port-Louis, les faubourgs du Camp-Malabare et le Camp-des-Noirs.

Le nègre chargé de porter la lettre trouva le curé au presbytère ; et aussitôt, malgré son âge, la distance, la chaleur et la difficulté des communications, celui-ci fit seller un âne réservé pour ses courses apostoliques ; puis, après avoir confié le soin de son troupeau à un prêtre du voisinage, s'être muni de son bréviaire, il monta sur l'humble bête, en se faisant suivre d'un jeune nègre qui portait sur sa tête une petite malle en fer-blanc peinte en vert, contenant quelques hardes. Malgré son âge, il ne tarda pas à arriver à la Retraite ; tant son affection le poussait vers son but.

On eût dit qu'un secret pressentiment avait fait connaître à la jeune malade l'instant où elle devait quitter la terre : quelques heures après l'arrivée du curé des Pamplemousses, une crise qui manifestait des symptômes fâcheux et précurseurs de la mort, se déclara.

Sentant le moment fatal approcher, Henriette fit venir le prêtre et reçut les derniers sacrements de l'Église. Puis, voyant sa mère lui prodiguer ses soins alors que leur séparation était imminente, la jeune malade voulut atténuer la force de sa douleur, et lui dit d'une voix presque éteinte :

« Ma pauvre mère ! préparez-vous à un grand

sacrifice ; car Dieu va bientôt l'exiger de vous. Laissez votre enfant vous faire ses adieux ; je le sens, je n'ai pas longtemps à vivre ; Dieu m'appelle ; j'espère en sa bonté, en sa miséricorde, et je crois que je serai heureuse en quittant la vie. O ma pauvre mère ! mon seul regret est de me séparer de vous, et je mourrais contente si nous partions ensemble ; mais nous nous reverrons... » (1)

A ces mots, l'infortunée mère fut subitement éclairée sur toute l'horreur de sa position. La mort, l'affreuse mort se présenta à elle avec ses traits hideux et venant lui ravir son enfant.

Les grandes douleurs sont muettes : tandis que les angoisses les plus affreuses torturaient le cœur de la malheureuse mère, pas une seule larme n'humectait ses paupières, et d'un œil sec, effrayant, elle suivait les souffrances de sa fille, en essayant de les calmer.

« O mon Henriette ! s'était-elle écriée en recevant ses touchants adieux, que ne puis-je quitter avec toi cette vie de la terre tellement remplie de fiel ! Mais alors même que je la quitterais avec

(1) Ces paroles sont rapportées telles qu'elles ont été dites par un jeune saint de quinze ans à sa mère, au moment de quitter la vie.

toi, nous serions séparées; toi l'innocence et la piété, et moi qui ai plus vécu et plus offensé Dieu! »

Mme Debaune ne put achever, un tremblement intérieur se saisit d'elle, et les paroles expiraient sur ses lèvres. On l'entendait seulement exhaler de profonds soupirs en tenant la main déjà glacée de son enfant. L'âme d'Henriette venait de se séparer de son corps; déjà elle avait été bénie de son Dieu; elle planait dans les régions bienheureuses, et du haut du ciel elle souriait à sa mère en faisant résonner doucement ces mots à son oreille : « Je suis heureuse... nous nous reverrons pour ne plus nous quitter... »

« Madame, s'écria alors le curé, voyant que l'infortunée mère, sans s'en apercevoir, n'avait plus auprès d'elle que les restes de son enfant, et élevant le doigt vers le ciel, regardez là... quittez la terre en esprit, transportez-vous dans ces régions bienheureuses où habitent, avec leur Dieu, les anges et les âmes pures.... votre fille est là... elle a déjà reçu sa couronne... elle prie pour vous et vous attend... »

Nul autre que le cœur d'une mère ne pourra comprendre les tortures, les déchirements de l'in-

fortunée veuve, quand elle apprit que la mort venait de lui enlever sa fille, sa compagne. Immobile, résignée pourtant, elle restait auprès de cette dépouille si chère, et ne la quitta que lorsqu'il fallut la rendre à la terre; et elle ne put supporter l'existence qu'en essayant de s'oublier pour ne songer qu'au bonheur que goûtait son enfant, et en espérant une réunion peu éloignée.

La douleur d'Henri ressemblait à du désespoir; il chérissait sa mère autant qu'Henriette; il souffrait pour lui et pour elle d'une si affreuse séparation. Complétement revenu de ses erreurs, il se montra plus que jamais fils tendre et dévoué; il ne savait comment exprimer à sa mère tout ce que son cœur renfermait pour elle; et la veuve, de son côté, trouvait les plus grandes consolations dans l'attachement de ce fils.

C'était au milieu de sa famille, entourée d'Henri, de son beau-frère et d'Anna, qui lui prodiguait les soins touchants de l'affection, que la veuve passait les pénibles heures de son existence. Souvent aussi elle recevait des témoignages de la plus vive sympathie; Céline, Lise, Marie, les amies d'Henriette, venaient mêler leurs larmes à celles de Mme Debaune, d'Henri et d'Anna; et

leurs cœurs offraient les consolations de l'amitié. Mais qu'est-ce que les consolations de la terre?... Il est de certaines douleurs que l'homme est impuissant à consoler. Il n'appartient qu'à la seule main toute-puissante et paternelle qui les a causées d'y appliquer le baume qui peut les soulager.

Les jours se passaient, et la douleur de Mme Debaune restait toujours aussi vive, aussi profonde. Oh ! c'est qu'il est des douleurs que le temps, ce grand maître, dit-on, est impuissant à guérir, et que la mort seule peut effacer.

Toujours résignée et animée d'une force que la foi et l'espérance peuvent seules donner, l'infortunée mère reprenait chaque jour ses occupations habituelles. Il y en avait une devant laquelle elle reculait, et vers laquelle pourtant son cœur la portait : c'était cette pénible et consolante tâche de visiter et de mettre en ordre les objets qui ont appartenu à un être chéri et que l'on a perdu. Ah ! pauvre mère ! si vous aviez connu le trésor caché qui y était déposé, qui devait vous donner une nouvelle force, des espérances toutes chrétiennes et les plus nobles exemples, vous n'eussiez pas autant hésité pour ce douloureux examen.

Au fond d'une armoire et enveloppée soigneu-

sement, Mme Debaune découvrit une cassette qui contenait un assez grand nombre de papiers; elle reconnut l'écriture de l'enfant qu'elle pleurait; et, avant de les lire, elle baisa vingt fois ces lignes tracées par une main si chère et les mouilla de ses larmes; et, lorsqu'elle voulut commencer à les parcourir, elle fut surprise en lisant sur la première page : *Mon journal.*

Ce fut avec une indicible consolation que la mère put admirer les sentiments vraiment chrétiens, la solidité de principes d'Henriette, joints à la profondeur, à la justesse des idées et à l'humilité la plus sincère.

Ce journal, commencé depuis l'âge de dix ans, n'avait presque jamais été interrompu un seul jour, excepté trois mois avant sa mort, et chaque soir ou chaque matin, dans la retraite de sa chambre, Henriette élevait son âme innocente vers le Ciel, cherchait à épurer sa conscience, et se trouvait dans une communication céleste avec son Dieu.

—

JOURNAL D'HENRIETTE.

Port-Louis....

UN AN AVANT MA PREMIÈRE COMMUNION.

Mardi.

Je viens de faire mon examen de conscience sous vos yeux, ô mon Dieu! et je découvre encore, malgré ma bonne volonté, bien des fautes, bien des imperfections. Je me retrouve la même; il me semble, en vérité, que je n'ai fait aucuns progrès; car j'ai toujours à m'accuser des mêmes petites impatiences, de la même susceptibilité, des mêmes mouvements d'orgueil. Que dira mon bon Père spirituel en m'entendant toujours m'accuser des mêmes fautes? il dira que.... mais ceci ne doit en rien m'occuper, car, en me confessant à lui, je sais que c'est à Dieu que je le fais. Si je suis humiliée de m'avouer si méchante, je n'en obtiendrai que mieux mon pardon; car c'est à vous, mon Dieu, que je dois craindre de déplaire... Ne suis-je pas coupable et bien coupable de me laisser aller si souvent à l'impatience, à l'amour-propre?... Sont-ce là les exem-

ples d'humilité que vous venez nous donner?... Je reconnais tout ce qu'il y a de mal en moi, et je vous en demande pardon... Accordez-moi la grâce de savoir gouverner mon caractère, d'être bonne chrétienne, afin de pouvoir obtenir le salut éternel et de pouvoir chanter vos louanges avec les esprits bienheureux.

Même jour.

Je vous ai demandé pardon bien sincèrement hier, mon Dieu!... et cependant voici qu'aujourd'hui je recommence à tomber dans les mêmes fautes. Je suis très-coupable, je l'avoue, mon Dieu, de m'être mise de mauvaise humeur contre Lise, qui est plus jeune que moi d'un an; j'ai mal fait non-seulement en lui témoignant ma mauvaise humeur, mais en lui donnant un mauvais exemple. Lise a confiance en moi, elle me consulte souvent, et peut-être se prévaut-elle du mauvais exemple que je lui ai donné pour mal faire, en se disant : *Henriette a fait de même.*

Quand donc, ô mon Dieu, serai-je meilleure que je ne suis?

Mercredi.

Aujourd'hui je suis bien triste, bien affligée,

mon bon Dieu !... non-seulement j'ai été paresseuse et j'ai manqué la plus grande partie de mon devoir ; mais encore j'ai donné un mauvais exemple à une jeune enfant, en lui faisant voir que je me laissais aller à la paresse, et en négligeant mes études. Oh ! comme je devrais rougir si j'étais la cause que cette petite fille fût réprimandée pour m'avoir imitée ! et puis, je me suis montrée un peu capricieuse avec Céline, qui m'a priée de jouer avec elle ; cela m'a ennuyée, j'ai refusé de le faire, et j'ai manqué de complaisance : j'ai été peu aimable avec mes amies, que j'aime. Heureusement pourtant je ne lui ai pas témoigné la mauvaise humeur que je ressentais en moi-même de sa proposition, parce qu'elle m'interrompait dans une occupation qui m'intéressait.

Il faut vraiment que je fasse plus d'efforts contre moi-même, autrement je ne me corrigerais jamais de mes défauts.

Jeudi.

Toute cette journée, je me suis montrée indolente et triste... Je sais pourtant combien ma bien-aimée maman désire que j'aie une piété douce et gaie ; « car, dit-elle, le cœur chrétien doit

être toujours content... » Puisque je sais que non-seulement je plairais à Dieu en le faisant, mais que je satisferais au désir d'une mère si chère, que ne dois-je pas tenter pour réussir dans ce qui doit la réjouir et la consoler, elle qui a déjà tant de peines! Ne serait-ce pas y ajouter si je me montrais morose?... Et puis elle me croira souffrante, elle s'inquiétera, et je me rendrai désagréable à mes parents, à ceux que j'aime et qui m'intéressent ; car où ma mère aimée irait-elle chercher des consolations? n'est-ce pas dans sa famille, avec ses enfants, qu'elle doit les trouver? Et si l'un de nous devait être triste, sérieux, morose, désagréable, quelle serait sa peine!...

Faites, ô mon Dieu, que je sois la consolation de ma bien-aimée mère; que je rende un jour sa vieillesse heureuse, au lieu de venir ajouter à ses chagrins! Oh! que cette pensée est affreuse!... Mon Dieu, ne permettez jamais que ses enfants deviennent un sujet de peine pour elle... aidez-moi à me corriger de tout ce qui tend à vous déplaire, et qu'après avoir marché dans les sentiers de la vertu sur la terre, je puisse être comptée parmi ces esprits bienheureux qui chantent éternellement vos louanges.

Vendredi.

Encore aujourd'hui j'ai été un peu récalcitrante avec mon maître de piano devant la petite Catherine ; j'ai commis deux fautes, et si Catherine imite mon exemple, je puis être la cause de sa perte. J'ai bien assez de répondre de mes fautes, et Dieu nous rend responsables de celles auxquelles nous induisons les autres.

O mon Dieu! quand je pense qu'il y a des êtres si méchants, qu'ils ne vous aiment pas, qu'ils ne pensent jamais à vous, qui peuvent être réprouvés, cette idée me fait bien du mal. Ne permettez pas, mon Dieu, qu'aucun de ceux qui me sont chers soient assez malheureux pour être réprouvés de vous; et puisse le nombre sur la terre en être bien petit! Accordez, au contraire, à mes parents et à moi les grâces de la vie éternelle.

Lundi.

Plusieurs jours se sont passés, et je n'ai pas touché à mon journal; pourtant je n'ai pas eu d'études à faire, puisque le temps qui vient de s'écouler a été celui de mon congé. Je sais bien que pour m'excuser je me dis à moi-même : *J'ai*

eu mes amies avec moi, je me suis amusée avec elles; je suis sortie, et je n'ai pas eu le temps; et puis rien ne m'oblige à écrire mon journal; je le fais, parce que cela me plaît. Mais vous, mon Dieu, vous qui lisez dans mon cœur, vous savez que ce sont de mauvaises excuses. Je me suis laissée aller à l'entraînement du jeu, et j'aurais dû y dérober quelques moments pour me trouver seule avec ma conscience et vous, car je sais combien mon journal me fait de bien. Aidez-moi, je vous en supplie, mon Dieu, à me corriger du défaut de paresse et de la négligence à remplir mes devoirs; je vous demande, de plus, la grâce de faire disparaître tout ce qui est mal en moi; car combien il est terrible de vous offenser, de mériter vos châtiments éternels!... Que dis-je? je ne dois pas éviter de mal faire seulement par la crainte de la punition, mais je veux essayer d'être bonne par amour pour vous, pour vous qui êtes venu sur la terre par amour pour moi; car combien j'ai de chagrin quand je vous ai offensé, et qu'il me semble que vous jetez sur moi des regards sévères!... et comme je suis heureuse quand j'ai fait un peu de bien!... Alors ma bonne et bien-aimée maman me sourit, et vous qui êtes mon père,

ô mon Dieu, il me semble aussi que du haut du ciel où vous êtes vous abaissez sur moi des regards satisfaits. Accordez-moi donc, ô mon Dieu, la grâce d'être bonne chrétienne, afin d'être admise dans votre Jérusalem céleste, et de chanter vos louanges avec les esprits bienheureux qui vous entourent.

Mardi.

J'ai beau chercher si j'ai commis quelque faute aujourd'hui, je n'en trouve pas;..... mais ne voilà-t-il pas qu'au moment où j'écris, une pensée d'orgueil s'élève en moi, et que je m'imagine être quelque chose de bon! Vous voyez, mon Dieu, combien je suis imparfaite, et si je trouve que je n'ai rien fait de mal, cela ne veut pas dire que je ne vous aie pas offensé; c'est une preuve au contraire que je suis aveugle sur moi-même, remplie d'illusions, et que je me crois meilleure que je ne suis. Par exemple, il y a quelque temps que j'étais enrhumée, j'eus une quinte de toux pendant que mon maître de piano me donnait des leçons, et lui, impatienté de voir que je toussais toujours, eut l'air de m'accuser de faire semblant, et il me dit: « Mademoiselle, on peut

éviter de tousser quand on veut. » Vous le savez, mon Dieu, car vous lisez dans mon cœur, j'eus de l'humeur de cette injustice; je voulais répondre, mais je fus arrêtée non par la crainte de vous déplaire, mais par la crainte de mon maître; et, pour exercer ma petite vengeance, je me mis à accuser mon amie Céline de faire semblant de tousser. Eh bien! c'est moi, moi qui suis capable de faire des choses si vilaines, qui viens nourrir aujourd'hui des pensées d'orgueil, parce que je crois avoir été quelques heures sans vous offenser.

Faites donc, ô mon Dieu, que je devienne humble, bonne, douce, aimable, et la consolation de ma mère... Oh! qu'elle serait malheureuse si elle ne trouvait pas en moi l'enfant dont elle s'est tant occupée de former le cœur!...

Mercredi.

Aujourd'hui j'ai été paresseuse à me lever, longue à faire ma toilette, et pourtant j'aurais dû être empressée à vous aller adorer à l'église, mon Dieu. Eh bien! là encore j'ai eu des distractions; il est vrai qu'elles étaient involontaires, et que je faisais tout ce que je pouvais pour n'en pas avoir; mais si je n'avais pas eu l'esprit aussi dissipé, je

n'aurais pas eu tant de peine à m'empêcher de regarder les jolies toilettes que je voyais devant moi. De plus, je sais que maman désire que je sois diligente à me lever et à m'habiller ; et que ne dois-je pas faire pour lui plaire ? J'ai dit des choses désagréables à Marie de Rémur, et encore cette fois j'ai oublié le divin précepte que vous nous avez donné : *de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes*. Si j'ai trouvé Marie un peu boudeuse cette après-midi, j'aurais dû me rappeler ce que je suis souvent moi-même, et l'excuser ; car il ne m'appartient pas de vouloir corriger les autres ; ceci ne peut en rien pallier mes défauts. Ce soin doit être désormais ma principale attention ; et, avec votre grâce, ô mon Sauveur, j'espère acquérir les vertus chrétiennes qui seules peuvent m'ouvrir les portes de cette vie éternelle, dont j'espère être héritière un jour avec tous ceux que j'aime, et parmi les esprits bienheureux qui chantent vos louanges (1)...

(1) Ce journal n'est pas une fiction ; il a été copié de celui d'une jeune personne morte à l'âge de quatorze ans.

CHAPITRE XXXIII.



Continuation du journal d'Henriette, écrit un an après.

LE JOUR DE MA PREMIERE COMMUNION.

Le voilà donc venu ce grand jour, ce jour désiré depuis si longtemps ! oui, mon Dieu, j'en crois à peine la réalité ; c'est ce matin, ce matin même que vous vous êtes abaissé dans le sacrement de votre humilité pour vous donner à moi ! moi, indigne de lever un seul regard sur vous ! ah ! comme je me sentais transportée d'une douce et céleste joie, quand j'ai uni ma voix à celle de mes

compagnes pour célébrer ce grand jour... oh! comme j'étais craintive et pourtant heureuse, quand je me suis levée de ma place, et qu'au milieu des cierges allumés qui brillaient dans l'église comme des étoiles, je me suis avancée vers l'autel en marchant sur les roses effeuillées qui jonchaient les parvis sacrés, et que je me suis agenouillée au milieu des orangers, des lis, des tubéreuses, des giroflées qu'on avait posés sur les marches de l'autel, dont le parfum se mêlait à celui de l'encens, et que je me disais en moi-même avec un fort battement de cœur : « Encore un instant, et je recevrai la sainte communion! » . . . .

. . . .

. . . . Et puis, après la communion je me suis sentie écrasée par le poids de la grandeur, de la puissance de mon Dieu, de celui qui a, d'une seule parole, créé mon âme, toutes les intelligences, les étoiles, la terre, les magnifiques productions de l'univers, et qui habite les brillantes régions du ciel... L'idée de ma faiblesse m'est ensuite venue, et j'ai commencé à trembler; mais il m'a semblé entendre une voix me dire : *Ne crains rien, mon enfant, je suis ton Père*... Alors je me suis rassurée, et j'ai prié avec une nouvelle fer-

veur pour ma mère, mon père, mon frère, mes amies et moi, en demandant la grâce du salut.

Quand je suis sortie de l'église des Pamplemousses, pour me rendre au presbytère, chez le bon curé, ma bonne mère, après m'avoir embrassée, m'a donné une nouvelle bénédiction.

Comme tout me parut beau!... il me semblait que la campagne était plus riante, plus riche, plus belle; que les fleurs étaient plus fraîches, plus jolies, plus abondantes; que les petits oiseaux chantaient avec plus d'ardeur, d'harmonie; que le ciel était plus pur, plus serein; et quand je jetais les yeux sur mes amies Céline, Lise et Marie, je crus voir une céleste étincelle qui brillait dans leur regard.

QUINZE JOURS APRÈS MA PREMIÈRE COMMUNION.

Depuis le jour si heureux de ma première communion, je me suis sentie d'une autre nature; il me semble que j'ai eu moins de peine à vaincre mes défauts, que j'ai prié avec plus de foi et de ferveur, que j'ai eu plus d'amour pour Dieu, pour ma mère; et quand je priais, il me semblait entrevoir le ciel avec toutes ses magnificences, je croyais

entendre les saints cantiques des archanges et des ordres bienheureux qui entourent Dieu, et puis il m'a semblé qu'une voix me disait : « On est bien ici, viens avec nous. » J'avais envie de répondre « Oui ; » mais quand j'ai pensé à ma mère je me suis tu ; puis j'ai été saisie d'une grande frayeur, c'était celle de ne pas persévérer dans le bien ; ensuite j'ai vu que c'était l'orgueil qui me donnait cette pensée, et je me suis dit : « Sans doute, moi qui suis si faible, je ne puis rien par moi-même ; mais je puis beaucoup par la grâce de Dieu. »

Envoyez-moi donc, je vous en supplie, cette grâce, mon Dieu, et faites qu'après vous avoir aimé, servi sur la terre, j'aille jouir avec vous dans le ciel du bonheur des anges.

—

Oh ! de combien de larmes la pauvre mère ne mouilla-t-elle pas ces cahiers précieux, sur lesquels s'était révélée l'âme innocente et pure de son enfant !

« Tu as assailli le Ciel en lui demandant d'habiter sa Jérusalem céleste, et il n'a pas voulu te faire attendre plus longtemps ! s'écria la pauvre mère

en refermant le précieux cahier. Oui, oui, Henriette, ma fille, mon enfant, s'écria-t-elle avec un sentiment de douleur mêlé des plus douces consolations... oui, ange descendu du ciel pour quelques instants afin d'offrir les exemples des vertus les plus pures et de donner les plus belles, les plus touchantes leçons. Oh! que je suis heureuse d'être ta mère!... mais, ô Henriette! que je suis malheureuse de t'avoir perdue, reprit-elle après quelques instants de silence et d'abattement; car sans toi, la vie est aride, décolorée; cependant il me reste un fils, ton frère, et sa touchante affection. »

Henri ne savait comment témoigner toute l'étendue de son attachement pour sa mère; et toutes ses pensées, toutes ses démarches tendaient vers le but de la consoler et de donner à sa vie, désormais si pénible, un peu de charme, et d'en adoucir les moments trop cruels. Le jeune homme, par sa conduite exemplaire, modèle de toutes les vertus, réussit à lui assurer la plus grande consolation qu'elle pût trouver sur la terre.

Anna, de son côté, n'était plus une protégée, une parente, mais une tendre fille, une amie. Les paroles d'Henriette lui revenaient sans cesse à la pensée, et elle se rappelait ces mots : *Je te con-*

fie ma mère, ô mon amie! sois sa fille, sa compagne, et quand la douleur viendra l'accabler, montre-lui le ciel, où un jour nous serons tous réunis. Anna, qui donnait à son amie les regrets les plus vifs et les plus sincères, observa scrupuleusement la recommandation d'Henriette, et, par ses soins touchants pour la veuve, elle parvint à adoucir sa douleur.

Quand les trois amies d'Henriette venaient avec leur mère visiter Mme Debaune, Anna aimait à s'épancher avec elles en parlant de sa cousine, et toutes les trois versaient ensemble des larmes de regret.

Quelque temps après, Marie de Rémur se vit tout à coup accablée des plus grands malheurs; peu d'heures avaient suffi pour la priver de son père et de sa mère, pour la rendre orpheline.

Désenchantée sur le bonheur de la vie après lequel nous courons tous, presque sans jamais l'atteindre, Mlle de Rémur voulut chercher dans l'asile de la paix et dans l'éloignement du monde une retraite tranquille; elle rêvait déjà cette vie de charité, de dévouement et de contemplation qui est, pour les âmes pures et détachées, une espèce d'avant-goût du Ciel.

Ni à l'Ile-de-France, ni à Bourbon, on ne trouve de couvent où l'on puisse faire un noviciat; Marie se vit donc forcée de quitter son pays. Avant de s'en éloigner à jamais, elle voulut faire quelque bien : les pauvres étaient désormais sa famille, ses enfants; et la fortune que lui avaient laissée ses parents leur fut destinée.

N'ayant plus sur la terre d'autres liens que ceux de l'amitié, Marie voulut en donner une preuve à Anna Labarre. « Orpheline comme moi, se disait-elle, et de plus pauvre, que deviendrait-elle si sa tante et sa bienfaitrice, dont la santé est minée par le chagrin, venait à mourir? »

Quelques jours avant de partir pour France, Mlle de Rémur détacha de sa fortune une somme suffisante pour subvenir aux besoins d'Anna, dans le cas où la mort lui enlèverait sa bienfaitrice. Puis elle tira quelques mandats sur la maison de banque où était déposée cette réserve, et après avoir fait un petit paquet, elle écrivit sur l'enveloppe : *Dot d'Anna Labarre*, et le lui remit en l'embrassant.

« Ne me remercie pas tant, mon amie, dit Marie à Anna en recevant les témoignages de sa reconnaissance, tu peux me donner beaucoup

plus que ce que je t'ai offert. La prière, qui obtient tant de grâces, vaut mieux qu'un peu d'or. »

Peu de jours après, Marie s'embarqua pour France, où elle devait se faire sœur de Saint-Vincent de Paul.

Henri Debaune aimait Anna comme sa sœur, et cette affection s'était accrue depuis la mort d'Henriette. Reconnaissant, touché des attentions filiales que prodiguait l'orpheline à sa mère, des consolations qu'elle lui donnait, et de plus admirant sa piété, sa modestie, sa simplicité jointes à un esprit solide et agréable, il conçut pour elle une très-grande estime, et plus d'une fois la pensée lui vint qu'Anna ferait une bonne épouse, une excellente mère, et que, s'il venait à l'épouser, Mme Debaune trouverait en elle une tendre fille.

Avant de communiquer son projet à sa mère, il voulut en parler à son oncle, qui, loin de le désapprouver, l'encouragea dans sa résolution.

Puis, avec la confiance d'un fils aimant et tendrement aimé, il alla trouver sa mère, et lui parla de son désir d'épouser Anna.

« Que le ciel soit loué! dit la veuve à son fils, je n'osais te le demander, mon Henri, et tu as pré-

venu mes désirs ; il y a longtemps que je souhaite Anna pour ta femme et ma belle-fille. »

La pauvre orpheline put à peine croire à son bonheur, lorsque Mme Debaune lui fit dire de passer dans sa chambre, et qu'en prenant la main de son fils et de sa nièce elle les joignit ensemble, et leur dit :

« Mes enfants, unissez-vous, soyez heureux, aimez-vous en chrétiens, je vous bénis. »

Et Anna, en acceptant Henri pour son époux, élevait son âme au ciel et murmurait tout bas : « Henriette, c'est toi qui nous protéges ! »

FIN.

Tours, imp. Mame.

